

John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



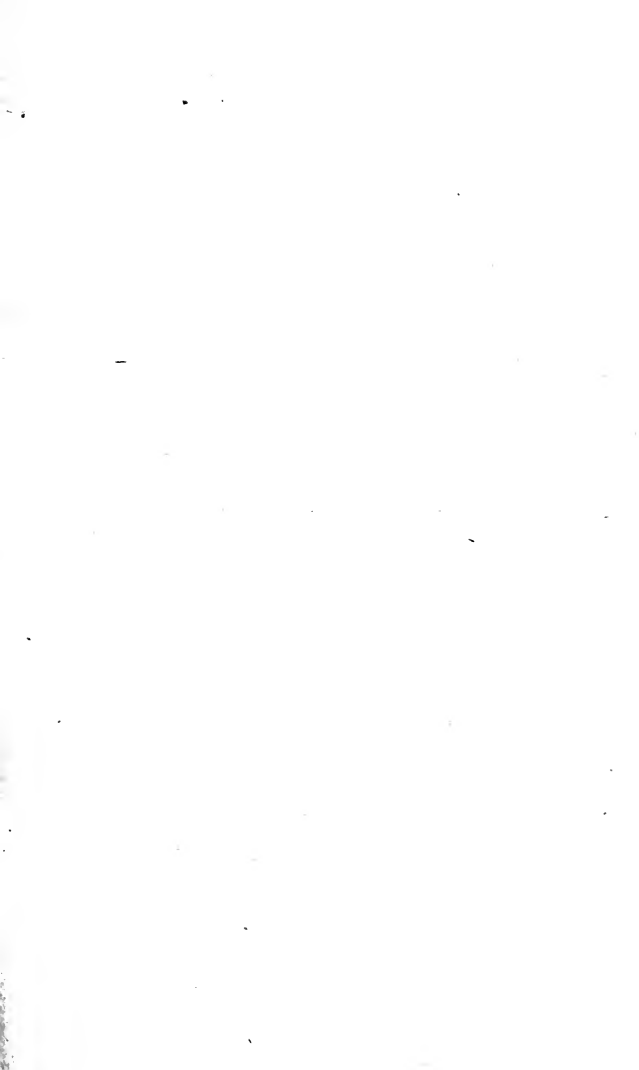
SHELF N^o

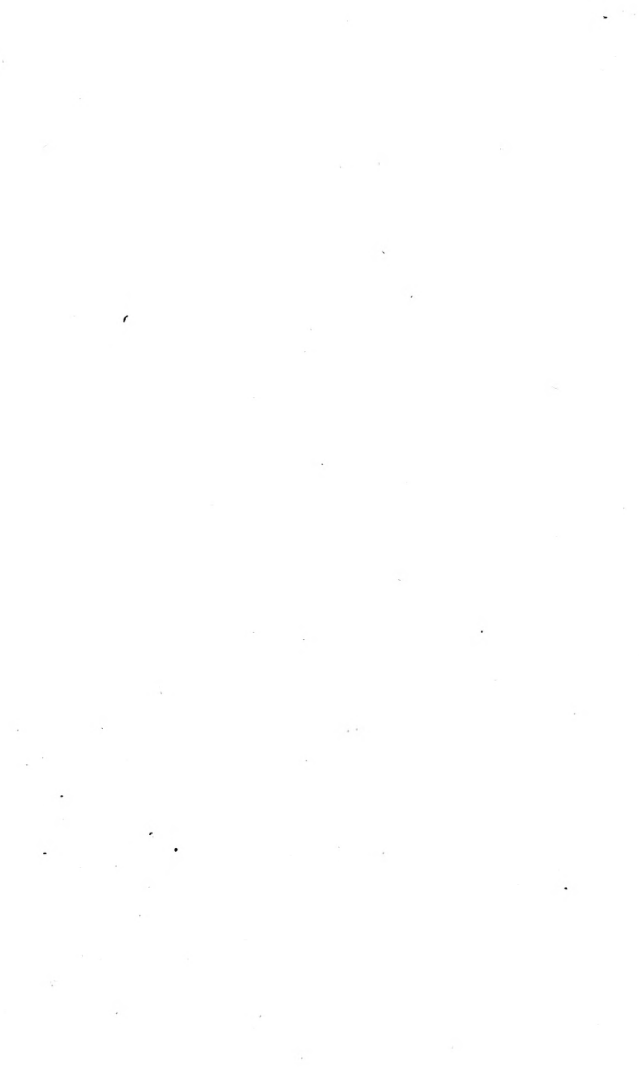
★ Adams

134.8









HISTOIRE
D'HERODIEN.



HISTOIRE D'HERODIEN,

TRADUITE DU GREC EN FRANÇOIS;

AVEC

DES REMARQUES SUR LA TRADUCTION.

Par M. l'Abbé MONGAULT, de l'Académie
Françoise , & ci-devant Précepteur de
Monseigneur le Duc d'Orléans.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.



A PARIS,

Chez { BARROIS l'ainé, Libraire, quai des Augustins.
SAVOIE, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

J

* Odami
134.6



P R É F A C E.

LA première & la plus essentielle perfection dans une histoire, c'est une fidélité généralement reconnue. C'est ce qui en fait le plus grand prix ; & c'est aussi ce qui a fait regarder celle d'Hérodien comme un des meilleurs morceaux qui nous restent en ce genre. La vérité seule a droit de plaire toujours. On n'aime point à hasarder ses réflexions sur des événemens chimériques ; & l'on voudroit ne point porter de défiance dans la lecture d'un historien. C'est une vanité qu'on ne lui pardonne guère , que de prétendre nourrir notre esprit de ses idées. Lorsqu'on vient à le découvrir , cette espèce de honte

qu'il y a à se laisser tromper, fait naître en nous un secret dépit, dont la réputation de l'ouvrage se ressent bientôt. Par - là sont tombés de notre temps certains écrivains que la politesse & l'agrément de leur style n'a pu soutenir, & qui ont assez vécu pour se voir autant négligés, qu'ils avoient été d'abord avidement courus.

Ce goût de notre siècle, que je suis bien aise d'avoir occasion de remarquer, m'a persuadé qu'on liroit avec plaisir une histoire qui a toujours passé pour très-fidèle. Ce mérite est d'autant plus estimable, qu'il est devenu plus rare. Les historiens contemporains qui ont tant de facilités pour être exacts, le sont ordinairement le moins. Ceux qui seroient les

mieux intentionnés , s'ils ne suivent point leurs passions , cèdent à d'autres motifs. Tout ce qu'on peut espérer des plus sincères , c'est qu'ils ne diront rien contre la vérité ; ils ne la défigureront point , mais souvent ils la supprimeront.

Il n'en étoit pas de même du temps des Romains. Les intérêts changeoient si souvent , qu'on pouvoit écrire sans déguisement & sans fard , les faits les plus récents. La vérité n'avoit rien à appréhender que des passions particulières & personnelles des historiens , mais la crainte ne la retenoit point captive. Ainsi l'on a lieu de croire qu'Hérodien , en se bornant , comme il le dit lui-même , à écrire la vie des princes qu'il avoit vus sur le trône ,

s'est proposé de ne rien laisser à la postérité que de très-sûr & de très-authentique.

Il a pu le faire d'autant plus aisément, que les soixante années dans lesquelles il se renferme, lui fournissent un grand nombre d'événemens très-propres à rendre son histoire aussi agréable qu'elle est fidèle. Quatorze empereurs dont les caractères sont si différens & quelquefois si bizarres, & qui tous, hors un seul, font une fin tragique; des guerres civiles aussi opiniâtres & aussi sanglantes que celles qui coûtèrent à Rome sa liberté; enfin, des révolutions presque continuelles, c'est un champ trop beau, & un sujet trop rempli pour être tenté d'y ajouter des ornemens aux dépens de la vérité. On verra donc

ici des portraits où la flatterie & la passion n'ont point touché, & où les bonnes & les mauvaises qualités des empereurs paroissent dans un même jour. Il faut toutefois en excepter Pertinax, dont l'auteur n'a dit que du bien, & Héliogabale, dont on ne pouvoit dire que du mal.

Cependant je ne dissimulerai point que quelques écrivains prétendent qu'il a été trop favorable à Maximin, & cela par aversion pour Alexandre son prédécesseur. Je ne fais si Hérodien a eu de l'animosité contre Alexandre; mais j'ose assurer qu'il ne l'a point écoutée. Si l'adulation n'a point eu de part à la peinture qu'il nous fait de ce prince, on y reconnoît encore moins les traits de la haine & du ressentiment. Pouvoit-il

nous en laisser une meilleure idée, qu'en finissant sa vie & les éloges qu'il lui donne, par ces paroles ?
 » Jamais règne n'eût été ni plus
 » heureux ni plus regretté, si l'ava-
 » rice sordide de sa mère n'en avoit

Page 254. » terni l'éclat. « C'est sur cette femme qu'il rejette en plusieurs endroits tout ce qu'il y eut d'odieux dans son gouvernement ;

V. Lamprid. quoique d'autres historiens accusent Alexandre même de cette avarice qu'Hérodien n'attribue qu'à Mammée. Quelle a dû être son exactitude & sa sincérité dans toute son histoire , s'il a gardé tant de modération à l'égard d'un prince contre lequel on veut qu'il ait été prévenu ?

Il est vrai qu'il ne nous donne point cet empereur pour un grand capitaine , & qu'il ne s'accorde

pas avec quelques historiens dans le récit qu'il fait de la guerre contre les Perses; il rend du moins cette justice à Alexandre, » qu'il » avoit pris d'assez bonnes mesures, mais que la fortune les » rompit. « Cette réflexion partelle d'un esprit aigri & envenimé? L'animosité prend avantage de tous les mauvais succès, & n'a garde d'en accuser la fortune.

Lamprid.
Aur. Vict.

Pour se convaincre encore mieux qu'Hérodien a été fort éloigné de louer Maximin en rabaisant Alexandre, il n'y a qu'à lire ces paroles du commencement du septième Livre: » Après » la mort d'Alexandre, Maximin » changea tout d'un coup la face » des choses : la crainte & la » cruauté succédèrent à l'amour » & à la douceur, & l'on passa

» du gouvernement le plus mo-
» déré qui fut jamais, sous la plus
» cruelle des tyrannies. « Mais
l'horreur qu'il a conçue de la
cruauté de Maximin ne lui ferme
point les yeux sur ce qu'il y avoit
en lui de recommandable. Il ras-
semble ces différentes images ,
pour en former un tableau com-
plet & achevé. » Telles étoient ,
» dit-il , les vertus militaires de
» Maximin, qui lui auroient don-
» né place parmi les plus grands
» hommes, si sa cruauté ne l'a-
» voit mis au nombre des ty-
» rans; & s'il ne s'étoit pas rendu
» encore plus odieux à ses sujets ,
» que redoutable à ses ennemis.
» Que servoit à l'empire qu'il
» se couvrît du sang des barba-
» res, pendant qu'à Rome & dans
» les provinces il faisoit couler
» celui des citoyens? &c. « Pou-

voit-on garder un plus juste tempérament ? & s'il falloit attribuer à Hérodien quelque partialité pour l'un de ces deux princes , ne seroit-il pas naturel de croire qu'il a favorisé plutôt Alexandre que Maximin ?

Je ne comprends pas Jule Capitolin. Après avoir avancé , qu'Hérodien a été trop favorable à Maximin , il copie tout ce qu'il a dit de plus fort sur le courage & l'intrépidité de cet empereur , sans rien ajouter à l'affreuse description qu'il nous fait de sa tyrannie. C'est néanmoins sur ce témoignage qu'est fondé principalement le reproche qu'on a voulu faire à Hérodien , & dont je crois l'avoir pleinement justifié.

Pages 256 ,
264 , 65 , 66.

On pourroit l'accuser avec plus de justice , d'avoir été plutôt le

Jul. Capit.
Aur. Vict.

panégyriste de Pertinax que son historien. Ce prince , avec de grandes vertus , ne laissoit pas d'avoir ses défauts. Divers écrivains s'accordent à lui reprocher un excès d'économie qui dégénéra en avarice. Cependant Hérodien , non-seulement n'en dit pas un mot ; il assure même , qu'ayant passé par les premières charges de l'empire , il en sortit aussi pauvre qu'il y étoit entré. Il est vrai que , jusqu'à la mort de Marc Aurèle , il fit paroître assez de désintéressement ; mais il se démentit bientôt après. Il revint fort riche de son gouvernement de Syrie ; & fut , tout le reste de ses jours , si avide du gain , que depuis même qu'il étoit monté sur le trône , il continuoit à trafiquer , comme auparavant , sous le nom de ses commis. Ses épar-

gnes alloient jusqu'au fordide , & servirent souvent de matière aux bons-mots des poètes de son temps. C'est par-là qu'il a donné prise à la médifance ; & c'est ce qu'un historien , qui fait profession d'une exactitude scrupuleuse , ne devoit pas dissimuler.

PERSONNE n'ignore que c'est à Hérodien qu'on est redevable de ce que l'on fait des cérémonies de l'apothéose. Il est surprenant que depuis près de trois cens ans qu'elle étoit établie , aucun écrivain n'eût pensé à conserver à la postérité un détail si curieux. Vouloient-ils épargner les Romains , & auroient-ils eu honte d'un usage dont ils sentoient le ridicule ? Mais Hérodien ne l'a pas moins senti. Il dépeint d'une

manière fort plaifante , les médecins , qui , fix jours de fuite , alloient de temps en temps tâter le pouls d'une image de cire qui repréſentoit l'empereur , & prononçoient gravement , le ſeptième , qu'il étoit mort. Quand il dit , que l'aigle qu'on lâchoit à la fin de la cérémonie , alloit porter au ciel l'ame du nouveau dieu ; il ajoute , *à ce que croit le peuple* , pour faire entendre ce qu'il en croyoit lui-même avec tous les honnêtes gens. Il ne manque point d'affoiblir , par de ſemblables correctifs , les fables qu'il rapporte , quoiqu'elles fiſſent partie de la religion des Romains. Enfin , il paroît par-tout fort ennemi de la ſuperſtition.

P. 183, 184,
305, 306.

J'ai vu quelquefois des perſonnes d'eſprit étonnées de la hardieſſe

hardieſſe avec laquelle pluſieurs écrivains de l'antiquité ſ'expliquent ſur les vains myſtères du paganifme. Ils ne concevoient pas comment le peuple , qui eſt ſi délicat ſur cet article , devenoit quelquefois ſi traitable. Mais c'eſt faire trop d'honneur aux hommes que de croire qu'ils agiſſent conſéquemment ; & jamais on ne voit tant de bizarrerie dans leur eſprit & dans leur conduite, qu'en fait de religion.

Les Athéniens nous en fournifſent un grand exemple. Pendant qu'Ariſtophane décrioit Socrate comme un athée , & qu'il échauffoit contre lui la multitude qui enfin le condamna à la mort ; ſur le même théâtre , ce poète jouoit les dieux d'une manière cruelle. Dans le *Plutus* , Mer-

Dans la
comédie des
Nuées.

cure leur ambassadeur, trouvant la cuisine de son hôte meilleure que la sienne, renonce au nectar & à l'ambrosie, abandonne sa négociation, oublie sa dignité, & s'offre aux plus vils ministères pour entrer au service d'un bourgeois d'Athènes. La comédie intitulée *les Oiseaux*, dont le dessein est fort singulier, ne paroît faite que pour tourner en ridicule ces mêmes dieux. Elle nous les représente fort intrigués de ce qu'on veut leur interdire tout commerce avec les hommes, & les réduire à la famine en empêchant la fumée des sacrifices de monter jusqu'à eux. Ce peuple si scandalisé de la philosophie de Socrate, qui alloit à ne reconnoître qu'une seule divinité, ne l'étoit point du tout de ces plaisanteries. Il rioit sans scrupule aux dé-

pens de ses dieux ; mais ceux-ci n'y perdoient rien. Au sortir du théâtre , on n'offroit pas les sacrifices avec moins de pompe & de dévotion. L'odeur & la fumée étoient pour l'idole, le solide restoit aux prêtres ; c'étoit l'essentiel : à cela près, les railleries des poètes ne tiroient point à conséquence.

Après de tels exemples , on ne doit pas être surpris que des écrivains judicieux du paganisme , laissent voir quelquefois leur incrédulité sur les points de leur religion, même les plus généralement reçus : c'est ainsi qu'Hérodien paroît n'avoir pas beaucoup de foi aux augures , & qu'il traite de superstition la crédulité des Romains sur ce sujet ; il parle de même de celle qu'Antonin Caracalla avoit pour les aruspices

& pour les devins , qu'il appelle des affronteurs publics ; peu s'en faut qu'il ne mette les oracles au même rang. Cette disposition est fort estimable dans un historien ; & si elle s'étoit trouvée dans quelques autres , d'ailleurs fort raisonnables , elle nous auroit épargné beaucoup de contes fades & ridicules.

POUR la manière dont Hérodien a traité son histoire , elle est agréable & engageante. Il ne s'attache qu'aux grands événemens , & ne rapporte que les circonstances les plus propres à former le caractère de ses principaux personnages. Il ne néglige point les ornemens de la rhétorique ; peut-être même que des juges austères trouveront qu'il les a quelquefois trop recherchés. Son grec est plus

fleuri qu'il n'est pur; il me semble qu'il revient assez au latin de Quinte-Curce. Ceux qui aiment les harangues auront de quoi se contenter. Ceux qui, élevés dans notre goût, voudroient les bannir de l'histoire, lui sauront du moins bon gré de ne les avoir pas faites trop longues; & je puis les assurer que ce n'est pas ce qu'il y a de moins travaillé & de moins supportable dans la traduction.

Mais tout ce que je pourrois ajouter ici pour faire valoir mon auteur, n'iroit jamais si loin que le jugement avantageux qu'en porte Photius. *Son style, dit ce grand critique, quoique noble & majestueux, est clair & coulant. Il n'affecte point ces atticismes, qui, par leur singularité vicieuse, font*

perdre les graces de la naïveté. Il fait toutefois emprunter à propos les secours de l'art , & il ne lui échappe rien de relâché ni de rampant. Sa narration demeure dans de justes bornes ; elle n'est ni trop sèche ni trop diffuse. Enfin , on trouvera peu d'auteurs qui aient possédé plus parfaitement que lui , tout ce qu'on peut souhaiter dans un historien.

On ne fait de la vie d'Hérodien autre chose , sinon qu'il étoit d'Alexandrie , fils d'un rhéteur nommé Apollonius le *dyscole* ou le difficile , & qu'il suivit la profession de son père. Il nous apprend lui-même qu'il avoit été souvent employé par le prince & par l'état , & qu'il avoit exercé différentes charges. Il me semble qu'il devoit se montrer quelquefois sur

la scène : cela auroit donné plus de dignité à sa personne , & plus d'autorité à son histoire.

VOILA tout ce que j'avois à dire sur l'historien que je donne au public. Il faut maintenant rendre compte de la méthode que j'ai suivie. Graces aux excellens ouvrages qui ont paru dans ce genre , il n'est plus besoin d'avertir que les traductions trop littérales sont non-seulement les moins polies , mais encore les moins fidèles , puisqu'elles expriment toujours fort imparfaitement les pensées des auteurs. On est revenu de ces versions barbares , où , sous des mots françois , on sentoît une phrase toute grecque ou toute latine ; semblables à ces étrangers qui , avec nos habits , ne peuvent prendre notre air &

nos manières. On a reconnu que cette servitude, en faisant perdre aux anciens les beautés qui sont propres à leurs langues, ne leur communiquoit point les agrémens de la nôtre.

Cette heureuse hardiesse a produit des traductions qui ne cèdent guère aux originaux par la force du style, & qui les surpassent peut-être par la précision, la justesse & la netteté. La langue françoise ayant la suprême clarté en partage, & étant ennemie des moindres équivoques, elle porte par-tout avec elle quelque nouveau jour. Il n'en est pas de même des traductions de grec en latin; on se sauve à la faveur de la conformité qui se trouve entre ces deux langues, & les passages difficiles demeurent souvent aussi obscurs dans la version que dans le texte.

Il faut pourtant rendre justice au célèbre traducteur d'Hérodien. Sa politesse l'a mis souvent au dessus des petits scrupules des grammairiens ; ce qui n'a pas peu servi à donner à son style ce tour libre & aisé qu'on y admire. H. Estienne pouvoit se dispenser en plusieurs endroits de substituer une version plus littérale : quoiqu'il ait quelquefois redressé Politien avec fondement, je ne puis m'empêcher de dire qu'il y a plus de grammaire que de véritable exactitude, dans la plupart des corrections de ce savant imprimeur.

J'ai pris une autre sorte de liberté qui, quoique moins commune, ne manque pas d'exemples fort approuvés, & qui me paroît aussi essentielle que la première. J'ai trouvé dans mon auteur des

circonstances répétées plusieurs fois dans une même narration, des pensées qui revenoient trop souvent, & plusieurs autres petites négligences qui lui sont communes avec beaucoup de Grecs, & qui sont supportables dans les originaux; soit que l'emphase & la fécondité de leur langue les soutiennent, soit que le respect que l'on a pour l'antiquité nous rende moins difficiles. Mais les anciens, par la traduction, devenant comme modernes, on ne leur passe plus rien; & l'on sent beaucoup mieux les redites dans une langue qui ne peut les souffrir ni dans les mots, ni dans les choses.

J'ai donc retranché toutes les répétitions les plus marquées. Par exemple, à la fin de plusieurs Livres, Hérodien reprend les principaux faits qu'il contient, &

au commencement du Livre suivant, il fait la même récapitulation presque dans les mêmes termes. Il y a beaucoup d'apparence qu'il donnoit son histoire Livre à Livre. C'est une sorte d'impatience qui a été de tout tems assez ordinaire aux auteurs. Ainsi ces doubles récapitulations étoient alors aussi nécessaires, qu'elles feroient maintenant inutiles & désagréables.

J'ai fait un petit nombre de transpositions, pour donner à la narration plus de suite & de netteté. J'ai quelquefois substitué des équivalens à la place de certaines expressions favorites, qu'Hérodien remanioit trop souvent & de trop près. J'ai encore exprimé d'une façon plus naturelle quelques phrases emphatiques, où il ne disoit que des choses fort

simples, ce qui dans notre langue lui auroit donné un air de déclamation, dont il n'est pas tout-à-fait exempt dans la sienne. Comme il est bon néanmoins qu'on puisse reconnoître, même dans une traduction, le caractère de l'original, j'en ai laissé quelques-unes qui ne seront peut-être pas du goût de ceux qui aiment & étudient la nature.

J'ai cru qu'en faisant paroître Hérodien en françois, il falloit le rapprocher de nos manières, sans toutefois le rendre méconnoissable; & je suis persuadé qu'il m'avoueroit lui-même de toutes les libertés que j'ai prises dans cette vue. Mais afin de contenter tout le monde, j'ai tâché de justifier les principales dans mes Remarques. Pour les autres moins considérables, il faut s'en rap-

porter à un traducteur. On doit être persuadé qu'on ne chicane point son auteur, & qu'on ne se chicane point soi-même à plaisir; & je confesse en mon particulier, que je suis fort d'humeur à m'épargner toute peine inutile. Je n'ai pas fait le moindre changement que je n'aye auparavant rendu les passages à la lettre, & que je n'aye examiné avec soin le bon & le mauvais effet de ces différentes manières de traduire : j'ai même souvent consulté des personnes habiles pour me déterminer. Mais il est aussi aisé de sentir toutes ces minuties, qu'il seroit long & ennuyeux d'en rendre compte dans les remarques.

On trouvera peut-être que je suis trop clair-voyant sur les petites imperfections de mon auteur. J'avoue que l'estime que j'en

ai toujours faite , ne m'a point empêché de le lire avec des yeux critiques. Ses bonnes qualités couvrent si fort ses défauts , qu'on peut les laisser voir sans hasarder sa réputation , qui est trop générale & trop bien établie pour avoir rien à craindre de la censure. J'espère enfin lui gagner les suffrages des bons esprits , plutôt par des louanges sobres & éclairées , que par un entêtement aveugle & outré.



T A B L E

D E S

S O M M A I R E S.

LIVRE PREMIER.

<i>P</i> R É F A C E de l' A u t e u r ,	Page 1
<i>Eloge de Marc Aurèle. Sa mort ,</i>	3
<i>Commode ; les bonnes qualités de ce jeune prince. Son départ pour Rome ,</i>	10
<i>Crédit de Pérennis. Conjuration de Lu- cilla ,</i>	19
<i>Conjuration & mort de Pérennis ,</i>	23
<i>Brigandages & conjuration de Mater- nus ,</i>	27
<i>Digression sur la déesse de Pessinunte ,</i>	30
<i>Peste & famine à Rome. Fortune de Cléandre : sédition du peuple à son sujet ; sa mort ,</i>	33
<i>Cruauté & débauches de Commode ,</i>	39
<i>Prodiges. Incendie ,</i>	40

<i>Excès & folie de Commode ; son adresse à tirer de l'arc ,</i>	42
<i>Conjuration de Marcia ; mort de Com- mode ,</i>	47

LIVRE SECOND.

<i>Pertinax proclamé empereur par le peu- ple ,</i>	55
<i>Élection de Pertinax confirmée par le sénat ,</i>	62
<i>Heureux commencemens du règne de Pertinax. Il est tué par les soldats ,</i>	68
<i>Julien achète l'empire ,</i>	76
<i>Niger proclamé empereur à Antioche ,</i>	80
<i>Sévère élevé sur le trône par l'armée de Pannonie ,</i>	85
<i>Sévère marche vers Rome. Son élection confirmée par le sénat. Mort de Julien ,</i>	92
<i>Cohortes prétoriennes cassées. Albin créé César. Préparatifs contre Niger ,</i>	97

LIVRE TROISIEME.

<i>Préparatifs de Niger. Bataille de Cysique ;</i>	107
--	-----

DES SOMMAIRES. xxxiiij

<i>Défaite & mort de Niger ,</i>	115
<i>Défaite & mort d'Albin ,</i>	119
<i>Retour de Sévère à Rome. Sa cruauté & son avarice ,</i>	129
<i>Guerre contre les Atréniens & contre les Parthes ,</i>	132
<i>Humeurs opposées des enfans de Sévère ,</i>	135
<i>Conjuration de Plautien ,</i>	137
<i>Antipathie d'Antonin & de Géta ,</i>	145
<i>Expédition d'Angleterre ,</i>	147
<i>Mort de Sévère ,</i>	150

LIVRE QUATRIEME.

<i>Retour d'Antonin & de Géta ,</i>	153
<i>Description des cérémonies de l'apo- théose ,</i>	154
<i>Caractères différens de Géta & d'Anto- nin Caracalla ,</i>	158
<i>Projet d'Antonin & de Géta.</i>	159
<i>Antonin tue son frère ,</i>	161
<i>Cruautés inouïes de Caracalla ,</i>	167
<i>Vertus militaires de Caracalla ,</i>	169
<i>Antonin Caracalla nouvel Alexandre & nouvel Achille ,</i>	171
<i>Horrible massacre à Alexandrie ,</i>	175
<i>Caracalla surprend le roi des Parthes par une trahison ,</i>	177

xxxiv T A B L E

<i>Conjuration de Macrin ,</i>	182
<i>Mort de Caracalla ,</i>	186
<i>Élection de Macrin. Bataille contre les Parthes ,</i>	188

LIVRE CINQUIEME.

<i>Élection de Macrin confirmée par le sénat. Mollesse de ce prince ,</i>	199
<i>Antonin Héliogabale proclamé empereur ,</i>	201
<i>Mort de Macrin ,</i>	207
<i>Luxe & mollesse d'Antonin Héliogabale ,</i>	210
<i>Antonin établit à Rome le culte d'Héliogabale ,</i>	212
<i>Sacrilèges & folies d'Antonin Héliogabale ,</i>	214
<i>Alexandre créé César ,</i>	218
<i>Mort d'Antonin Héliogabale ,</i>	220

LIVRE SIXIEME.

<i>Heureux commencemens du règne d'Alexandre ,</i>	225
<i>Vertus d'Alexandre. Avarice de Mammée ,</i>	227
<i>Mouyemens & invasion d'Artaxerxès ,</i>	229

DES SOMMAIRES. xxxv

<i>Alexandre marche contre les Perses ,</i>	235
<i>Différens succès de la guerre de Perse ,</i>	239
<i>Alexandre repasse l'Euphrate & revient à Antioche ,</i>	242
<i>Guerre d'Allemagne ,</i>	245
<i>Maximin élevé à l'empire. Mort d'Ale- xandre ,</i>	249

LIVRE SEPTIEME.

<i>Cruautés de Maximin ,</i>	255
<i>Conjuration de Magnus ,</i>	257
<i>Révolte des Osroéniens ,</i>	258
<i>Victoires de Maximin sur les Allemands ,</i>	260
<i>Tyrannie de Maximin ,</i>	264
<i>Soulèvement de l'Afrique. Gordien pro- clamé empereur ,</i>	268
<i>Rome se déclare pour Gordien ,</i>	274
<i>Maximin marche contre les rebelles ,</i>	279
<i>Victoire de Capellien. Mort des deux Gordiens ,</i>	284
<i>Maxime & Balbin élus par le sénat ,</i>	289
<i>Emotion populaire. Le jeune Gordien créé César ,</i>	ibidi.

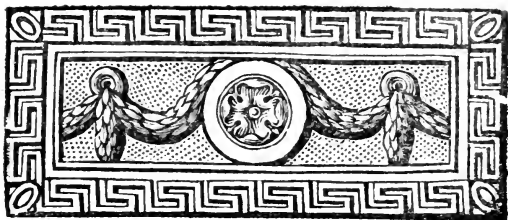
xxxvj TABLE DES SOMMAIRES.

<i>Guerre civile entre le peuple & les soldats ,</i>	291
<i>Grand incendie. Approche de Maximin ,</i>	294

LIVRE HUITIEME.

<i>Maximin passe les Alpes ,</i>	297
<i>Description de la ville & des environs d'Aquilée ,</i>	300
<i>Maximin fait sommer Aquilée de se rendre ,</i>	302
<i>Maximin marche contre Aquilée ,</i>	306
<i>Siège d'Aquilée ,</i>	308
<i>Mort de Maximin ,</i>	312
<i>Les soldats de Maximin mettent bas les armes</i>	313
<i>Alégresse universelle à la mort de Maximin ,</i>	315
<i>Maxime & Balbin reconnus dans tout l'empire ,</i>	317
<i>Maxime & Balbin tués par les soldats ,</i>	320

Fin de la Table.



HISTOIRE D'HERODIEN,

TRADUITE DU GREC EN FRANÇOIS.

LIVRE PREMIER.

Ceux qui donnent au public l'histoire des siècles reculés, n'ayant la plupart d'autre vue que de passer pour des écrivains polis, & ne pensant qu'à se faire un nom & à se tirer de la foule, négligent souvent la vérité & l'exactitude, pour donner tous leurs soins à l'arrangement des mots & au choix des expressions; c'est qu'ils comptent de se faire honneur de la beauté de leur style,

Préface de
l'Auteur.

fans avoir à craindre qu'on les recherche trop sur la fidélité de leur histoire. D'autres, par des motifs & des dispositions opposées, de haine ou de flatterie, pour des princes, pour des villes ou pour de simples particuliers, relèvent avec art, & beaucoup au-dessus de la vérité, des actions d'elles-mêmes peu considérables & peu éclatantes.

Pour les choses que je vais écrire, je m'en suis instruit par moi-même : ce ne sont point des faits inconnus, & qui se soient passés sans témoins ; la mémoire en est encore toute récente, & je les ai recueillis avec l'exactitude la plus scrupuleuse. J'espère que la postérité lira avec plaisir cette histoire, & qu'on n'en trouvera point qui, dans un si petit espace de tems, renferme une si grande variété d'événemens remarquables. L'empire, en soixante années, ayant changé de maître jusqu'à douze fois, il n'est pas surprenant que des révolutions si fréquentes fournissent à un historien beaucoup de faits & d'aventures extraordinaires. En effet, si l'on considère tout ce qui s'est passé depuis qu'Auguste changea la forme du gouvernement, jusqu'au tems de M. Aurele, on

ne verra pendant deux cens ans, ni l'empire passer par tant de mains, ni des guerres civiles & étrangères, dont les événemens aient été si mêlés, & la fortune si différente; on n'y verra point tant de soulèvemens de peuples, tant de places assiégées, tant de pestes & de tremblemens de terre; enfin on n'y verra point des princes dont la vie & la conduite ait été aussi bizarre & aussi étrange, que celle des empereurs dont je vais écrire ici l'histoire. Les uns ont régné très long-tems; le règne des autres a été très-court; & quelques-uns ont perdu la vie, le jour même * qu'ils avoient été revêtus de la pourpre. Ceux qui parvinrent à l'empire dans un âge avancé, profitant d'une longue expérience, devinrent de parfaits modèles de sagesse & de politique; d'autres étant montés sur le trône dans une trop grande jeunesse, négligèrent les affaires, & se permirent plusieurs choses qui, jusques à eux, n'avoient point eu d'exemple: c'est ce que je vais rapporter en détail, & en suivant l'ordre des tems & des empereurs.

* V. les Remarques.

M. Aurele eut deux fils, Commode & Verissimus: ce dernier mourut étant

Eloge de
M. Aurele.
Sa mort.

M. AURELE.

encore enfant ; pour se consoler de sa perte , son père donna tous ses soins à l'éducation de celui qui lui restoit. Il fit venir , de toutes les provinces de l'empire , les personnes les plus célèbres par leur doctrine , & les mit auprès de lui , en qualité de gouverneurs & de précepteurs. Pour ses filles , lorsqu'elles furent en âge , il les maria aux plus vertueux d'entre les sénateurs , sans avoir égard ni à la noblesse du sang , ni aux grandes richesses , persuadé que les bonnes mœurs & la probité sont les seuls biens qui nous sont propres , & qu'on ne peut nous enlever. Toutes les vertus lui furent également recommandables ; il estimoit fort les anciens , les possédoit parfaitement , & ne cédoit en cela à pas un Romain , ni même à aucun Grec , comme on le peut voir encore par ce qui nous reste de ses écrits & de ses paroles remarquables. C'étoit un prince modéré , affable , d'un abord facile ; il présentoit sa main à tous ceux qui s'approchoient de lui pour le saluer , & il ne vouloit pas que ses gardes écartassent personne. De tous les princes qui ont pris la qualité de philosophe , lui seul l'a méritée. Il ne la faisoit pas consister

seulement à connoître tous les sentimens des sectes différentes, & à savoir discourir de toutes choses, mais plutôt dans une pratique exacte & sévère de la vertu. Les sujets se font un honneur d'imiter leur prince ; aussi ne vit-on jamais tant de philosophes que sous son règne. Plusieurs personnes habiles ont donné sa vie ; ils ont dépeint ses vertus politiques & militaires, sa prudence & sa valeur ; nous avons les guerres qu'il a faites contre les peuples du nord & de l'orient. Je ne commencerai donc mon histoire qu'à sa mort, & je ne rapporterai que ce qui est arrivé de mon tems ce que j'ai appris, ce que j'ai vu, & plusieurs choses même auxquelles j'ai eu part, pendant que j'ai été employé par le prince ou par l'état, & que j'ai exercé différentes charges.

M. Aurele tomba malade en Pannonie. Ce prince alors fort vieux, étoit encore plus cassé par ses longs travaux, & par les soins & les peines du gouvernement, que par son grand âge. Sitôt qu'il sentit sa fin approcher, il ne s'occupa plus que de son fils : il n'avoit que quinze ou seize ans ; & l'empereur craignoit qu'abandonné à lui-même

M. AURELE.

dans une si grande jeunesse, il n'oubliât bientôt les bonnes instructions qu'on lui avoit données, pour se livrer aux excès & à la débauche; car les jeunes gens se portent naturellement aux plaisirs, & la meilleure éducation ne tient guère contre un tel penchant. L'histoire, qu'il savoit parfaitement, lui fournissoit des exemples qui redoubloient ses craintes. Il trouvoit, qu'entre les princes qui étoient montés trop jeunes sur le trône, Denis le tyran avoit poussé l'intempérance, jusqu'à promettre de grosses sommes à ceux qui sauroient inventer des raffinemens dans les voluptés; que les successeurs d'Alexandre avoient, par leurs violences & leur cruauté, obscurci la gloire de celui dont ils avoient partagé l'empire; que Ptolémée, par un mépris déclaré des lois & des coutumes reçues presque chez toutes les nations, avoit osé épouser sa propre sœur; qu'Antigonus affectoit ridiculement d'imiter Bacchus en toutes choses, qu'il portoit au lieu de diadème, une couronne de lierre, & au lieu de sceptre, un de ces bâtons dont on se sert dans les cérémonies de Bacchus. Les exemples domestiques, & moins

éloignés, faisoient encore plus d'impression sur son esprit. Il se représentoit les horreurs du règne de Neron, qui avoit mis le comble à tous ses crimes par la mort de sa mère ; qui paroissoit dans le cirque, montoit sur le théâtre, & se donnoit en spectacle à un peuple dont il devenoit la risée. Enfin il pensoit souvent aux cruautés, encore plus récentes, de l'empereur Domitien. Mais ce n'étoit pas là l'unique chose qui lui donnât de l'inquiétude : les peuples de la Germanie étoient de dangereux voisins ; il ne les avoit pas entièrement domptés ; il en avoit vaincu une partie ; il avoit traité avec les autres, le reste s'étoit réfugié dans les forêts ; sa présence les retenoit, & les empêchoit de rien entreprendre. Il craignoit donc que la jeunesse de son fils ne leur relevât le courage, & qu'ils ne reprissent les armes ; car il savoit d'ailleurs que les barbares aiment la nouveauté, & qu'il faut peu de chose pour les mettre en mouvement.

Dans l'agitation & le trouble où le laissoient toutes ces réflexions, il fit appeler ses parens & ses amis ; & lorsqu'ils furent assemblés, il mit son fils

au milieu d'eux, se leva un peu dessus
M. AURELE. son lit, & leur parla en ces termes : » Je
» ne suis nullement surpris que l'état où
» vous me voyez, vous touche & vous
» attendrisse ; les hommes ont une com-
» passion naturelle pour leurs sembla-
» bles, & les malheurs dont nous som-
» mes les témoins, nous frappent plus
» vivement. Mais j'attends de vous quel-
» que chose de plus, que ces sentimens
» ordinaires qu'inspire la nature ; mon
» cœur me répond du vôtre, & mes
» dispositions à votre égard, m'en pro-
» mettent de pareilles de votre part.
» C'est à vous maintenant à justifier mon
» choix, à me faire voir que j'avois bien
» placé mon estime & mon affection, &
» à me prouver par des marques certai-
» nes, que vous n'avez point perdu le
» souvenir de mes bienfaits. Vous voyez
» devant vous mon fils ; c'est à vos soins
» que je suis redevable de son éduca-
» tion : il sort à peine de l'enfance ; dans
» les premiers bouillons de la jeunesse,
» comme sur une mer orageuse, il a be-
» soin de gouverneur & de pilote, de
» peur que sans expérience & sans guide
» il ne s'égare, & n'aille donner contre
» les écueils. Tenez-lui tous lieu de père ;

» qu'en me perdant, il me retrouve en
» chacun de vous; ne le quittez point;
» donnez-lui sans cesse de bons avis &
» de salutaires instructions. Les plus
» grandes richesses ne peuvent fournir
» aux plaisirs & aux débauches d'un
» prince voluptueux. S'il est haï de ses
» sujets, sa vie n'est guère en sûreté, &
» sa garde est pour lui un foible rempart.
» Nous voyons que les princes qui ont
» régné long-tems, & qui ont été à
» couvert des conjurations & des ré-
» voltes, ont plus pensé à se faire ai-
» mer qu'à se faire craindre. Ceux qui
» se portent d'eux-mêmes à l'obéis-
» sance, sont dans leur conduite & dans
» toutes leurs démarches au-dessus des
» soupçons; sans être esclaves, ils sont
» bons sujets; & s'ils refusent quelque-
» fois d'obéir, c'est qu'on leur com-
» mande avec trop de dureté, & qu'on
» joint à l'autorité, le mépris ou l'ou-
» trage: car il est bien difficile d'user
» avec modération, d'une puissance
» qu'on possède sans partage & qui n'a
» point de bornes. Donnez souvent à
» mon fils de semblables instructions,
» répétez-lui celles qu'il vient d'enten-
» dre; par-là vous formerez pour vous,

M. AURELE. » & pour tout l'empire, un prince
 » digne du trône; vous me marquerez
 » votre reconnoissance, vous honore-
 » rez ma mémoire, & c'est l'unique
 » moyen de la rendre immortelle. « En
 achevant ces paroles, il lui prit une si
 grande foiblesse, que ne pouvant con-
 tinuer, il se laissa retomber sur son lit.
 Tous ceux qui étoient présens furent si
 pénétrés de ce discours, qu'ils ne pu-
 rent retenir leurs larmes. M. Aurele lan-
 guit encore un jour, & mourut re-
 gretté de tous ses sujets, laissant à la
 postérité dans l'histoire de sa vie, le mo-
 dèle de toutes les vertus. Le peuple &
 les soldats furent également affligés de
 sa mort, & personne dans l'empire ne
 l'apprit sans la pleurer. Tous d'une com-
 mune voix lui donnoient les qualités de
 père de la patrie, de prince habile, de
 vaillant capitaine, d'empereur plein de
 prudence & de modération; & ils ne
 disoient en cela que la vérité.

COMMODE; **L**ORSQU'ON eut achevé les céré-
 monies des obsèques, & que les pre-
 miers jours du deuil furent passés, les
 amis de l'empereur défunt crurent qu'il
 étoit tems de faire voir Commode aux

les bonnes
 qualités de
 ce jeune
 prince. Son
 départ pour
 Rome.

soldats, afin qu'il les haranguât, & leur
 fît les largesses que les princes ont cou- COMMODE.
 tume de faire à leur avènement à l'em-
 pire. On les avertit de se trouver tous
 dans la place; l'empereur s'y rendit; &
 après avoir fait les sacrifices ordinaires,
 il monta sur un tribunal qu'on avoit
 dressé exprès, autour duquel se rangè-
 rent les principaux amis de son père, &
 il parla en ces termes: » Je suis très-
 » persuadé que vous partagez avec moi
 » ma douleur, & que vous n'êtes guère
 » moins affligés que je le suis, d'une
 » perte qui nous est commune. Tant que
 » mon père a vécu, je ne me suis en rien
 » élevé au-dessus de vous; pour lui, il
 » nous aimoit tous également, & m'ap-
 » peloit plus volontiers son compa-
 » gnon de guerre, que son fils. Il disoit
 » que cette dernière qualité marque
 » seulement le rapport que met entre
 » nous la naissance, & que la première
 » en marque un autre, qui ne vient que
 » du courage & de la vertu. Souvent,
 » lorsque j'étois encore au berceau, il
 » me mettoit entre vos bras, comme
 » pour s'en remettre à vos soins & à vo-
 » tre zèle, de mon éducation. J'espère
 » que vous aurez tous pour moi beau-

COMMODE.

» coup d'attachement. Les vieillards me
» le doivent comme à leur élève, & les
» jeunes gens, comme à leur compa-
» gnon dans les exercices militaires : car
» mon père nous aimoit tous comme
» ses propres enfans, & nous formoit
» avec la même application. La for-
» tune, après lui, m'a appelé à l'em-
» pire ; j'y ai un droit naturel, & il ne
» m'a point fallu l'acheter, comme
» ont fait plusieurs de mes prédéces-
» seurs. Je suis né dans le palais & près
» du trône, j'ai été revêtu de la pourpre
» en sortant du sein maternel, & le jour
» qui me donna la vie m'affura l'em-
» pire. Il est donc bien juste, si vous
» faites toutes ces réflexions, que vous
» aimiez un prince qui n'est redevable
» de son élévation, ni à de secrètes ca-
» bales, ni aux dissensions publiques.
» Mon père déjà monté dans le ciel, a
» pris sa place au nombre des dieux, &
» il nous a remis le soin des choses d'ici-
» bas. Il ne tient qu'à vous d'achever
» ce qu'il avoit commencé, d'affurer &
» d'étendre ses conquêtes. Vous pou-
» vés terminer heureusement cette
» guerre, & par-là vous travaillerez à
» votre propre gloire, autant qu'à celle

» de mon père. Ne doutez pas qu'il
 » n'entende tout ce que nous disons,
 » & qu'il ne voie toutes nos actions :
 » quel bonheur pour nous, de faire no-
 » tre devoir sous les yeux d'un si grand
 » témoin ! Toutes les victoires que vous
 » avez remportées jusqu'ici, on a pu
 » en attribuer la gloire au général, à sa
 » bonne conduite, à sa grande expé-
 » rience ; mais tout ce que vous ferez
 » maintenant sous un jeune prince,
 » vous sera propre ; vous en aurez tout
 » l'honneur, & vous ferez paroître en
 » même tems votre fidélité & votre
 » courage. Vos victoires donneront à
 » ma jeunesse du poids & de l'autorité ;
 » les barbares réprimés dans le com-
 » mencement d'un nouveau règne, &
 » instruits par leurs pertes passées, n'o-
 » seront plus rien entreprendre. » Com-
 mode joignit à ce discours de grandes
 largesses, & se retira dans son palais.

Pendant quelque tems, il ne fit rien
 que par le conseil des amis de son père ;
 ils ne le quittoient point, ils le tenoient
 appliqué aux affaires, & ne lui laissoient
 prendre de relâche, qu'autant qu'en
 pouvoit demander le soin de sa santé.
 Dans la suite, il se glissa dans sa fami-

COMMUNE.

liarité quelques officiers de la cour, qui n'oublèrent rien pour corrompre les mœurs. C'étoit de ces flatteurs, parasites de profession, qui mettent tout leur bonheur dans la débauche & dans les plus infâmes voluptés. Ils le faisoient souvenir des délices de Rome, des musiques, des spectacles, & de l'abondance de toutes les choses qui peuvent servir au luxe & aux plaisirs. Ils opposoient aux campagnes fertiles de l'Italie, la stérilité des bords du Danube, qui sont toujours couverts de glace, où le soleil ne se montre presque jamais, & où les saisons sont toutes également désagréables. Jusques à quand, Seigneur, lui disoient-ils, boirez-vous de l'eau à demiglacée, pendant que d'autres jouiront de ces bains chauds, de ces ruisseaux agréables, & de cet air tempéré qu'on ne trouve qu'en Italie? Par de tels discours & de si vives images, ils enflammoient les passions de ce jeune prince, & le portoient à la volupté. Lors donc qu'on y pensoit le moins, il fit appeler ses amis, & leur déclara qu'il souhaitoit de revoir sa patrie. Il n'osoit leur découvrir les véritables causes d'un départ si précipité. Il leur allé-

gua pour prétexte , » qu'il appréhen-
» doit que pendant son absence, quel-
» qu'un des plus riches patriciens ne
» s'emparât du palais impérial, & que
» de-là , comme d'une place forte, il
» n'envahît l'empire ; qu'il seroit facile
» à l'usurpateur de lever des troupes,
» & que de l'élite du peuple Romain,
» on pourroit former un corps d'armée
» considérable. « Ses amis reçurent ce
discours avec un air triste, sombre, les
yeux baissés , & dans un morne silence ;
mais Pompéianus, l'un d'entre eux, &
le plus distingué par son alliance avec le
prince, dont il avoit épousé la sœur aî-
née, prenant la parole, lui dit : » Je
» ne suis pas surpris, Seigneur, que
» vous souhaitiez de revoir votre patrie,
» nous n'en avons pas moins d'envie
» que vous ; mais les grandes affaires
» qui nous retiennent ici, l'emportent
» sur cette passion naturelle. Vous pour-
» rez dans la suite goûter à loisir les dou-
» ceurs de Rome, (quoiqu'en effet
» Rome soit par-tout où se trouve l'em-
» pereur) ; mais il y a maintenant au-
» tant de danger que de honte, à ne
» point achever la guerre. Par-là vous
» enflerez le courage des ennemis : ils

COMMODE.

» n'attribueront pas votre départ au
» desir de retourner dans votre capi-
» tale , mais ils le regarderont comme
» un effet de votre crainte & comme
» une véritable fuite. Qu'il vous seroit
» plus glorieux de dompter tous les bar-
» bares , de porter les limites de l'em-
» pire jusques à l'Océan , & de rentrer
» dans Rome en triomphe , traînant à
» votre suite les rois & les chefs des
» peuples que vous auriez vaincus !
» C'est par de tels exploits que vos pré-
» décesseurs , que les anciens Romains
» se sont fait un nom immortel. Vous
» n'avez d'ailleurs aucun sujet de crain-
» dre qu'on profite de votre absence ,
» pour vous nuire ; les principaux du
» sénat sont ici auprès de vous ; l'armée
» que vous commandez met autant en
» sûreté votre autorité , que votre per-
» sonne. Tous les trésors de l'empire
» sont entre vos mains ; enfin , la mé-
» moire de votre père vous répond de
» la fidélité & de l'attachement de tous
» ceux qui sont en place , & qui ont
» quelque crédit. « Ces remontrances
retinrent pour quelque tems le jeune
prince ; il n'avoit rien de raisonnable à
y opposer , & il étoit confus d'avoir
laissé

laissé voir ses dispositions. Il renvoya ^{COMMUNE.} donc ses amis, & leur dit qu'il penseroit plus à loisir à cette affaire. Cependant les officiers de sa maison l'assiégeoient sans cesse, & le pressoient si vivement, qu'il résolut enfin de partir sans consulter davantage les amis de son père.

Il écrivit à Rome, qu'on se préparât à le recevoir, nomma des officiers pour commander les troupes qu'il laissoit sur les bords du Danube; & après avoir donné en secret tous ses ordres, il déclara sa résolution. Ses généraux dans peu de tems, ou domptèrent les barbares par la force des armes, ou traitèrent avec eux, & les gagnèrent sans peine en leur offrant de grandes sommes. Ces peuples aiment fort l'argent; & comme ils méprisent les dangers, ils vivent de courses & de brigandages, ou vendent chèrement la paix à ceux qui veulent se mettre à couvert de leurs insultes. Commode qui les connoissoit, & qui avoit des richesses immenses, voulant à quelque prix que ce fût se délivrer de l'embarras d'une guerre éloignée, leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Sitôt que le bruit de son départ se fut répandu, cette nouvelle

COMMODE.

mit tout le camp en mouvement ; tout le monde vouloit être du voyage , & quitter le pays ennemi pour aller jouir des délices de l'Italie. Lorsque les couriers furent arrivés à Rome , & qu'ils y eurent annoncé son retour , le peuple en eut une joie incroyable ; ils se promettoient de la présence du prince , de grands avantages , & ne doutoient point qu'il ne tînt en tout de son père. Cependant il s'avançoit à grandes journées , avec une ardeur & un empressement de jeune homme ; on lui faisoit des entrées magnifiques dans toutes les villes de sa route , & il trouvoit les chemins bordés d'une multitude de peuple infinie , qui accouroit de tous côtés pour le voir. Lorsqu'il approcha de Rome , le sénat & le peuple s'empressant à l'envi , & tâchant de se prévenir , sortirent de la ville portant des branches de lauriers & des couronnes de fleurs , & allèrent fort loin au devant de lui , pour voir des premiers leur empereur , que sa jeunesse rendoit aussi aimable , que la noblesse de son extraction le rendoit illustre. Ils avoient pour lui une singulière affection , parce qu'il avoit été élevé au milieu d'eux , qu'il étoit d'une maison

fort ancienne , & comptoit plusieurs empereurs entre les aïeux : car l'impératrice Faustine sa mère étoit fille d'Antonin le Pieux , petite-fille d'Adrien , & arrière petite - fille de Trajan. Tels étoient les ancêtres de Commode, qui joignoit à une fort grande jeunesse, une beauté qui n'étoit pas moindre : il avoit la taille bien prise ; son air n'avoit rien d'efféminé, son regard étoit doux & vif tout ensemble, ses cheveux frisés & fort blonds ; lorsqu'il marchoit au soleil ils jetoient un éclat si éblouissant , qu'il sembloit qu'on les eût poudrés avec de la poudre d'or. Quelques-uns disoient , que ces rayons naturels étoient une marque ou un heureux présage de sa divinité. Les Romains , charmés de voir un prince si accompli , le reçurent avec toute sorte d'acclamations & de cris de joie , & semèrent de festons de fleurs les chemins par où il devoit passer.

Lorsqu'il fut arrivé , il alla d'abord offrir ses vœux dans tous les temples , & remercia ensuite le sénat & les soldats prétoriens, de leur fidélité. Les premières années de son règne, il eut tous les égards possibles pour les amis de son père , & ne fit rien sans les consulter.

Crédit de
Perennis.
Conjuration
de Lucilla.

COMMODE.

Mais lorsqu'il voulut gouverneur seul, & qu'il ne prit plus leurs avis, il donna le commandement des cohortes prétoriennes à un officier d'Italie nommé Perennis, qui savoit parfaitement la guerre, mais qui d'ailleurs n'avoit aucune bonne qualité. Cet homme, abusant de la jeunesse du prince, le livroit à toutes sortes de débauches, & l'éloignoit des affaires, pour se rendre maître du gouvernement. Il avoit une avarice insatiable, & comptant pour rien toutes les richesses qu'il possédoit, il ne pensoit qu'à en amasser de nouvelles. Il osa le premier imputer des crimes à ceux qui avoient été attachés à M. Aurele; il donnoit sans cesse au prince des impressions défavantageuses contre tous ceux qui étoient riches ou de qualité; il les faisoit condamner, obtenoit la confiscation de leurs biens, & par cette voie il devint le plus riche particulier de son tems. Cependant Commode n'étoit pas entièrement changé; le souvenir de son père, & la considération qu'il avoit pour ses amis, le retenoit encore; mais un malheureux hasard & la malignité de la fortune achevèrent de le corrompre.

Lucilla, l'aînée de ses sœurs, avoit épousé en premières noces Lucius V^erus que M. Aurele avoit associé à l'empire, & à qui il avoit donné sa fille pour se l'attacher plus étroitement par cette alliance. Après la mort de Lucius V^erus, son père la maria à Pompéianus, sans lui ôter les marques & les honneurs d'impératrice ; Commode les lui conserva aussi : au théâtre, elle étoit assise sur un trône ; & dans les rues, on portoit le feu devant elle. Mais lorsque Commode eut épousé Crispine, il fallut lui céder le pas. Lucilla en fut piquée, & ne put se résoudre à marcher même après la femme de l'empereur. Elle savoit que Pompéianus son mari avoit une fidélité & un attachement inviolable pour Commode ; ainsi elle ne lui communiqua rien de ses pernicious dessein ; mais elle s'adressa à un jeune patricien fort riche nommé Quadratus, avec qui on la soupçonnoit d'être en commerce de galanterie. Elle le fonda peu à peu ; & commençant par se plaindre qu'on lui eût ôté son rang, elle l'engagea insensiblement dans une entreprise aussi fatale au sénat, qu'elle le fut à lui-même. Il fit entrer dans sa

COMMODE.

conjuratïon quelques-uns des sénateurs les plus distingués , & entre les autres , Quintianus , jeune homme hardi & entreprenant , qui lui promet de porter toujours un poignard sous sa robe , & d'épier tous les momens & toutes les occasions pour tuer l'empereur. Quadratus se chargea de faire réussir tout le reste , & d'appaiser par ses largesses le peuple & les soldats. Quintianus se cacha donc dans le passage qui conduit à l'amphithéâtre , lieu fort obscur & propre pour un tel dessein ; & lorsque Commode vint à passer , il se jeta sur lui le poignard à la main , en criant : *Voici ce que j'envoie le sénat.* Ces paroles avertirent l'empereur d'éviter le coup qu'on lui portoit : l'assassin se découvrit lui-même ; les gardes l'arrêtèrent , & il fut puni sur le champ de sa témérité & de son imprudence. Ce fut-là l'origine & la cause principale de la haine qu'eut depuis Commode pour le sénat. Ces paroles de Quintianus firent de profondes impressions dans son esprit ; cette plaie ne se referma jamais , & il regarda depuis tous les sénateurs comme ses communs ennemis. Perennis ne manqua pas de profiter d'une si belle occasion , & lui

persuada sans peine de se défaire de toutes les personnes puissantes, dont l'élévation lui faisoit ombrage. Il fit des informations exactes de cette conjuration ; la sœur de l'empereur & tous les complices furent condamnés à perdre la tête. On punit avec eux, du dernier supplice, plusieurs personnes contre qui on n'avoit que de fort légers soupçons.

COMMODE.

Par tous ces moyens Perennis se délivra de ceux que Commode ménageoit encore, & qui avoient pour lui une tendre affection & une fidélité inviolable. Lors donc qu'il se vit chargé seul du salut du prince, que sa vie fut entre ses mains, & que son crédit & sa puissance n'eurent plus de bornes, il porta ses vues plus loin, & pensa à s'emparer de l'empire. Il fit donner à son fils, qui étoit encore fort jeune, le commandement des armées d'Illyrie ; & il amassoit des sommes immenses, pour corrompre par ses largesses les gardes prétoriennes. Son fils, de son côté, levait des troupes en secret, afin d'être en état de le seconder & de le soutenir, lorsqu'il auroit tué l'empereur. Cette conjuration se découvrit d'une manière fort étrange. Les Romains

Conjuration
& mort de
Perennis.

COMMODE.

célèbrent des jeux en l'honneur de Jupiter Capitolin, avec un grand concours de peuple : l'empereur, avec les prêtres qui font des fonctions, préside aux jeux & distribue les prix. Commode étant donc venu pour entendre les plus excellens acteurs, étoit assis sur son trône ; l'amphithéâtre étoit rempli, chacun y étoit placé selon son rang & sa qualité. Comme on alloit commencer, une espèce de philosophe qui étoit à demi nu, & qui avoit un bâton à la main & une besace à son côté, courut tout d'un coup au milieu du théâtre, & faisant signe au peuple de l'écouter :
» Il n'est pas tems, Seigneur, s'écria-
» t-il, de s'occuper de jeux, de fêtes
» & de spectacles ; l'épée de Perennis
» pend déjà sur votre tête ; il amasse ici
» contre vous de l'argent & fait lever
» des troupes, pendant que son fils
» tâche de corrompre les armées d'Ily-
» rie : ce n'est point un orage qui se
» prépare, il est tout formé ; si vous ne
» le prévenez, c'est fait de vous. « Cet
homme se porta à une action si hardie, ou par un mouvement secret qui avoit quelque chose de divin, ou pour acquérir de la gloire, & se tirer de l'obscurité
dans

dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors, ou dans l'espérance de recevoir du prince quelque récompense considérable. **Commode**, à ce discours, demeura interdit ; tout le monde se doutoit bien que ces choses pouvoient être véritables , quoiqu'on fît semblant de n'en rien croire ; mais Perennis, sans s'étonner, fit arrêter ce malheureux, & le condamna au feu, comme un insensé & un imposteur. Les courtisans qui vouloient paroître s'intéresser pour le salut de l'empereur, & qui haïssoient d'ailleurs Perennis, que sa fierté & ses hauteurs rendoient insupportable, ne manquèrent pas cette occasion, & n'oublièrent rien pour le mettre mal dans l'esprit du prince.

La fin de **Commode** n'étoit pas encore venue, la conjuration devoit être découverte, & l'attentat de Perennis & de son fils ne devoit pas demeurer impuni. Car peu de tems après, quelques soldats de l'armée d'Ilirie s'étant échappés, sans que le fils de Perennis en fût rien, apportèrent à Rome des pièces de monnoie que ce jeune homme avoit eu l'audace de faire marquer à son coin. Ils trouvèrent moyen de parler à l'empe-

COMMODE.

reur, quoique Perennis fût capitaine de ses gardes; ils lui montrèrent ces pièces d'argent, & lui découvrirent le détail de la conjuration. Commode leur donna de grandes récompenses, & sans perdre de tems, envoya la nuit suivante couper la tête à Perennis. Il dépêcha vers le fils ceux même qui avoient exécuté le père. Ils arrivèrent en Illirie avant qu'on y eût rien appris de ce qui s'étoit passé, & lui rendirent des lettres de l'empereur, qui, après plusieurs démonstrations d'amitié, lui faisoit entendre qu'il ne le rappeloit à la cour que pour l'élever à une plus grande fortune, & pour le mettre en passe de concevoir de plus hautes espérances. Le jeune Perennis ne se douta point du piège qu'on lui tendoit. Il croyoit son père encore en vie, & les couriers l'assuroient qu'il les avoit chargés de vive voix de presser son départ, & qu'il n'eût pas manqué de lui écrire, s'il n'avoit cru que sa lettre seroit entièrement inutile après les ordres du prince. Il se laissa donc persuader; & quoiqu'il n'abandonnât qu'à regret ses projets, il se résolut cependant à partir, se tenant fort du crédit & de la puissance de son père. Il fut tué en

chemin sur les confins de l'Italie, par ceux qui en avoient reçu l'ordre de l'em-
pereur.

COMMUNE.

Commode créa ensuite deux préfets des gardes Prétoriennes, dans la pensée qu'il y avoit trop de danger à mettre une charge si importante sur une seule tête, & qu'il valoit mieux affoiblir cette puissance en la partageant. Mais ces précautions ne le mirent guère en sûreté. Il se vit peu de tems après exposé à de nouvelles embûches. Un soldat nommé Maternus, coupable de plusieurs crimes, ayant déserté, persuada à quelques-uns de ses compagnons, qui ne valoient pas mieux que lui, de suivre son exemple, & rassembla en fort peu de tems un assez grand nombre de bandits. D'abord il couroit la campagne, & pilloir les villages. Mais quand il eut amassé de grandes sommes d'argent, l'espérance de faire fortune attirant tous les jours à sa suite beaucoup d'autres scélérats, il forma un corps qui avoit plus l'air d'une armée réglée, que d'une troupe de brigands. Ils s'attaquèrent alors aux plus grandes villes. Ils forçoient les prisons, délivroient tous les criminels, leur offroient un asyle, & les

Brigandages, & conjuration de Maternus.

COMMODE.

engageoient, autant pour leur sûreté que par reconnoissance, à prendre parti avec eux. Ils coururent de la sorte les Gaules & l'Espagne; ils entroient les armes à la main dans les villes les plus riches & les plus peuplées, y mettoient le feu, & se retiroient chargés de butin. Commode ayant été informé de tous ces désordres, écrivit aux gouverneurs des provinces, des lettres pleines de menaces; il leur reprochoit leur lâcheté & leur négligence, & leur ordonnoit de faire au plus tôt marcher des troupes contre ces brigands. Mais sitôt qu'ils furent les ordres qu'on avoit donnés contre eux, ils cessèrent de piller & de courir le pays, se séparèrent en plusieurs petites bandes, & gagnèrent en toute diligence l'Italie par des chemins détournés. Cependant Maternus n'avoit plus de vues médiocres, & ne pensoit à rien moins qu'à l'empire. Tout lui avoit réussi jusqu'alors au-delà de ses espérances; il voyoit bien qu'il s'étoit engagé trop avant pour reculer, & qu'il falloit pousser sa fortune jusqu'où elle pourroit aller, ou finir avec éclat & en homme de cœur. Ses forces n'étoient pas assez grandes pour les oppo-

fer à celles de Commode, & pour lui faire une guerre ouverte; il favoit d'ailleurs que ce prince étoit aimé du peuple & des soldats prétoriens. Il crut donc qu'il valoit mieux avoir recours à l'artifice, & se servir de quelque stratagème. Voici ce qu'il imagina.

COMMODE.

Au commencement du printems, les Romains célèbrent en l'honneur de la mère des dieux une fête, dans laquelle on porte en cérémonie devant son image, tout ce que l'empereur & les particuliers ont de plus précieux pour la matière & pour la délicatesse de l'art. Alors on a une liberté entière de faire toutes les folies & toutes les extravagances qui viennent dans l'esprit. On se déguise chacun à sa fantaisie; il n'est dignité si considérable, personnage si sérieux, dont on ne puisse prendre l'air & les habillemens. Maternus trouva ce jour très-propre pour l'exécution de son projet; il crut qu'il pourroit aisément se déguiser avec ses gens, en soldat de la garde de l'empereur, se mettre à sa suite comme étant de la cérémonie, & le tuer lorsqu'on y penseroit le moins. Mais il fut trahi par quelques-uns de ceux qui avoient son secret, & qui

 COMMODE.

étoient entrés avec lui dans la ville. Ils ne purent se résoudre à avoir pour empereur celui qu'ils avoient bien voulu suivre comme un chef de brigands. Cette pensée leur inspira une secrète jalousie, & ils allèrent découvrir tout ce qu'il avoit concerté. On arrêta Maternus avant la fête, & il eut la tête tranchée avec ses compagnons. Commode fit à la déesse des sacrifices en action de graces, & parut dans la cérémonie avec un air fort gai & fort tranquille. Le peuple, de son côté, redoubla son allégresse & sa joie pour faire sa cour à l'empereur.

Digression
sur la déesse
de Pessinunte.

Je croi qu'il ne sera pas inutile de rapporter ici l'origine de cette fête, & de rechercher dans l'histoire pourquoi les Romains honorent si particulièrement la mère des dieux. Cette digression pourra faire quelque plaisir aux Grecs, qui la plupart ne sont pas instruits des antiquités romaines. La statue de la déesse vient du ciel, si l'on veut croire ce que l'on en dit. On n'en connoît point l'ouvrier, & on est persuadé qu'aucun homme n'y a mis la main.

On raconte qu'elle tomba en Phrygie
* Du mot dans la ville de *Pessinunte* *, qui a tiré

son nom de cet événement. Je trouve néanmoins dans quelques auteurs, que ce fut dans cet endroit qu'Ilus & Tantale en vinrent aux mains; & qu'après un combat fort long & fort opiniâtre, il demeura de part & d'autre beaucoup de morts sur le champ de bataille, qui depuis cette journée fut appelé *Pessinunte*. Ce fut aussi dans cette occasion que Ganimede disparut, pendant que son frère Ilus & Tantale son ravisseur se l'arrachèrent l'un à l'autre; & c'est sur cette histoire qu'on a inventé la fable de son enlèvement par Jupiter. C'est dans ce même lieu encore, qu'autrefois les Phrygiens célébroient des mystères semblables à ceux des Bacchantes, sur le bord du fleuve Gallus, d'où les prêtres de la déesse qu'on y honoroit, & tous ceux qui sont eunuques comme eux, ont été appelés *Galli*. Lorsque les Romains eurent jeté les fondemens de cette grandeur où ils sont depuis parvenus, ils apprirent par un oracle que leur empire se soutiendrait, & iroit toujours en augmentant, s'ils faisoient venir à Rome la déesse de Pessinunte. On députa aussitôt vers les Phrygiens; on fit valoir

 COMMUNE.

grec πέρων, qui signifie tomber.

COMMODE.

le degré d'alliance qui étoit entre eux & les Romains, qui par Enée tiroient d'eux leur origine ; & l'on obtint fans peine ce qu'on demandoit. On mit la déesse sur un vaisseau, qui étant arrivé à l'embouchure du Tibre, fut arrêté soudain par une force invisible & insurmontable. Tous les efforts que l'on put faire , & les secours qu'on employa pour le mettre en mouvement, furent inutiles. On désespéroit d'en venir à bout, lorsqu'une vestale qu'on accusoit d'avoir violé la virginité dont elle faisoit profession, & qu'on alloit condamner, demanda en grace qu'on s'en rapportât au jugement de la mère des dieux. On le lui accorde ; elle détache sa ceinture, la lie à la proue, & prie la déesse de permettre, pour confondre ses accusateurs, que le vaisseau se laissât tirer sans peine, & suivît comme de lui-même ; ce qui ne manqua pas d'arriver, au grand étonnement de tout le peuple, qui reconnut par ce prodige, & la puissance de cette nouvelle divinité, & l'innocence de la vestale. Mais c'est assez parlé de la déesse de Pessinunte ; je n'en ai peut-être que trop dit.

Commode, après tant de conjurations où il s'étoit vu si près de perdre la vie, se tenoit plus sur ses gardes, & se montroit rarement au peuple; il demouroit ordinairement dans ses jardins hors de la ville, ou dans ses maisons de campagne; il ne donnoit plus d'audiences, & ne s'occupoit plus des affaires de l'état. Dans le même tems, toute l'Italie fut affligée d'une peste très-violente; mais le mal fut beaucoup plus grand à Rome, à cause du nombre infini des habitans & des étrangers qui y abordent de toutes parts. Commode, par l'avis de ses médecins, se retira à Laurente; c'est un lieu fort frais, entouré de plusieurs bois de lauriers, d'où il a pris son nom. Ils disoient que la fraîcheur, l'ombrage agréable & l'odeur des lauriers étoit un fort bon préservatif contre le mauvais air. A Rome, on se remplissoit les narines & les oreilles des senteurs les plus fortes, & l'on brûloit sans cesse des parfums. Les médecins prétendoient que ces odeurs occupant les passages, empêchoient le mauvais air de pénétrer, ou que par leur force elles lui ôtoient la sienne, & arrêtoient son effet. Cependant ces

COMMODE.

Peste & famine à Rome.

Fortune de Cléandre: sédition du peuple à son sujet; sa mort.

COMMODE.

remèdes furent assez inutiles ; le mal croissoit tous les jours, & cette peste emporta une effroyable multitude d'hommes & d'animaux. Elle n'eut pas plutôt cessé, que la famine prit sa place. Voici quelle en fut la cause.

Cléandre, phrygien de nation, & esclave d'origine, avoit été acheté par les officiers de l'empereur. Sa fortune qui avoit commencé avec le règne de Commode, alla si vite sous ce prince, & il s'insinua si avant dans son esprit, qu'il le fit son chambellan, capitaine de ses gardes & général de ses armées. Mais cet indigne favori ne se contenta pas d'avoir réuni en sa personne les premières charges de l'empire : les plaisirs irritèrent ses passions, & ses grandes richesses flattèrent ses espérances. Il amassa beaucoup d'argent, & fit de grands magasins de bled qui mirent la cherté dans Rome. Il se persuadoit qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr pour gagner le peuple & les soldats, que de leur faire de grandes largesses dans le tems où ils en auroient le plus de besoin, qu'ils lui tiendroient plus de compte d'une libéralité si bien placée. Il avoit déjà fait bâtir à ses dépens des

bains publics & une académie. Il prétendoit par-là s'attirer l'affection du peuple, mais il réussissoit fort mal; cette avidité insatiable qu'il ne pouvoit cacher, le rendoit odieux à tout le monde; & l'on s'en prenoit à lui de toutes les calamités présentes. D'abord le peuple s'amassoit par troupes au théâtre & lui disoit des injures: mais il n'en demeura pas-là. Un jour que l'empereur étoit dans ses jardins hors de Rome, ils y allèrent en foule, & crièrent tous ensemble qu'on eût à leur livrer Cléandre pour le faire mourir. Pendant ce tumulte, Commode faisoit la débauche dans les lieux les plus reculés de son palais, & ne savoit rien de ce qui se passoit. Cléandre empêchoit qu'on ne l'en avertît; & lorsque le peuple s'y attendoit le moins, il fit sortir sur lui les cavaliers de la garde de l'empereur. Des gens à pied & sans armes ne pouvoient tenir contre des hommes armés & à cheval; il fallut donc prendre la fuite & se retirer vers la ville. Cependant les soldats les poursuivoient & en tuoient plusieurs; quelques-uns furent écrasés sous les pieds des chevaux, & d'autres étouffés dans la presse. Les cavaliers les

COMMODE.

pouffèrent ainsi jusqu'aux portes de Rome sans trouver de résistance : mais lorsque ceux qui étoient dans la ville eurent appris ce désordre, ils pensèrent à venger leurs concitoyens ; ils ferment aussitôt les portes de leurs maisons, montent sur les toits , & jettent d'en haut une grêle de pierres & de tuiles. Le peuple eut alors son tour, & sans faire tête aux soldats, il combattoit d'un lieu sûr, & les contraignit à la fin de prendre la fuite. Mais pendant qu'ils se retiroient , les chevaux rencontrant sous leurs pieds ces pierres dont les rues étoient pleines, faisoient à tous momens de faux pas , & jetoient par terre ceux qui les montoient. Les soldats qui étoient en garde dans la ville & qui haïssoient les cavaliers, se joignirent au peuple , & il se fit de part & d'autre un grand carnage.

La guerre civile étant ainsi allumée au milieu de Rome, on n'osoit toutefois en avertir l'empereur, tant on redoutoit la puissance & le ressentiment de Cléandre. Mais enfin Phadilla, l'aînée * des sœurs de Commode, à qui sa qualité donnoit à toute heure un libre accès auprès de lui, y courut au plus tôt.

* Depuis la mort de Lucilla.

Elle avoit les cheveux épars ; tout son extérieur triste & défiguré, marquoit son alarme & son épouvante. En entrant elle se jeta par terre, & déchirant ses habits, elle s'écria : » Vous êtes ici » en repos, Seigneur ; vous ignorez ce » qui se passe, & à quel danger vous » êtes exposé. Vous venez de perdre » une partie de votre peuple & de vos » soldats ; & nous-mêmes, votre propre » sang, nous ne sommes pas en sûreté. » Vos domestiques nous font éprouver » des maux que les barbares ne nous » ont jamais fait craindre ; & ceux que » vous avez le plus comblés de bien- » faits, sont vos plus grands ennemis. » Cléandre vient d'armer contre vous » le peuple & les soldats ; animés, les » uns par la haine qu'ils lui portent, & » les autres par l'affection qu'ils ont » pour lui, ils se font une cruelle » guerre, & le sang des citoyens coule » dans les places de Rome. Mais les » malheurs des deux partis retombe- » ront sur nous, si vous ne sacrifiez au » plus tôt ce vil esclave qui a déjà causé » la mort de tant de personnes, & qui » nous fera périr après eux. « Quel-ques-uns de ceux qui étoient présens,

COMMUNE.

devenus hardis par ce discours de la sœur du prince, la secondèrent, & firent concevoir à Commode le danger où il étoit. Il en fut épouvanté, & crut qu'on menaçoit déjà sa tête. Il fit donc appeler Cléandre. D'abord qu'il parut on le faisit, on lui trancha la tête, & on la porta dans les rues au bout d'une lance; spectacle sans doute bien agréable pour un peuple maltraité ! Ce remède arrêta le mal sur le champ ; on mit bas les armes de part & d'autre : les soldats, voyant que celui pour qui ils combattoient n'étoit plus, appréhendoient les suites de cette affaire ; ils reconnurent qu'on les avoit trompés, & que Cléandre n'avoit reçu aucun ordre du prince. D'autre part, le peuple étoit satisfait, & se croyoit assez vengé par la mort de celui qui étoit l'auteur & la première cause de tout le désordre. Il tourna ce qui lui restoit de rage contre les deux fils & contre les amis de ce favori. Ils furent tous massacrés : on traîna leurs corps par les rues ; & après leur avoir fait toutes les indignités dont s'avise une populace en fureur, on les jeta dans les égoûts. Telle fut la fin malheureuse de Cléandre. Il semble que la

fortune ait affecté de faire voir en un seul homme tous ses caprices, & qu'il ne lui faut qu'un tour de roue pour élever ceux qui lui servent de jouet, de la plus basse condition aux plus grandes places, & pour les faire retomber avec d'autant plus de rapidité qu'elle les avoit portés plus haut.

COMMODE.

Commode n'étoit pas encore bien revenu de sa peur, il appréhendoit que le peuple n'entreprît quelque chose contre sa personne; il se rendit toutefois au conseil de ses amis, & rentra dans Rome où il fut reçu avec de grandes acclamations. Cependant ces différens périls auxquels il s'étoit vu exposé, le rendirent défiant à l'excès. Tout le monde lui devint suspect; ses jours étoient tous marqués par quelque nouvelle proscription. D'abord qu'on étoit accusé, on étoit coupable; il suffisoit d'avoir quelque mérite pour n'être point admis dans sa familiarité. Aussi ne lui restoit-il aucune bonne inclination; il s'étoit livré à toutes sortes de débauches, elles le partageoient tour-à-tour; le jour & la nuit n'y pouvoient suffire. Pour peu qu'on eût de probité, ou quelque teinture des belles-lettres, on étoit

Cruauté & débauches de Commode.

COMMODE. éloigné de la cour, comme personnes inutiles ou dangereuses, pendant que les bouffons & les farceurs les plus infâmes y étoient fort bien reçus. Il passoit tout son tems à conduire des charriots, & à tirer sur des bêtes farouches. Les courtisans prenoient de-là occasion de louer sa force & son adresse, & par leurs flatteries entretenoient sa passion pour des exercices dont ils auroient dû plutôt le détacher.

Prodiges.
Incendie.

Il parut en même tems des prodiges dans le ciel ; on vit des comètes & des étoiles en plein midi. Les animaux eurent des petits d'une espèce différente, ou d'une figure extraordinaire & bizarre, ou bien avec des membres mal placés & peu proportionnés. Mais il arriva un accident plus fâcheux, qui de soi-même très-considérable, le devint encore plus par le trouble qu'il jeta dans les esprits. Le feu prit au temple de la Paix, sans qu'on pût en découvrir la cause. Le ciel étoit serein, & on n'avoit point entendu tonner ; on avoit seulement senti quelques légères secousses de tremblement de terre ; & peut-être qu'alors il étoit sorti des feux souterrains qui s'étoient répandus dans le temple,

temple, ou que le tonnerre y étoit tombé pendant la nuit. C'étoit un des plus beaux & des plus somptueux édifices de Rome ; il étoit orné & enrichi d'offrandes d'or & d'argent que la piété de nos ancêtres y avoit consacrées. Comme ce lieu étoit fort sûr, chacun y mettoit en dépôt tout ce qu'il avoit de plus précieux ; ainsi en une seule nuit, le feu ruina un grand nombre de familles, & presque tout le monde avec le malheur public eut à pleurer ses pertes particulières. La flamme, après avoir réduit en cendre ce superbe bâtiment, gagna plus loin & brûla plusieurs autres temples. Celui de Vesta ne fut point exempt de ce malheur ; & l'on vit à découvert, pour la première fois, le palladium qu'Enée apporta de Troye en Italie, & que les Romains tiennent caché avec tant de religion ; car, pour sauver cette ancienne statue, les vestales la portèrent sur leurs épaules par la rue sacrée dans le palais de l'empereur. Les plus beaux quartiers de la ville furent entièrement brûlés, & le feu dura plusieurs jours avec la même violence, jusqu'à ce qu'il survint des pluies qui arrê-

 COMMODE.

COMMODE.

tèrent son impétuosité. Ainsi l'on crut qu'il n'y avoit rien de naturel dans cet accident ; tout le monde disoit que les dieux qui avoient fait commencer l'incendie , avoient pu seuls en arrêter le cours. D'autres ajoutoient que la ruine du temple de la Paix étoit un présage infaillible de quelque guerre dont l'empire étoit menacé : ce pronostic ne se trouva que trop vrai , comme on le verra dans la suite de cette histoire.

Excès & folie de Commode ; son adresse à tirer de l'arc.

Ces accidens funestes qui se suivirent de si près , aigrissent l'esprit du peuple contre Commode. Ils rejetoient sur lui la cause de tous leurs malheurs ; ils disoient hautement que les dieux vengeoient la mort de tant d'illustres personnages injustement condamnés , & que ses crimes attiroient sur Rome le courroux du ciel. Car on n'ignoroit pas ses déportemens ; il ne se mettoit guère en peine de les cacher , & il n'eut pas de honte de faire paroître au grand jour ses excès & ses infamies. Son extravagance alla si loin , qu'il lui prit fantaisie de changer de nom ; & au lieu de Commode , fils de M. Aurele , il se faisoit appeler Hercule , fils de Jupiter. Il quit-

toit souvent l'habit à la romaine & la pourpre impériale, & se montrait en public avec une peau de lion & une massue à la main. Il portoit dessous une veste brochée d'or, & c'étoit une chose ridicule & bizarre de le voir faire parade en même tems de l'afféterie des femmes & de la force des héros. Il changea aussi les noms des mois, & leur en donna de nouveaux, qui la plupart avoient rapport aux actions & aux combats d'Hercule. Entre les statues qui étoient placées dans tous les quartiers de la ville, il en fit mettre une devant le sénat, où il étoit représenté avec un arc à la main; il vouloit que ses images mêmes inspirassent de la terreur, & que leur marbre eût un air menaçant. Mais dès qu'il fut mort on ôta celle-ci, & l'on mit en sa place celle de la Liberté. Après tant d'extravagances, il ne garda plus de mesures. Il fit publier des jeux où il devoit paroître en personne & se donner en spectacle dans le cirque, où on le verroit tuer lui seul toutes les bêtes qu'on lâcheroit dans l'amphithéâtre, & combattre ensuite contre les gladiateurs les plus vi-

COMMODE. goureux. D'abord que cette nouvelle se fut répandue, il vint de toute l'Italie & des pays voisins une multitude infinie de personnes pour voir des choses si nouvelles & si surprenantes. On ne parloit que de son adresse merveilleuse. Il s'étoit fait exercer à tirer des flèches par des Parthes très-habiles, & à lancer le javelot par des Maures non moins expérimentés; mais il surpassoit tous ses maîtres.

Lorsque le jour des jeux fut arrivé, l'amphithéâtre fut bientôt rempli d'un nombre infini de spectateurs. On avoit élevé alentour une galerie, de laquelle Commode tiroit sur les bêtes sans s'exposer, faisant ainsi voir plutôt son adresse que son courage. Il tua d'abord des cerfs, des daims & autres bêtes à cornes; il couroit après eux de sa galerie, & prévenoit par la vitesse de ses flèches la rapidité de leur course. Il se servit ensuite de dards contre les lions & les autres bêtes farouches; il ne tira jamais deux fois sur la même, & toutes les blessures qu'il leur faisoit étoient mortelles; car, pendant qu'elles couroient avec le plus de vitesse, il portoit

son coup juste au front ou dans le cœur. COMMODE.
 On lui amenoit des Indes, de l'Ethiopie, du midi & du septentrion, les animaux les plus rares & les plus extraordinaires; & il nous fit voir pour la première fois en nature ce que nous n'avions vu jusqu'alors que dans des tableaux. Mais on admiroit encore plus son adresse que la figure étrange de ces bêtes féroces. Un jour, ayant pris des flèches dont le fer étoit en croissant, il fit lâcher des autruches de Mauritanie. Ces oiseaux sans quitter la terre se servent de leurs aîles recourbées comme de voiles, & courent avec une rapidité surprenante. Cependant il les tiroit si juste, qu'il leur coupoit à toutes le cou; & dans cet état l'impétuosité de leur vol les soutenoit encore & les emportoit quelques pas plus loin. Une autre fois un léopard s'étant lancé soudainement sur un homme qui étoit descendu dans le cirque, alloit le dévorer si Commode d'une main sûre n'eût tué cette bête furieuse, sans blesser le malheureux qui étoit déjà sous ses dents. Un autre jour on fit sortir de leur loge cent lions qu'il tua tous les uns après les

COMMODE.

autres avec un pareil nombre de javelots. Ils demeurèrent long-tems étendus sur le sable, & on put les compter à loisir. Jusques-là il n'y avoit rien que de supportable ; & quoique toutes ces actions ne fussent guère de la majesté d'un empereur, elles avoient d'ailleurs un air de force & d'adresse qui ne déplaisoit pas au peuple. Mais lorsqu'on le vit paroître tout nu dans l'amphithéâtre, & entrer en lice avec des gladiateurs, ce fut pour le peuple même un triste spectacle. On ne put sans horreur & sans indignation voir un empereur dont le père & les ancêtres avoient remporté tant de fois l'honneur du triomphe, qui au lieu de s'armer à la romaine & de porter la guerre chez les barbares, deshonoroit la pourpre & la majesté de l'empire, & paroissoit aux yeux de tout le monde dans l'équipage infâme d'un gladiateur. Au reste, dans ces combats il étoit toujours le victorieux ; on n'en venoit pas jusqu'aux blessures, chacun à l'envi se faisoit honneur de lui céder, & reconnoissoit le prince sous cette figure empruntée. Il quitta le nom d'Hercule, & prit celui d'un fameux gladiateur

qui étoit mort depuis peu. A la folie il voulut joindre l'impiété; ayant fait ôter la tête de cette grande statue du soleil, de tout tems si révérée par les Romains, il fit mettre la sienne à la place; & sur le piédestal, au lieu des qualités qu'il tenoit de son père & que lui donnoit sa dignité, il mit pour inscription : *Commode victorieux de mille gladiateurs.*

COMMODE,

Il étoit tems enfin que ces extravagances cessassent, & que l'empire fût délivré de ce tyran. Le premier jour de l'année, les Romains célèbrent une fête en l'honneur de Janus, le plus ancien de leurs dieux. Ils disent que ce fut lui qui reçut dans sa maison Saturne, lorsque détrôné par Jupiter son fils, il vint sur la terre; & que de-là son pays fut appelé (1) *Latium*, parce que ce dieu s'y étoit tenu caché. C'est pour cela encore que les saturnales sont immédiatement suivies de la fête de Janus qu'ils représentent avec un double visage, pour faire entendre que par lui commence & finit l'année. Le jour de cette solennité, les Romains se rendent des

Conjuration
de Marcia.
Mort de
Commode.

(1) De *lateo*, qui signifie se cacher. Voyez les Rem.

COMMUNE.

visites mutuelles & se font des présens, ou en argent, ou en bijoux. C'est ce même jour que les consuls désignés entrent en charge, & prennent les marques de leur dignité. Commode se mit donc en tête de sortir ce jour-là en cérémonie, non de son palais selon la coutume, mais du lieu des exercices, & de quitter la robe impériale pour se montrer au peuple armé de pied en cap, & précédé de tous les gladiateurs. Il communiqua son dessein à Marcia ; c'étoit de toutes les concubines celle qu'il aimoit & considéroit le plus, & elle avoit tous les honneurs des impératrices, à la réserve du feu qu'on ne portoit pas devant elle. Cette femme surprise d'une pensée si bizarre, se jeta à ses pieds, & les arrosant de ses larmes, elle le conjura de se souvenir de ce qu'il étoit, & de ne pas exposer son honneur & sa vie en livrant sa personne à des misérables sans nom & sans aveu. Mais après beaucoup d'instances redoublées, n'ayant pu rien gagner sur lui, elle fut obligée de se retirer. Il fit ensuite appeler Lætus chef des cohortes prétoriennes, & Electus son chambellan, & les chargea de
lui

lui faire meubler un appartement dans la maison des gladiateurs. Ces officiers COMMUNE. employèrent à leur tour les remontrances & les prières pour le faire revenir de cette manie.

Commode, choqué de ce que personne n'entroît dans ses pensées, les renvoya & s'en alla dans sa chambre sur le midi, comme pour y dormir à son ordinaire. Il prit une cédule faite d'une petite peau de tilleul fort mince, repliée en deux & roulée des deux côtés. Il écrivit dessus les noms de tous ceux qu'il vouloit faire tuer la nuit suivante. A la tête étoient Marcia, Lætus & Eleſtus; ſuivoit après une grande liſte des ſénateurs les plus diſtingués. Il vouloit ſe défaire de ce qui reſtoit des anciens amis de ſon père; leur préſence le gênoit, il appréhendoit leur cenſure, & il étoit bien aïſe de n'avoir plus pour témoins de ſes indignités, des perſonnages ſi graves & ſi ſérieux. Il avoit mis ſur la même cédule pluſieurs perſonnes riches dont il vouloit conſiſquer les biens, pour en faire des largeſſes aux gladiateurs & aux ſoldats; à ceux-ci, afin qu'ils gardaſſent la perſonne avec

COMMODE.

plus de vigilance & de fidélité ; & à ceux-là, afin qu'ils contribuassent avec plus d'ardeur à ses plaisirs. Il laissa cette cédule sous le chevet de son lit, ne s'imaginant pas que personne dût entrer dans sa chambre. Il avoit à sa cour un de ces petits enfans qui servent aux plaisirs des Romains voluptueux, qu'on tient à demi nus, & dont on relève la beauté par l'éclat des pierreries. Il aimoit celui-ci éperdûment, & le faisoit appeler *Philocommode* (1), afin que son nom même exprimât la passion qu'il avoit pour lui. Cet enfant étant entré dans la chambre pendant qu'il étoit aux bains, cherchant de quoi jouer, trouva le billet dont nous avons parlé & l'emporta avec lui. Marcia le rencontra heureusement ; elle l'embrassa, le baïsa, & après l'avoir carressé, lui ôta ce billet, appréhendant que ce ne fût quelque papier de conséquence. Elle reconnut d'abord la main de l'empereur, ce qui augmenta sa curiosité ; mais lorsqu'elle eut lu l'arrêt de sa mort, & les noms de Lætus,

(1) C'est-à-dire, *Mignon de Commode*.

d'Electus & de tant d'autres personnes de qualité, elle dit, en jetant un profond soupir : » Courage, Commode ! » ne te démens point. Voilà donc la récompense de ma tendresse, & de la » longue patience avec laquelle j'ai supporté tes brutalités & tes débauches ? » Mais il ne sera pas dit qu'un homme » toujours enivré dans le vin, prévienne » dra une femme sobre & qui a toute » sa raison. « Elle fit aussitôt appeler Electus : sa charge de chambellan lui donnoit souvent occasion de la voir en particulier, & on les soupçonnoit même d'avoir ensemble un commerce secret. Voyez, lui dit-elle en lui présentant le billet, *quelle nuit & quelle fête on nous prépare.* Il en fut étrangement surpris. C'étoit un Egyptien, homme violent, emporté & capable de tout. Après l'avoir lu, il le cacheta, & l'envoya par une personne de confiance à Lætus, qui vint les trouver aussitôt, comme pour prendre ensemble des mesures sur les ordres que leur avoit donnés l'empereur.

Ils conclurent d'abord qu'il falloit prévenir Commode, s'ils ne vouloient

COMMODE.

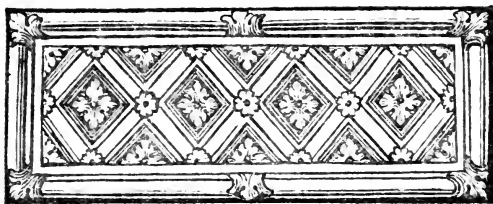
périr eux-mêmes ; qu'il n'y avoit point de tems à perdre , que tous les momens étoient chers. Ils crurent que la voie du poison seroit la plus sûre & la plus facile ; Marcia se chargea de l'exécution. Lorsqu'il se mettoit à table , elle lui versoit toujours le premier coup à boire , afin que de la main d'une maîtresse , le vin lui parût meilleur. Quand il fut donc revenu du bain , elle lui présenta une coupe empoisonnée. Ses exercices l'avoient fort altéré , & il l'avalait sans qu'on fît l'essai , n'ayant pas lieu de se défier d'une personne qui lui en avoit servi tant de fois. Sa tête s'appesantit à l'heure même ; il crut que c'étoit un assoupissement causé par la fatigue de la chasse , & s'alla mettre sur son lit. Marcia & Electus firent dire en même tems que le prince avoit besoin de repos , & qu'on se retirât. Ce n'étoit pas la première fois que pareille chose lui étoit arrivée ; comme il étoit toujours dans la débauche , qu'il se baignoit souvent , & mangeroit à toutes les heures du jour , il n'avoit point de tems réglé pour le sommeil. Les voluptés le partageoient les unes après les autres ; & dans quel-

que tems, à quelque heure que ce fût, souvent presque malgré lui, il s'abandonnoit à des excès dont il étoit devenu l'esclave. Après qu'il eut un peu dormi, & que le poison eut commencé à agir sur l'estomac & sur les entrailles, il s'éveilla avec un tournoïement de tête, qui fut suivi d'un grand vomissement; soit que le vin & les viandes dont il s'étoit rempli repoussassent le poison, ou que, suivant la coutume des princes, il eût pris quelque préservatif avant de se mettre à table. Cet incident épouvanta les complices; ils ne doutoient point qu'il ne les fît mourir sur le champ, s'il en réchappoit; & pour parer ce coup, ils persuadèrent à force de promesses à un esclave appelé Narcisse, d'entrer dans sa chambre & de l'achever. Cet homme hardi & vigoureux, trouva l'empereur affoibli par les efforts du vomissement, & lui ferra si fort le cou qu'il l'étrangla. Ainsi finit Commode, après treize ans de règne; prince, qui par la grandeur de sa naissance ne cédoit à aucun de ses prédécesseurs comme en beauté & en bonne mine il surpassoit tous les hommes de son tems; & pour dire quelque

COMMODE.

chose qui ressent un peu le courage & la force , l'homme le plus adroit de son siècle à tirer de l'arc ; qualités qui auroient pu lui mériter quelque estime , si elles n'avoient pas été obscurcies par tant de vices & d'inclinations indignes d'un empereur.





HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE SECOND.

LES conjurés s'étant défaits de Commode, de la manière que nous venons de rapporter dans le livre précédent, pensèrent d'abord à tenir cette affaire secrète ; & pour tromper les gardes de l'empereur, enveloppèrent son corps dans une méchante couverture, & le firent emporter comme un paquet de vieilles hardes par deux esclaves affidés. Ils passèrent au milieu des soldats ; les uns, pris de vin, étoient ensevelis dans le sommeil ; les autres, à moitié endor-

Pertinax
proclamé
empereur par
le peuple.

PERTINAX.

mis, tenoient nonchalamment leurs hallebardes, & se mettoient peu en peine de visiter ce qui sortoit de la garde-robe du prince, croyant que cela étoit sans conséquence. Les esclaves étant ainsi sortis du palais, mirent le corps sur un chariot & l'envoyèrent à Aristée. Marcia, Lætus & Electus, après avoir long-tems délibéré, conclurent qu'il falloit faire courir le bruit que Commode étoit mort d'apoplexie; que ses débauches fréquentes & excessives donneroient à cette nouvelle route la vraisemblance nécessaire; mais qu'ils devoient avant toutes choses penser à leur sûreté, & faire ensorte que le nouvel empereur leur fût redevable de son élection; qu'il falloit choisir un homme âgé, d'une modération & d'une prudence reconnue, qui fît respirer le peuple accablé sous la tyrannie du règne précédent. Après avoir jeté la vue sur plusieurs personnes, il s'arrêtèrent à Pertinax: il étoit originaire d'une province de l'Italie; la paix & la guerre avoient également fait paroître ses grandes qualités; il avoit triomphé plusieurs fois du nord & de l'orient. C'étoit de tous les anciens amis de

Marc-Aurele , celui pour qui ce sage prince avoit le plus d'estime & de considération , & le seul qu'eût épargné Commode ; peut-être , parce que le mérite d'un si grand personnage avoit retenu jusqu'alors ses ennemis , ou plutôt , parce que sa grande pauvreté l'avoit mis à couvert des poursuites des accusateurs & des soupçons du tyran : car entre ses autres vertus , ce qui lui faisoit le plus d'honneur , c'étoit , qu'ayant passé par les plus grands emplois & les plus hautes dignités , il en étoit sorti aussi pauvre qu'il y étoit entré.

Lætus & Eleetus avec quelques-uns de leurs amis , allèrent à sa maison sur le minuit , & éveillèrent son portier qui leur ayant ouvert , & ayant aperçu des soldats avec Lætus leur commandant , courut tout effrayé en avertir son maître. Il dit » qu'on les fît entrer ; qu'il voyoit bien que son heure étoit venue ; que ce coup n'avoit rien qui le surprît. « Quoiqu'il ne doutât point que ces officiers ne vinssent pour le tuer , il les vit toutefois paroître sans changer de visage ; & se tenant sur son lit avec un air assuré : » Je m'attendois,

ERTINAX.

» dit-il, toutes les nuits à un pareil sort.
» Je restois seul des amis de M. Au-
» rele, & je ne comprenois pas pour-
» quoi son fils différoit si long-tems
» de me rejoindre à eux. Exécutez vos
» ordres, & délivrez-moi pour toujours
» d'une incertitude plus cruelle que la
» mort même. — N'ayez point de nous,
» dit Lætus, des pensées si injustes, &
» concevez des espérances qui répon-
» dent au mérite de vos grandes actions.
» Nous sommes bien éloignés d'avoir
» aucun dessein contre votre personne ;
» nous venons au contraire implorer
» votre secours, & nous remettre à vos
» soins de la liberté du peuple & du sa-
» lut de l'empire. Le tyran est mort,
» ses crimes ne sont pas demeurés im-
» punis; nous l'avons prévenu, & nous
» avons sauvé notre vie en lui ôtant la
» fienne. Il faut que vous preniez sa
» place ; votre autorité, votre pru-
» dence, votre modération, votre âge
» même, tout vous en rend digne. Le
» peuple a pour vous beaucoup d'affec-
» tion, d'estime & de respect ; nous
» sommes persuadés qu'il nous avouera
» de notre choix, & qu'il trouvera son
» avantage où nous cherchons notre

» sûreté. — Pourquoi , reprit Pertinax ,
 » insulter un vieillard & vouloir éprou-
 » ver sa constance ? N'est-ce pas assez
 » de me faire mourir , sans joindre la
 » moquerie à la cruauté ? — Puisqu'il
 » n'y a pas moyen de vous désabuser ,
 » dit Electus , lisez ce billet : vous con-
 » noîtrez la main de Commode ; vous
 » allez voir à quel péril nous avons été
 » exposés , & vous ferez convaincu que
 » nous ne vous disons rien que de très-
 » sincère & de très-véritable. « Pertinax ,
 après cette lecture , revint enfin de sa
 méprise ; il considéra que Lætus &
 Electus avoient toujours été de ses
 amis ; & le détail qu'ils lui firent de la
 conjuration ayant achevé de le remettre , il s'abandonna à eux.

On fut d'avis d'aller d'abord trouver
 les soldats pour sonder leurs dispositions.
 Lætus leur chef , à qui cette qualité
 donnoit beaucoup de crédit parmi
 eux , se faisoit fort de les gagner ; ils
 marchèrent tous ensemble vers le camp ,
 la nuit étant fort avancée , & la fête des
 calendes de janvier prête à commencer.
 Ils répandirent en même tems dans la
 ville quelques-uns de leurs amis , qui
 publièrent par - tout que Commode

PERTINAX. étoit mort , & que Pertinax choisi pour lui succéder , alloit se faire reconnoître. A ce bruit , tout le peuple ne se possédant pas de joie , se mit à courir par les rues : chacun s'empressoit de faire part de cette bonne nouvelle à ses amis , à ses voisins , & sur-tout aux personnes riches & de qualité , qui étoient les plus exposées à la cruauté & à l'avarice de Commode. On crioit par - tout que ce tyran étoit mort ; les uns l'appeloient le gladiateur , & d'autres lui donnoient des noms & des épithètes plus infâmes. On laissoit paroître sans crainte ce qu'on n'avoit tenu renfermé qu'avec beaucoup de peine , & l'on se dédommageoit avec plaisir d'un silence forcé. On couroit aux temples rendre aux dieux des actions de graces. Mais la plus grande partie du peuple alla du côté du camp ; ils appréhendoient que les cohortes prétoriennes ne se portassent pas volontiers à reconnoître Pertinax ; ils se doutoient bien qu'un prince sage & modéré ne seroit pas de leur goût : la tyrannie les accommodoit mieux ; c'étoit un tems très - propre & très - sûr pour exercer impunément leurs violences. Dans cette appréhension , le peuple se rendit en

foule au camp pour soutenir Pertinax. PERTINAX.
 Lætus & Eleſtus le firent alors paroître,
 & le premier harangua ainſi les ſoldats :
 » Une apoplexie vient de vous enlever
 » Commode ; il ne ſ'en faut prendre
 » de ſa mort qu'à lui-même : il ſ'eſt
 » moqué des avis que nous lui don-
 » nions tous les jours, & n'a rien dimi-
 » nué de ſes excès : vous n'ignoriez pas
 » ſes débauches ; le vin & les viandes
 » l'ont à la fin ſuffoqué. Tous les
 » hommes ſont condamnés à mourir ,
 » mais ils ne meurent pas tous de la
 » même manière ; ils vont par diffé-
 » rentes voies au même terme , & celle-
 » ci étoit marquée dans le deſtin pour
 » l'empereur. En ſa place nous venons ,
 » avec tout le peuple , vous préſenter
 » un homme d'un âge vénérable, d'une
 » probité reconnue , & d'une expé-
 » rience conſommée dans la guerre.
 » Vos vétérans qui ont ſervi ſous lui ,
 » peuvent vous en rendre compte ; &
 » vous avez vous-même admiré ſes
 » vertus pendant le long tems qu'il a
 » exercé la charge de gouverneur de
 » Rome. La fortune vous offre moins
 » un prince qu'un père ; ſon élection
 » ne ſera pas agréable à vous ſeuls :

=====
 PERTINAX. » ce fera auffi une heureufe nouvelle
 » pour les foldats qui gardent les bords
 » du Rhin & du Danube , & les autres
 » frontières de l'empire ; car ils n'ont
 » pas oublié fes grands exploits. Nous
 » n'en ferons plus déformais réduits à
 » acheter des barbares une paix hon-
 » teufe ; ils fe fouviennent encore de
 » fes victoires , fon nom feul les fera
 » trembler. « Le peuple impatient at-
 tendit à peine que Lætus eût achevé ,
 & proclama tout d'une voix Pertinax
 empereur , l'appela père de la patrie ,
 & y joignit beaucoup d'autres accla-
 mations. Les foldats n'étoient pas fi
 ardens , mais ils ne furent pas tout-à-
 fait les maîtres ; ils étoient en petit
 nombre & fans armes , à caufe de la
 fête ; le peuple les environnoit de tous
 côtés : il fallut donc céder à la multi-
 tude ; ils joignirent leurs voix à la
 fienne , & prêtèrent le ferment de fidé-
 lité. On fit les facrifices accoutumés ; &
 ils reconduifirent tous enfemble , fur
 la fin de la nuit , le nouvel empereur au
 palais.

Election de
 Pertinax con-
 firmée par le
 fénat.

Il n'étoit pas encore bien revenu de
 fon étonnement ; & quoiqu'il eût beau-
 coup de fermeté , il fentit quelque

trouble s'élever dans son esprit. Ce n'étoit point pour sa vie qu'il appréhendoit; il avoit soutenu sans pâlir de bien plus grands périls : mais il ne savoit encore que penser d'un changement si subit; il craignoit la jalousie de quelques nobles sénateurs, & s'imaginait qu'ils ne souffriroient jamais que l'empire passât des mains de Commode dans les siennes. Son prédécesseur étoit d'une maison fort illustre : pour lui, il avoit à la vérité toutes les qualités qui forment les grands princes, tout le monde lui rendoit cette justice; mais sa naissance ne répondoit pas à son mérite, & il voyoit au dessus de lui beaucoup de patriciens. Dès que le jour parut, il se rendit au sénat. Il ne voulut point qu'on portât devant lui le feu ni les autres marques de sa dignité, jusqu'à ce que cette compagnie eût confirmé son élection. Mais sitôt qu'il se montra, ils le saluèrent avec de grandes acclamations, l'appelant Auguste & empereur. Il refusa d'abord ces honneurs, comme trop exposés à l'envie & beaucoup au dessus de sa naissance : il s'excusa aussi sur sa vieillesse, & ajouta qu'ils avoient parmi eux plusieurs patriciens qui rem-

 PERTINAX.

~~_____~~
PERTINAX. pliroient mieux que lui cette place. Il prit en même tems Glabrion par la main, & voulut le faire asseoir sur la chaire des empereurs. C'étoit de tous les sénateurs celui dont la noblesse étoit la plus ancienne ; il en faisoit remonter l'origine jusqu'à Enée ; il étoit de plus consul pour la seconde fois. » Puisque » je suis, dit ce patricien, celui que » vous croyez le plus digne de cet hon- » neur, je suis le premier à vous le » céder, & je me joins à tout le sénat » pour vous prier d'accepter l'empire. « Ils le pressèrent tous de la même manière. Enfin, après s'être fait long-tems prier, il se rendit ; & ayant pris séance, il les harangua en ces termes :

» Le choix que vous avez fait de moi » préférablement à tant de patriciens, » & l'ardeur avec laquelle vous m'avez » porté sur le trône, n'ont point un air » de flatterie, & ce sont autant de » preuves certaines de votre affection. » Ces marques d'estime pourroient don- » ner à d'autres plus d'assurance ; ils » accepteroient sans inquiétude les » offres que vous venez de me faire ; » ils auroient quelque raison de bien » augurer d'un règne dont les com-
mencemens

» mencemens font si heureux , & pour-
 » roient se promettre de trouver dans
 » vos dispositions de grandes facilités
 » pour le gouvernement. Mais plus
 » toutes ces choses font grandes , plus
 » elles me font avantageuses , plus je
 » ressens l'honneur que vous me faites ,
 » plus aussi je conçois les obligations
 » qu'il m'impose , & combien il me fera
 » difficile d'y répondre dignement.
 » Lorsqu'une personne puissante paie
 » de petits services par des bienfaits con-
 » sidérables , souvent on lui tient un
 » grand compte d'une chose qui lui a
 » peu coûté ; & souvent aussi , lorsqu'une
 » autre , après avoir reçu de grands ser-
 » vices , n'en rend que de médiocres ,
 » on attribue à son peu de reconnois-
 » sance & de sensibilité , ce qui ne vient
 » que de l'impuissance où il est d'en
 » rendre de plus grands. Je me trouve
 » dans cet embarras ; je sens bien qu'il
 » ne me sera pas aisé de remplir l'idée
 » que vous avez de moi , & de me ren-
 » dre digne de tant d'honneurs ; car la
 » gloire du trône n'est point dans son
 » élévation , mais dans le mérite de celui
 » qui en fait soutenir & rehausser l'éclat.
 » L'horreur qu'on a des maux passés

PERTINAX.

» fait concevoir plus facilement de
» bonnes espérances pour l'avenir ; on
» se persuade aisément ce que l'on sou-
» haite. On n'oublie guère les injures ;
» l'esprit aigri par les malheurs en con-
» serve long-tems le souvenir ; mais on
» jouit des biens sans réflexion, & quand
» on ne les possède plus, on en perd
» bientôt la mémoire. La douleur fait
» dans l'ame de plus vives impressions
» que le plaisir, & nous sentons beau-
» coup plus le malheur de la servitude
» que le bonheur de la liberté. Lors-
» qu'on nous laisse jouir en repos de nos
» biens, nous regardons cet avantage
» comme un droit naturel dont nous ne
» devons avoir obligation à personne.
» Mais si l'on nous enlève ce que nous
» possédons, cette injustice nous ré-
» volte d'autant plus, que le bienfait
» opposé nous touchoit peu. S'il arrive
» quelque changement avantageux à la
» république, personne ne le met sur son
» compte ; car on ne s'intéresse point
» au bien général de l'état, quoiqu'on
» en profite. Si au contraire on fait la
» moindre perte en particulier, on ne
» la croit jamais assez compensée par la
» tranquillité & le bonheur de tous les

» citoyens. Ceux qui, sous la tyrannie, PERTINAX.
 » s'accommodoient de ces largesses
 » faites avec tant de profusion & si
 » peu de discernement, lorsque sous
 » un nouveau règne ils voient des fonds
 » plus petits distribués avec plus de jus-
 » tice & de prudence, traitent cette
 » sage dispensation d'avarice sordide ;
 » sans faire réflexion que les tyrans ne
 » sont prodigues que du bien de leurs
 » peuples, & qu'ils n'enrichissent les
 » uns que des dépouilles des autres.
 » Mais les princes qui ne font point de
 » largesses mal-à-propos, & qui ne ré-
 » compensent que le mérite, ne gros-
 » sissent point leur épargne aux dépens
 » des malheureux ; & bien loin de four-
 » nir aux plaisirs & aux débauches de
 » leurs favoris, leur frugalité sert elle-
 » même d'exemple à toute leur cour.
 » J'espère que toutes ces réflexions vous
 » feront sentir le poids que j'ai à soute-
 » nir, que vous m'aidez de vos con-
 » seils, & que vous partagerez mes
 » soins. Nous ne sommes plus sous une
 » injuste monarchie ; il faut faire revi-
 » vre la république, & que le sénat
 » rentre dans ses droits. Voilà mes in-
 » tentions : vous pouvez en faire part

« au peuple : je ne doute point que
 PERTINAX. » vous n'en conceviez de bonnes espé-
 rances. « Ce discours de Pertinax fut
 reçu des sénateurs avec beaucoup d'ac-
 clamations & de louanges ; ce rayon
 de liberté releva un peu leur esprit
 abattu sous une longue servitude. Ils lui
 firent de grands remerciemens ; & après
 lui avoir rendu toute sorte d'hon-
 neurs, l'accompagnèrent au capitolé
 & dans tous les temples, où il offrit
 des sacrifices pour la prospérité de son
 règne.

Heureux-
 commence-
 mens du rè-
 gne de Pertinax. Il est tué
 par les sol-
 dats.

Quand on eut appris le détail de ce
 qu'il avoit dit dans le sénat, & qu'on
 eut vu les lettres qu'il écrivit au peu-
 ple, on en eut une joie incroyable ;
 on se promit toute sorte de bonheur
 sous un prince d'un si grand mérite &
 d'une modération si peu ordinaire. Il
 commença par faire défense aux sol-
 dats prétoriens d'insulter & de maltrai-
 ter les bourgeois, & tâcha de rétablir
 par-tout l'ordre que la licence du règne
 passé avoit banni. Il étoit d'un abord
 aisé & engageant, & donnoit audience
 aux moindres citoyens avec beaucoup
 de bonté. Il se proposoit dans toutes
 ses actions Marc-Aurele pour exemple ;

c'étoit pour les vieillards une grande joie de retrouver en lui ce bon prince : les autres , qui avoient gémi long - tems sous la tyrannie , goûtoient d'autant plus la douceur d'un règne paisible , qu'ils ne l'avoient jamais éprouvée ; & ils étoient pleins de reconnoissance & d'attachement pour celui à qui ils en étoient redevables. Lorsqu'on eut appris dans les provinces tout ce qu'il avoit fait à Rome , les peuples , les soldats & les alliés du peuple romain l'élevèrent jusqu'aux cieux , & le comblèrent de louanges. D'un autre côté , les barbares qui avoient secoué le joug , ou qui pensoient à se révolter , changèrent de résolution ; son nom étoit redoutable parmi eux , ils se sentoient encore de leurs pertes & de ses victoires. Ils faisoient d'ailleurs qu'il étoit d'une équité & d'une fidélité inviolable , qu'il ne faisoit jamais le premier des actes d'hostilité , & qu'il étoit également éloigné de la cruauté & d'une fausse & lâche condescendance. Tous ces motifs les engagèrent à se soumettre à lui volontairement. On vit venir en même tems de tous côtés , des ambassades à Rome pour féliciter l'empereur sur son élec-

tion, & le peuple sur le bonheur qu'il
PERTINAX. avoit de vivre sous un si grand prince.
Tout le monde, en particulier & en
général, étoit donc satisfait du nou-
veau gouvernement; mais ce qui fai-
soit la félicité publique, ne pouvoit
accommoder les soldats des gardes pré-
toriennes. Les rapines & les violences
leur étoient interdites; on les avoit as-
sujettis à une discipline plus exacte; ils
prétendoient qu'on les méprisoit, que
sous prétexte de les ranger à leur de-
voir, on ne cherchoit qu'à les mortifier
& à leur ôter leur liberté. Ils voyoient
bien qu'ils trouveroient mieux leur
compte dans le trouble d'une domina-
tion tyrannique, que dans la tranquillité
présente. Ils devinrent peu à peu moins
soumis, leurs officiers n'en venoient à
bout qu'avec beaucoup de peine; mais
les choses allèrent bientôt plus loin.
Les dieux ne laissèrent que deux mois
à l'empire un prince qui pendant ce peu
de tems lui avoit déjà fait de grands
biens, & qui lui donnoit de plus grandes
espérances. La fortune jalouse ne lui
permit pas d'exécuter les admirables
projets qu'il avoit formés pour le bon-
heur de ses peuples.

D'abord, comme il y avoit dans l'Italie & dans les provinces beaucoup de terres incultes, il fit une déclaration par laquelle il en abandonnoit la propriété à tous ceux qui voudroient les faire valoir, sans qu'on pût jamais les troubler dans leur possession, quand même elles feroient partie des revenus de l'empire : il les exempta de plus de tout subside les dix premières années. Il ne vouloit point que dans les registres publics on mît sous son nom les terres du domaine; il disoit qu'elles n'appartenoient point au prince en particulier, mais au peuple & à tout l'état. Il retrancha tous les impôts que l'avarice des tyrans avoient inventés, & qu'ils avoient mis sur les passages des rivières, sur les ports & sur les grands chemins. Par ces sages réglemens, il commençoit à faire revivre l'ancienne liberté; mais il n'en devoit pas demeurer là, & l'on avoit lieu de tout espérer de ces heureux commencemens. Il avoit chassé de la ville tous les délateurs, & ordonné qu'on les poursuivroit, quelque part qu'ils fussent, pour leur faire leur procès, afin que dans la suite on ne fût plus exposé à la calomnie, ni in-

PERTINAX.

quiété par des accusations sans fondement. Il fit paroître tant de modestie , qu'il ne voulut jamais souffrir que son fils , qui avoit déjà dix ou douze ans , vînt loger dans le palais ; il le fit demeurer dans la maison paternelle ; il alloit , comme auparavant , au collège avec ses compagnons , sans aucune distinction & sans suite ; il n'étoit exempt d'aucun des exercices ordinaires , & on ne reconnoissoit par aucune marque de faste & d'ostentation , qu'il fût le fils de l'empereur.

Cette modestie , & l'ordre qui régnoit par-tout , étoit insupportable aux soldats ; ils regrettoient le règne de Commode , sous lequel ils exerçoient impunément toute sorte de violences & de brigandages. Au milieu de leurs débauches , ils prirent la résolution de se défaire de Pertinax , & de se donner un empereur à leur fantaisie , qui ne mît aucun frein à leur licence. Leur dessein fut aussitôt exécuté que conçu ; en plein midi , lorsqu'on y pensoit le moins , & que chacun étoit retiré chez soi pendant la grande chaleur , ils coururent au palais comme des furieux , l'épée nue & la pique baissée. Les officiers de l'empereur

pereur épouvantés d'une émeute si soudaine , se trouvant en petit nombre & sans armes , prirent la fuite. Quelques-uns plus fidèles & moins timides , allèrent avertir Pertinax , & lui conseillèrent de se sauver & de se jeter entre les bras du peuple. Ce parti , quoique le plus sûr , lui parut peu honnête , & trop indigne de son rang , de son caractère & de la réputation qu'il s'étoit faite : il ne pensa donc ni à fuir , ni à se cacher ; mais allant au devant du péril , il s'avança pour parler aux soldats. Il espéroit de réprimer par sa présence cette fougue insensée ; il parut hors de sa chambre , & leur demanda quelle raison , ou plutôt quelle fureur les animoit ? Il garda sa gravité ordinaire , ne perdit rien de sa majesté ; & sans pâlir , sans trembler , sans prendre un ton de suppliant , il leur dit : » Quel est votre » dessein , & que prétendez-vous faire ? » tuer un vieillard qui n'a que que trop » vécu , & qui a acquis assez de gloire » pour n'avoir pas de regret à la vie ; » aussi-bien faudra-t-il toujours en venir » à ce terme , & je n'en suis pas fort » éloigné. Mais que vous qui êtes com- » mis à la garde du prince , qui êtes

PERTINAX.

PERTINAX.

» chargés de la conservation & de la vie,
» qui en répondez à tout l'empire; que
» vous qui êtes armés pour la défense,
» deveniez les assassins; que vous trem-
» piez vos mains dans le sang, non d'un
» simple citoyen, mais de votre empe-
» reur ! c'est un attentat qui peut avoir
» pour vous d'aussi dangereuses suites,
» qu'il est en lui-même horrible & inoui.
» Je ne sache point que vous ayez au-
» cun sujet de vous porter à ces extré-
» mités ; si c'est la mort de Commode
» qui vous chagrine, prenez-vous-en à
» la nature qui ne dispense personne de
» ce tribut ; si vous prétendez qu'il a
» été empoisonné, il est toujours sûr
» que je suis très-innocent de ce crime ;
» vous savez que je n'ai pas été plus in-
» truit que vous de toute cette affaire, &
» que les soupçons qu'on a pu former ne
» sont jamais tombés sur moi. Au reste,
» vous ne perdrez rien à la mort ; on ne
» prétend point vous retrancher aucune
» des choses que l'équité & la bien-séance
» permettent qu'on vous laisse ; & on
» vous accordera tout ce que vous de-
» manderez, sans vouloir l'emporter
» de force, & aux dépens des citoyens. «
Ce discours en avoit déjà ébranlé un

grand nombre, & quelques - uns s'é-
 toient retirés, frappés par cet air de
 majesté que sa vieillesse augmentoit;
 mais quelques autres plus furieux le
 tuèrent comme il achevoit de parler.

PERTINAX.

D'abord qu'ils eurent consommé leur
 crime, ils en appréhendèrent les suites.
 Ils ne doutoient point que le peuple ne
 fût fort affligé de cette perte; & pour
 prévenir sa vengeance, ils s'enfuirent
 au plus tôt dans leur camp, en fermè-
 rent les portes, & se mirent en garde
 sur le rempart & sur les tours. Ainsi finit
 Pertinax, que ses vertus & ses grandes
 actions rendoient digne d'une meilleure
 destinée. Le peuple à la nouvelle de sa
 mort fut étrangement troublé; ils cou-
 roient dans les rues comme des fu-
 rieux; ils alloient de tous côtés cher-
 chant les meurtriers, quoiqu'ils ne pus-
 sent ni les trouver, ni se venger. Les
 sénateurs étoient encore dans une plus
 grande consternation; ils perdoient un
 père, ils appréhendoient de retomber
 sous un tyran, & voyoient bien que
 c'étoit le dessein des soldats. Après deux
 jours de tumulte, les bourgeois pensant
 chacun à leur sûreté particulière, se
 tinrent en repos dans leurs maisons;

 PERTINAX.

mais les personnes de qualité & de distinction se retirèrent dans leurs terres les plus éloignées de Rome, pour n'être point exposées aux dangers qu'une révolution traîne après elle. Les soldats voyant que le peuple s'étoit calmé, & qu'il ne pensoit plus à venger la mort de Pertinax, ne laissèrent pas de se tenir toujours enfermés dans leur camp; mais ils firent monter sur les murs ceux qui pouvoient se faire entendre de plus loin, & leur firent crier, » que l'empereur étoit à vendre au plus offrant, » qu'ils en mettroient en possession celui qui auroit de plus grandes sommes à leur donner, & le conduiroient avec sûre garde à son palais. « Cette proposition ne tenta point ce qu'il y avoit dans le sénat de graves personnages & de riches patriciens, triste & petit reste échappé à la tyrannie & à l'avarice de Commode.

 JULIEN
 achète l'empire.

ON vint avertir Julien de la déclaration des soldats, pendant qu'il soupait & faisoit la débauche à son ordinaire. Il avoit été consul, & passoit pour avoir des richesses immenses. Sa femme, sa fille & tous ses parasites lui conseillèrent

de se lever au plus tôt de table , & de courir au camp pour savoir la vérité de cette affaire. Ils l'accompagnèrent , & l'exhortoient pendant le chemin à ne pas manquer cette occasion qui s'offroit d'elle-même ; que l'empire étant à vendre , personne ne pouvoit le lui disputer. Quand il fut au pied du mur , il dit aux soldats qu'il avoit dans sa maison des coffres pleins d'or & d'argent , qu'il étoit prêt à répandre. En même tems un autre consulaire nommé Sulpicien , qui étoit gouverneur de la ville & beau-père de Pertinax , vint aussi faire ses offres ; mais cette alliance le rendit suspect aux soldats : ils appréhendèrent qu'il ne leur dressât quelque piège , & ne cherchât les moyens de venger la mort de son gendre. Ils tendirent donc une échelle à Julien pour le passer dans le camp ; car ils ne voulurent point ouvrir les portes qu'ils n'eussent fait leurs conditions. Il promit d'abord de rétablir la mémoire de Commode , de lui faire décerner les honneurs que le sénat lui avoit ôtés , & de relever ses statues ; en second lieu , de leur rendre la première licence dont ils jouissoient sous son règne ; & enfin , de leur donner plus

JULIEN.

d'argent qu'ils n'oseroient en demander & n'en pourroient prétendre. Charmés de ces promesses, ils le proclamèrent aussitôt empereur avec le surnom de Commode, dont ils remirent les images à leurs enseignes. Après avoir fait dans le camp les sacrifices accoutumés, il en sortit avec une plus grosse escorte qu'à l'ordinaire, & il avoit sans doute sujet d'appréhender quelque émotion. Les soldats marchaient en ordre de bataille, afin de pouvoir tenir ferme si on les attaquoit; ils avoient au milieu d'eux leur nouvel empereur; ils portoient leurs piques hautes & se couvroient de leurs boucliers, dans l'appréhension qu'on ne jetât sur eux des pierres de dessus les toits. Mais le peuple ne fit aucun mouvement; il se contenta de charger Julien d'injures au lieu des acclamations ordinaires, & de lui reprocher avec mépris d'avoir acheté l'empire qu'il n'avoit pu mériter.

Cet attentat, qui réussit aux soldats mieux qu'ils ne l'avoient espéré, les gâta entièrement; & cette cupidité insatiable qui les domine encore, prit de-là naissance. La mort de Pertinax étant demeurée impunie, & l'empire

ayant été mis à l'encan à la vue de tout le monde, sans que personne osât lui sauver cette infamie ; les soldats devenus insolens par la lâcheté des Romains, furent plus licentieux que jamais. Ils commencèrent à mépriser des princes qui étoient leur ouvrage ; ils ne reconnurent plus une autorité si avilie, & n'épargnèrent pas le sang quand il fut question d'affouvir leur convoitise. Au reste, le nouvel empereur passoit tout son tems dans les plaisirs, négligeoit entièrement les affaires, & s'abandonnoit à la mollesse & à un honteux repos. Il avoit de plus trompé les gardes prétoriennes, étant hors d'état de leur payer les grandes sommes qu'il leur avoit promises ; car il n'étoit pas si riche que l'on pensoit, & qu'il l'avoit voulu faire croire. D'ailleurs, Commode avoit épuisé l'épargne par ses débauches & ses folles dépenses. Les soldats étoient donc piqués de ce qu'on s'étoit moqué d'eux ; & le peuple, profitant de leur aigreur, faisoit paroître ouvertement le mépris qu'il avoit pour Julien, jusqu'à lui reprocher lorsqu'il passoit, ses infâmes raffinemens d'impudicité. Ils ne l'épargnoient pas même dans le cirque

 JULIEN.

JULIEN.

& aux spectacles ; ils demandoient tout haut Niger, qu'il vînt au plus tôt venger l'honneur de l'empire, & les délivrer des indignités qu'ils souffroient.

Niger proclamé empereur à Antioche.

Ce Niger avoit été consul, & étoit alors gouverneur de Syrie, province des plus considérables, & dont la Phénicie & tout le pays qui s'étend jusqu'à l'Euphrate, dépendoit. Il étoit d'un âge avancé, & avoit exercé avec honneur les premières charges de l'état. Il passoit pour un homme modéré, & l'on disoit qu'il tenoit assez de Pertinax : c'étoit ce qui lui attiroit l'affection du peuple. On n'entendoit que son nom dans les assemblées. Pendant qu'on insultoit Julien, & qu'on lui disoit des injures en sa présence, tous les vœux alloient vers Niger. Ils lui donnoient toutes les qualités attachées à la souveraine puissance, & les places publiques retentissoient d'acclamations à son honneur. Il en fut informé, & conçut que ces avances lui seroient très-favorables. Il voyoit que les cohortes prétoriennes ne soutenoient plus Julien, & que le peuple le jugeoit indigne du trône où il étoit monté par des voies si honteuses. Il fut donc tenté

de prendre une place qu'on lui offroit. Il faisoit venir chez lui les uns après les autres, des officiers généraux, des tribuns, & même quelques soldats; il leur communiquoit les nouvelles qu'il recevoit de Rome, afin qu'elles se répandissent plus vîte dans toutes les armées & dans les provinces. Il espéroit attirer par ce moyen dans son parti tout l'Orient, lorsqu'on sauroit qu'il ne se portoit point de lui-même, & par une ambition téméraire à envahir l'empire, mais qu'il ne faisoit que céder aux empressements du peuple romain. Ces nouvelles firent l'effet qu'il s'en étoit promis; on se rendoit de tous côtés auprès de lui, & tout le monde le conjuroit de prendre en main le gouvernement. Les Syriens sont naturellement légers & amateurs de la nouveauté; ils avoient de plus une affection particulière pour Niger, qui gouvernoit sa province avec beaucoup de douceur, & leur donnoit souvent des jeux, des spectacles & autres semblables divertissemens dont ces peuples ne se lassent jamais. Ceux d'Antioche, surtout, passent presque toute l'année en fêtes & en réjouissances dans leur ville,

JULIEN.

JULIEN.

qui est fort riche & fort peuplée. Le gouverneur entretenoit cette passion, & pour les gagner fournissoit à leurs plaisirs.

Quand il vit les choses si avancées, il crut qu'il étoit tems de se déclarer; il fit assembler les soldats dans la place d'Antioche; le peuple s'y étant aussi trouvé, il monta sur un tribunal & les harangua en ces termes : » J'ose m'af-
» surer que vous connoissez déjà ma
» modération, & l'éloignement naturel
» que j'ai de toutes les entreprises ha-
» sardeuses. Ce ne sont, ni des vues
» particulières, ni des espérances fri-
» voles qui me font faire cette démar-
» che; mais je me rends aux prières &
» aux pressantes sollicitations du peu-
» ple romain, qui me conjure de lui
» tendre une main salutaire, & de sau-
» ver l'honneur de l'empire si indigne-
» ment prostitué. Dans une occasion
» moins favorable & moins juste, mon
» dessein passeroit pour une témérité &
» pour un attentat; mais dans la con-
» joncture présente, où les vœux du
» peuple m'appellent & me convient,
» ce seroit une lâcheté & une espèce
» de trahison de ne les pas écouter. Je

» vous ai donc assemblés pour prendre
 » vos avis ; je veux me servir de vos
 » conseils dans une affaire si délicate : si
 » elle me réussit , je partagerai avec
 » vous mon bonheur. Il ne s'agit point
 » ici d'une médiocre fortune , & nos
 » espérances sont aussi grandes qu'elles
 » sont réelles. C'est Rome même , le
 » centre de l'empire qui nous appelle ;
 » & le trône chancelant & mal occupé
 » nous attend pour le remplir. Les dis-
 » positions favorables du peuple , le
 » peu de résistance de la part de notre
 » compétiteur , tout nous répond du
 » succès. Ceux qui viennent d'Italie
 » assurent que les soldats mêmes qui
 » ont vendu l'empire à Julien , ne le
 » soutiennent plus , & qu'il ne peut
 » compter sur eux depuis qu'il leur a
 » manqué de parole. Voilà où en sont
 » les choses ; c'est à vous maintenant à
 » me déclarer vos sentimens. «

 JULIEN.

D'abord qu'il eut achevé , les sol-
 dats & le peuple le proclamèrent em-
 pereur , le couvrirent d'une robe de
 pourpre ; & après avoir préparé à la
 hâte les autres ornemens impériaux ,
 ils firent porter le feu devant lui , le
 conduisirent en cérémonie dans tous

JULIEN.

les temples d'Antioche , & le ramenèrent dans sa maison , autour de laquelle on mit toutes les marques qui font reconnoître les palais des princes. Lorsqu'on eut appris ce qui s'étoit passé à Antioche , toutes les provinces de l'Orient s'empressèrent à l'envi de lui venir rendre hommage , & l'on voyoit arriver de toutes les villes des députés , comme vers un prince déjà reconnu. Les satrapes mêmes qui habitent au-delà de l'Euphrate & du Tigre , l'envoyèrent féliciter & lui offrirent du secours. Il fit à leurs ambassadeurs de grands présens , & les chargea de remercier leurs maîtres des offres qu'ils lui faisoient ; qu'il n'avoit point besoin de troupes , & prétendoit se mettre en possession de l'empire sans répandre du sang. Ces premiers succès le jetèrent dans une nonchalance pernicieuse : il croyoit déjà son trône affermi ; il ne pensoit qu'à se divertir , & s'amusoit à donner des fêtes au peuple d'Antioche , au lieu d'aller d'abord à Rome , ce qui étoit de la dernière conséquence. Il n'écrivit pas même aux armées d'Illirie qu'il auroit dû aller joindre , & qu'il lui étoit si important

de gagner. Il s'imaginoit qu'elles suivroient le parti de Rome & de l'Orient, & gâtoit ainsi les affaires par un excès de confiance. Cependant le bruit de ce qui s'étoit passé vint jusques à ces armées, & passa dans toutes celles qui campent sur les bords du Rhin & du Danube.

JULIEN.

Les armées de Pannonie avoient pour général Sévère, Africain de nation, homme entreprenant & expérimenté, d'un naturel violent, d'une vie dure & laborieuse, infatigable dans les travaux, ardent à former des desseins, & aussi prompt à les exécuter. Lorsqu'il eut appris que l'empire sans maître légitime, étoit exposé en proie à tous ceux qui osoient y prétendre; la foiblesse de Julien & la négligence de Niger, qui les rendoient tous deux également méprisables, le firent penser à s'emparer d'une place si mal occupée, & encore plus mal défendue. Son ambition étoit flattée par des songes, des oracles & autres présages dont on ne reconnoît la vérité qu'après l'événement. Il les a rapportés la plupart dans sa vie; ainsi je ne parlerai que du dernier qui fut le principal, & sur le-

Sévère élevé
sur le trône,
par l'armée
de Pannonie.

JULIEN.

quel il compta le plus. Le jour qu'on eut nouvelle que Pertinax avoit été élevé à l'empire, Sévère ayant offert les sacrifices ordinaires, & prêté le serment de fidélité, se retira sur le soir dans sa maison ; & s'étant endormi, il vit en songe un cheval haut & vigoureux, richement enharnaché que montoit Pertinax, & qui passoit dans la rue sacrée ; mais lorsqu'il fut à l'entrée du marché où s'assembloit le peuple dans les tems de la république, il jeta par terre l'empereur ; & présentant sa croupe à Sévère qui étoit à côté du prince, le porta sans broncher jusqu'au milieu de la place, où tout le peuple le regardoit avec respect & étonnement. On voit encore dans ce même endroit un relief de bronze, sur lequel ce songe est représenté.

Sévère encouragé par ces présages, se persuadant que les dieux l'appeloient à l'empire, résolut de sonder les soldats. Il s'entretenoit chez lui avec les chefs des légions, les tribuns & les autres officiers principaux, de l'état présent des affaires. Il disoit que l'empire étoit à l'abandon, & qu'il ne se trouvoit personne qui eût, ni assez de courage, ni

assez de prudence pour le gouverner. Il s'emportoit contre les soldats prétoriens qui avoient violé leur serment de fidélité, & trempé leurs mains dans le sang de leur prince, sans qu'on eût osé venger la mort d'un si grand personnage. Ces discours faisoient plaisir aux soldats d'Ilirie qui avoient servi sous Pertinax du tems de Marc-Aurèle, & qui avoient tant de fois partagé avec lui l'honneur de ses triomphes. Pendant tout le tems qu'il les avoit commandés, on n'avoit pas moins admiré sa douceur envers les soldats, que sa valeur & son intrépidité dans les batailles. Ils avoient sa mémoire en vénération, & étoient pleins de ressentiment contre ceux qui leur avoient enlevé un si bon prince. Sévère profitant de ces dispositions les conduisoit à ses fins, & paroissoit indifférent pour toute autre chose que pour venger un sang si cher aux soldats. Ils le croyoient bonnement; car autant qu'ils ont la taille avantageuse, & qu'ils portent au combat d'ardeur & d'intrépidité, autant ont-ils l'esprit épais & peu propre à démêler les véritables sentimens de ceux qui ont quelque dissimulation. Etant donc pleine-

JULIEN.

ment convaincus que Sévère ne pensoit à rien moins qu'à sa propre élévation, ils se donnèrent à lui & le proclamèrent empereur. Lorsqu'il se fut assuré des armées d'Illirie, il députa vers les nations voisines & vers tous les princes du nord qui sont soumis aux Romains, & les attira dans son parti à force de promesses. Personne ne savoit mieux que lui l'art de dissimuler; il ne découvroit jamais ce qu'il pensoit, disoit souvent tout le contraire, & ne se faisoit point un scrupule de violer ses sermens lorsqu'il y trouvoit son avantage. Il écrivit aux gouverneurs des provinces, & à ceux qui commandoient les troupes, des lettres insinuanes & artificieuses qui les gagnèrent facilement; il prit le surnom de Pertinax qui n'étoit pas moins agréable au peuple qu'aux armées, & s'étant par ces justes mesures aplani le chemin à l'empire, il fit assembler les soldats, & leur parla de cette sorte.

» L'horreur que vous avez eue de l'at-
» tentat des cohortes prétoriennes, est
» une preuve de votre fidélité pour vos
» princes, & de votre religion pour les
» dieux, au nom desquels vous avez
» prêté

» prêté le serment. Je ne m'étois ja-
 » mais attendu de me voir à la place où
 » vous m'avez mis ; mon attachement
 » pour mes légitimes souverains m'a-
 » voit empêché d'y prétendre ; & je ne
 » souhaite maintenant que de seconder
 » votre ardeur & de servir votre ven-
 » geance. Il ne faut pas laisser plus long-
 » tems dans l'opprobre l'empire , dont
 » l'éclat avoit été si bien soutenu jus-
 » qu'à présent par ceux qui en ont eu
 » l'administration. Car si Commode n'a
 » pas marché sur les traces de ses pré-
 » décesseurs, sa jeunesse l'excusoit en
 » quelque sorte ; la mémoire de son
 » père couvroit ses défauts , & son il-
 » lustre naissance les rendoit plus sup-
 » portables. On avoit pour lui plus de
 » compassion que de haine ; nous re-
 » jetions ses fautes sur ses flatteurs, &
 » sur les ministres infâmes de ses vo-
 » luptés. La souveraine puissance passa
 » ensuite à ce vieillard vénérable, dont
 » la valeur & la modération seront tou-
 » jours présentes à notre esprit. Les
 » soldats prétoriens ne purent souffrir
 » tant de vertus , & osèrent porter sur
 » lui leurs mains sacrilèges. Ils ont
 » vendu à vil prix ce vaste empire qui

JULIEN.

» s'étend sur la terre & sur la mer, mais
» ils ont été mal payés de leur perfidie ;
» celui avec qui ils avoient si honteuse-
» ment traité leur a manqué de parole,
» & ils l'ont abandonné au mépris &
» aux insultes du peuple. Quand ils lui
» seroient encore fidèles , il n'en seroit
» guère plus en sûreté. Ce ne sont que
» des soldats de parade & de cérémo-
» nie ; leur nombre & leur courage ne
» mérite pas d'être comparé au vôtre.
» Vous êtes accoutumés à voir l'en-
» nemi, vous soutenez les plus longues
» marches, vous souffrez avec la même
» patience le froid & le chaud, vous
» passez tous les jours sur des fleuves
» couverts de glace qu'il vous faut
» rompre pour trouver à boire ; les
» exercices de la chasse contribuent
» même à entretenir votre valeur ;
» enfin il ne vous manque rien de ce
» qui fait les bonnes troupes, & rend
» les armées invincibles : car, autant que
» la mollesse affoiblit le soldat, autant
» le travail le rend vigoureux. Les co-
» hortés prétoriennes nourries dans le
» luxe & dans les délices de Rome, bien
» loin d'en venir aux mains avec vous,
» ne pourront pas même soutenir votre

» présence & ces cris que vous jetez à
 » l'approche de l'ennemi. Si quelqu'un
 » croit les forces de Syrie plus redou-
 » tables, il en fera bientôt défabusé, en
 » considérant que Niger n'ose s'avan-
 » cer vers Rome, ni faire aucun mou-
 » vement. Il se trouve bien dans une
 » ville voluptueuse, & s'abandonnant
 » aux plaisirs, il jouit par provision des
 » honneurs d'une autorité mal affer-
 » mie. Les Syriens, & sur-tout ceux
 » d'Antioche, accoutumés à la raille-
 » rie & à se divertir aux dépens des
 » simples, affectent pour lui de grands
 » empressements. Les autres provinces
 » ne voyant personne capable de gou-
 » verner, reconnoissent, en attendant
 » mieux, le premier venu ; mais lors-
 » qu'ils apprendront que les armées
 » d'Ilirie, d'un commun accord, ont
 » choisi un empereur, & qu'ils m'en-
 » tendront nommer, (car je ne leur
 » suis pas inconnu depuis que j'ai com-
 » mandé avec quelque honneur les trou-
 » pes de ces quartiers) ils n'auront à
 » me reprocher, comme aux deux au-
 » tres, ni lâcheté, ni négligence ; &
 » n'étant ni si grands, ni si aguerris, ni
 » si expérimentés que vous, ils n'ose-

JULIEN.

JULIEN.

» ront éprouver vos forces & votre va-
 » leur. Allons d'abord à Rome : maîtres
 » du siège & du centre de l'empire ,
 » rien ne pourra nous arrêter. Les ora-
 » cles des dieux & la terreur de vos
 » armes me répondent du succès. «

Sévère mar-
 che vers
 Rome. Son
 élection con-
 firmée par le
 sénat. Mort
 de Julien.

Ce discours de Sévère fut suivi des acclamations des soldats qui l'appeloient Auguste & Pertinax , lui faisoient mille protestations de fidélité & de zèle , & l'assuroient qu'ils étoient prêts à le suivre. Sans perdre de tems , il leur commanda de s'armer le plus à la légère qu'ils pourroient , & après leur avoir fait distribuer des vivres , il se mit en chemin. Il s'avançoit avec une vitesse incroyable , soutenant sans peine la fatigue des plus longues marches , ne s'arrêtant nulle part , & ne donnant de repos à ses troupes qu'autant qu'il leur en falloit pour reprendre de nouvelles forces. Il partageoit avec eux tous les travaux , n'avoit pas une meilleure tente , mangeoit du même pain , & ne se distinguoit en rien du simple soldat. Il augmentoit par ces manières l'affection qu'ils lui portoient ; il les piquoit d'honneur , étoit le premier à tout , de sorte qu'ils auroient eu honte de ne pas suivre avec ardeur un

tel exemple. Ayant traversé la Pannonie en peu de jours, il arriva sur les confins de l'Italie. Il avoit prévenu la renommée, & on le vit paroître, qu'on ne savoit pas encore qu'il fût en chemin. Les villes d'Italie furent fort épouvantées à la vue d'une armée si nombreuse. On n'entendoit plus dans ce pays le bruit des armes, & ils passaient leur vie dans une profonde paix à cultiver leurs terres. Pendant les tems de la république, lorsque le sénat nommoit les généraux d'armées, tous les peuples de l'Italie alloient à la guerre; & ce sont eux qui, portant leurs armes victorieuses chez les Grecs & chez les barbares, poussèrent leurs conquêtes jusques dans les pays les plus reculés, & se rendirent les maîtres du monde. Mais Auguste ayant changé la forme du gouvernement, ôta les armes à ces peuples, & les laissant languir dans le repos, il prit à sa solde des étrangers qu'il fit camper sur les frontières pour tenir en bride les barbares. D'autre part, la largeur des fleuves, leur profondeur, la hauteur des montagnes, les vastes solitudes qui bornoient l'empire, lui servoient de retranchemens.

JULIEN.

Quand on vit donc l'armée de Sévère répandue dans les campagnes, ce spectacle si nouveau jeta l'alarme par-tout ; & bien loin de lui fermer les portes, on venoit au-devant de lui avec des branches de laurier. Il ne s'arrêtoit que pour faire des sacrifices & pour haranguer les peuples, ne pensant qu'à gagner Rome en diligence.

Julien ayant appris ces nouvelles, ne savoit quelles mesures prendre ; il n'ignoroit pas le nombre & la force des troupes d'Ilirie ; il ne pouvoit se fier, ni au peuple qui le haïssoit, ni aux soldats qu'il avoit trompés. Il amassa tout son argent, celui de ses amis, dépouilla les temples, & essaya de faire revenir les prétoriens par ses largesses. Mais eux, sans lui en tenir compte, prétendoient que ce n'étoit point une gratification, & qu'on ne leur avoit payé que ce qu'on leur devoit. Ses amis lui conseillèrent d'aller au-devant de l'ennemi, & de s'emparer du passage des Alpes. Elles forment ensemble comme un mur fort élevé qui sert de rempart à l'Italie ; la nature, outre les autres avantages qu'elle a donnés à cette heureuse contrée, a voulu la mettre à

couvert du côté du nord, par cette longue chaîne de montagnes qui joignent les deux mers, celle du septentrion & celle du midi. Julien, au lieu d'occuper ce poste si avantageux, n'osa pas seulement sortir de Rome. Il se prépara à soutenir le siège, & envoya prier les soldats de se mettre en défense, de reprendre leurs exercices, & de faire des retranchemens. Il fit dresser au combat des éléphans qui ne lui servoient auparavant que pour la pompe, s'imaginant que la figure extraordinaire & monstrueuse de ces animaux étonneroit les soldats d'Illirie, & feroit peur à leurs chevaux. Dans toute la ville on forgeoit des armes, & les autres choses nécessaires pour défendre une place; mais pendant qu'on faisoit avec assez de négligence ces préparatifs, on apprit que Sévère approchoit. Il avoit envoyé devant lui plusieurs de ses soldats, qui s'étant partagés, entrèrent la nuit par différens chemins dans la ville avec des habits de payfans, sous lesquels ils avoient caché leurs armes. L'ennemi étoit donc au milieu de Rome avant que Julien eût pris aucune résolution.

JULIEN.

Le peuple de son côté, étrangement troublé, commençoit à se déclarer pour le plus fort ; ils blâmoient la lâcheté de Julien & les retardemens de Niger, mais ils ne pouvoient assez admirer l'activité & la promptitude avec laquelle Sévère les avoit prévenus l'un & l'autre. Julien lui fit proposer un accommodement, & lui offrit de l'associer à l'empire. Il avoit communiqué ce dessein au sénat, qui voyant ses affaires abandonnées, & qu'il en désespéroit lui-même, se tournoit déjà tout entier du côté de son compétiteur. Mais deux ou trois jours après, ayant su qu'il étoit fort proche, ils se déclarèrent ouvertement. Les consuls convoquèrent le sénat ; car l'administration de la république leur est dévolue lorsque l'empire est vaquant ou disputé. Pendant qu'ils délibéroient, Julien demeuré seul dans son palais se lamentoit, & demandoit en grace qu'on lui laissât la vie ; qu'il étoit prêt à se dépouiller lui-même, & à céder à Sévère la souveraine puissance. Le sénat le voyant si épouvanté, & ayant été averti que ses gardes l'avoient abandonné, décerna sa mort, & déclara Sévère seul & légitime empereur.

empereur. Ils lui envoyèrent une députation des sénateurs qui étoient en charge, ou qui avoient le plus d'autorité, pour lui conférer en leur nom tous les titres & les honneurs de l'empire. On envoya en même temps un tribun pour tuer Julien. Il trouva ce lâche & infortuné vieillard, qui déplorait le malheur qu'il s'étoit attiré lui-même en achetant cette place dangereuse; personne ne se mit en devoir de le défendre, & l'officier exécuta ses ordres.

SEVERE.

SÉVÈRE ayant appris la mort de Julien & les délibérations du sénat, flatté de ce succès, il voulut, avant d'entrer dans Rome, se rendre maître, par adresse, des cohortes prétoriennes. Pour venir à bout d'une entreprise si difficile, il écrivit en secret aux tribuns & aux centurions, qu'ils devoient attendre de lui de grandes récompenses, s'ils pouvoient engager les soldats à exécuter de point en point ce qu'il leur commanderoit. Il envoya en même temps une déclaration qui leur ordonnoit de laisser leurs armes dans le camp, & de venir au devant de lui avec l'habit qu'ils prenoient les jours

Cohortes
prétoriennes
cassées. Albin
créé César.
Préparatifs
contre Niger.

SÉVÈRE,

de fêtes pour accompagner le prince dans les sacrifices ; qu'ils n'avoient rien à craindre de son ressentiment , & qu'il vouloit les rétablir dans leur fonction ordinaire , après qu'ils lui auroient prêté le serment de fidélité. Les soldats rassurés par leurs capitaines , & se fiant à la parole de Sévère , quittèrent leurs armes , & vinrent le trouver avec des branches de laurier , & en habit de cérémonie. Lorsqu'ils furent arrivés , & qu'on eut averti l'empereur , il les fit approcher comme pour les haranguer & leur faire des caresses. Pendant qu'ils le saluoient avec de grandes acclamations , & qu'ils avoient les yeux attachés sur lui , les soldats d'Ilirie les investirent de toutes parts , sans en tuerni en blesser aucun ; ils se tinrent seulement fort serrés , & tournant contre eux la pointe de leurs piques , les empêchèrent de s'enfuir & de se défendre. Sévère les voyant enfermés comme dans un filet , prit un air & un ton menaçant , & leur dit :
» Vous voyez maintenant que nous sommes les plus forts , & que vous nous
» êtes autant inférieurs en adresse & en
» prudence qu'en nombre & en courage.
» Nous vous avons pris sans peine &

„ sans aucun risque ; vous êtes en ma
 „ puissance comme des victimes prêtes SEVERE.
 „ à égorger : si l'on vouloit vous punir
 „ comme vous le méritez , on ne trou-
 „ veroit point de supplice qui répondît à
 „ l'énormité de votre crime. Vous avez
 „ porté vos mains sacrilèges sur un saint
 „ vieillard , sur votre prince , dont la
 „ vie vous étoit confiée , & que vous de-
 „ viez défendre aux dépens de la vôtre.
 „ Vous avez indignement vendu comme
 „ un bien qui vous appartenoit , ou
 „ comme l'héritage d'un particulier , cet
 „ empire qui n'avoit été jusqu'à présent
 „ que le prix d'une vertu éminente , ou
 „ le partage d'une naissance illustre ; &
 „ vous avez abandonné lâchement celui
 „ que vous aviez mis sur le trône. S'il
 „ falloit vous châtier à la rigueur , mille
 „ morts ne pourroient expier tant de
 „ forfaits ; rendez-vous donc justice , &
 „ vous reconnoîtrez ma clémence. Je
 „ ne répandrai point votre sang , mes
 „ mains seront plus retenues que les
 „ vôtres. Mais ce seroit une profanation
 „ & une injustice , qu'après que vous
 „ avez violé votre serment , manqué à la
 „ fidélité que vous deviez à votre prince ,
 „ & trempé vos mains dans le sang

SÉVÈRE.

» d'une personne si sacrée, on vous con-
 » fiât encore la tête & le salut des em-
 » pereurs. Vous aurez la vie sauve, c'est
 » tout ce qu'il m'est permis de faire pour
 » vous. J'ordonne à mes soldats de vous
 » ôter, tout-à-l'heure, les habits & les
 » autres marques militaires que vous
 » portez, & à vous d'aller bien loin de
 » Rome ; je vous défends d'en appro-
 » cher plus près que de cent stades, &
 » vous déclare avec serment que s'il s'en
 » trouve quelqu'un d'assez hardi pour le
 » faire, il lui en coûtera la vie. « Les sol-
 » dats d'Illire leur ôtèrent aussitôt ces petits
 » coutelats garnis d'or & d'argent qu'ils
 » portoient dans les cérémonies, avec
 » leur ceinturon, & les autres marques
 » de la milice. Ces misérables, confus d'a-
 » voir été si honteusement surpris, souf-
 » firent tout sans se défendre ; car enfin,
 » que leur eût servi, en petit nombre &
 » sans armes, de résister à toute une
 » armée ? Ils se contentoient de plaindre
 » leur malheur ; & quoiqu'ils s'en trou-
 » vassent quittes à bon marché, ils ne
 » pouvoient se consoler d'avoir donné si
 » sottement dans le piège. Sévère prit
 » encore une autre précaution : dans la
 » crainte que ces malheureux, après avoir

été cassés & dépouillés, ne retournaient au camp outrés de dépit, & ne reprissent leurs armes, il envoya devant, par des chemins détournés, les plus braves de ses soldats, afin qu'ils s'en emparaissent & en défendissent l'entrée. Ainsi furent punis les meurtriers de Pertinax.

 SEVERE.

Sévère s'avança ensuite à la tête de son armée jusqu'aux portes de Rome. Cet appareil redoubla la crainte du peuple déjà étonné de tant de bonheur & de résolution. Ils sortirent avec le sénat tenant à leurs mains des branches de laurier, & vinrent au devant de ce prince, le premier, & peut-être le seul qui, sans répandre de sang & sans courir de hasard, ait conçu & exécuté une entreprise si délicate. On admiroit ses grandes qualités, mais sur-tout, cette patience à l'épreuve des plus grands travaux, cette fermeté d'esprit, cette activité, cette heureuse hardiesse qui formoit & animoit ses desseins. Les sénateurs vinrent le complimenter à la porte de la ville, & le conduisirent à son palais, après qu'il eut visité les temples des dieux, dans lesquels il offrit les sacrifices accoutumés. Le lende-

SEVERE.

main il vint au sénat , & y parla d'une manière très-obligeante , les flattant de bonnes espérances , & leur faisant à tous des caresses en général & en particulier. » Il les affuroit qu'il n'étoit venu que » pour venger la mort de Pertinax ; qu'il » falloit penser à rétablir l'ancienne » forme du gouvernement , qu'il y con- » tribueroit de tout son pouvoir ; qu'on » ne condamneroit personne sans lui faire » son procès ; qu'on ne confisqueroit » plus injustement les biens des accusés ; » qu'il ne souffriroit en aucune manière » les délateurs ; qu'enfin , il tâcheroit de » suivre , en toutes choses , l'exemple » de Marc Aurèle , & ne se contenteroit » pas de porter le nom de Pertinax sans » imiter ses vertus. « Ces discours charmoient la plupart des sénateurs qui prenoient à la lettre toutes ces belles paroles. Mais les plus anciens qui connoissoient l'empereur de longue - main , avertissoient les autres de ne s'y fier que de la bonne sorte ; que c'étoit un esprit souple , adroit , impénétrable , dont toutes les paroles & toutes les démarches étoient étudiées ; qu'il se replioit en mille manières selon ses différentes vues , & qu'il avoit toujours fort avancé

ses affaires par une profonde dissimulation. La suite fit voir que ce portrait étoit véritable.

SEVERE.

Sévère, pendant le peu de séjour qu'il fit à Rome, après avoir distribué au peuple beaucoup de blé, & fait à ses soldats de grandes largesses, ne s'occupa plus que de l'expédition d'Asie. Il vouloit surprendre Niger, qui, sans prévoir l'orage dont il étoit menacé, s'abandonnoit dans Antioche au repos & aux plaisirs. Il enrôla toute la jeunesse des environs de Rome, manda aux troupes qu'il avoit laissées dans l'Ilirie de le venir joindre en Thrace, & arma une puissante flotte composée de toutes les galères qui se trouvèrent dans les ports de l'Italie; il fit en fort peu de tems ces grands préparatifs, qu'il crut nécessaires pour les opposer aux forces de l'Orient qui tenoit pour Niger. Après avoir pris ces mesures en habile général, il fit voir d'un autre côté qu'il n'étoit pas moins bon politique. Il ne s'étoit point encore assuré de l'armée d'Angleterre, qui étoit fort nombreuse & très-aguerrie. Elle avoit pour général Albin, d'une famille patricienne, qui avoit été élevé dans le luxe & dans

SEVERE.

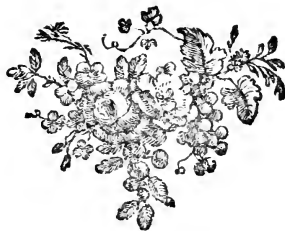
les délices. Sa qualité & sa mollesse étoient autant d'aiguillons puissans qui pouvoient exciter son ambition. Sévère appréhendoit que ses richesses, les forces & le nombre des troupes qu'il avoit en sa disposition, ne le tentassent ; qu'il ne profitât de son absence ; & que pendant qu'il seroit dans le fond de l'Orient, il ne vînt se rendre maître de Rome, dont il seroit bien moins éloigné que lui. Afin donc de l'amuser, & de se mettre en sûreté de ce côté-là, il leurra de vains titres & d'honneurs chimériques cet homme qui n'étoit pas d'ailleurs trop fin, & qui le crut sans peine sur la foi de ses protestations & de ses sermens : il le déclara César & l'associa à l'empire, pour contenter, par ce partage simulé, son ambition qui se laissoit prendre aux apparences. Il lui écrivit des lettres pleines de démonstrations d'amitié ; » il l'exhortoit à le sou-
» lager d'un fardeau sous lequel il suc-
»omboit ; que l'empire avoit besoin
» d'un homme de sa qualité, & qui fût
» dans la fleur de l'âge. Que pour lui,
» il étoit déjà vieux ; que les douleurs
» de la goutte l'empêchoient souvent
» d'agir, & que ses enfans étoient

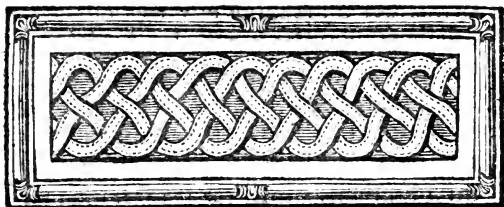
» encore trop jeunes pour prendre sa
 » place. « Albin ne se doutant point de
 l'artifice, accepta ces offres avec joie,
 ravi de se voir parvenu où il prétendoit,
 sans avoir répandu de sang ni couru de
 risque. Sévère, pour le convaincre en-
 tièrement qu'il agissoit de bonne foi,
 lui fit donner les mêmes titres par le
 sénat, fit battre de la monnoie à son
 coin, lui fit dresser des statues, & ac-
 compagna ces honneurs de tout ce qui
 pouvoit servir à le mieux tromper.

S'étant ainsi assuré d'Albin, & ne
 laissant rien derrière lui qui pût le tra-
 verser, il marcha contre Niger à la tête
 d'une puissante armée. Les auteurs qui
 ont écrit sa vie, nous ont donné un
 journal exact de sa marche; ils ont rap-
 porté en détail tout ce qu'il fit dans
 chaque ville, les prodiges par lesquels
 les dieux se déclarèrent pour lui, les
 pays qu'il parcourut, les batailles qu'il
 gagna, & jusqu'au nombre des morts &
 des blessés. Non-seulement les histo-
 riens, les poètes mêmes se sont fort
 étendus sur cette matière. Mais comme
 je ne me renferme pas dans la vie de
 Sévère, & que j'ai dessein de faire
 l'histoire de tout ce qui s'est passé pen-

SEVERE.

nant soixante ans sous différens princes que j'ai tous vus sur le trône, je ne rapporterai ici que les choses les plus importantes ; & sans rien ajouter à la vérité, ni donner dans l'exagération & la flatterie, comme ont fait ceux qui ont écrit sous le règne de Sévère, je tâcherai de ne passer sous silence aucun fait mémorable, ni aucune des circonstances qui pourroient intéresser le lecteur.





HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE TROISIEME.

Nous avons rapporté dans le Livre précédent, la mort de Pertinax, celle de Julien, l'arrivée de Sévère à Rome, & ses préparatifs contre Niger. Ce dernier ayant appris toutes ces nouvelles lorsqu'il s'y attendoit le moins, & voyant deux puissantes armées de terre & de mer prêtes à lui tomber sur les bras, écrivit à la hâte aux gouverneurs des provinces, de faire avancer des troupes sur les frontières, & d'armer sur les ports. Il envoya en même temps

Préparatifs
de Niger. Ba-
taille de Cys-
que.

SEVERE,

demander du secours aux rois des Arméniens, des Parthes & des Atréniens. Celui d'Arménie lui fit réponse qu'il se contenteroit de demeurer neutre, & de se défendre si Sévère passoit jusques sur ses terres. Celui des Parthes lui manda qu'il donneroit ordre à ses satrapes de lever des troupes; car ils n'entretiennent point d'armées sur pied pendant la paix. Barsémius, qui régnoit alors chez les Atréniens, lui envoya un secours d'archers. Il composa le reste de son armée, des troupes qui étoient en Syrie & de la jeunesse du pays, sur-tout de ceux d'Antioche, qui, par légèreté & par affection pour Niger, prenoient avec plus d'ardeur que de prudence le mauvais parti. Il fit élever un mur & creuser des retranchemens dans les détroits du mont Taurus, qui est entre la Cappadoce & la Cilicie; se persuadant que cette montagne presque inaccessible, seroit un rempart assuré pour tout l'orient qu'elle sépare du nord. Il envoya aussi une garnison dans Byfance, ville des plus grandes de la Thrace, & aussi opulente que peuplée. Comme elle est située dans le détroit de la Propontide, le commerce, la pêche, & les

droits qu'elle prend sur les vaisseaux marchands, y apportent beaucoup de richesses. Elle ne retire guère moins des terres fertiles qui l'environnent, mettant ainsi à contribution l'un & l'autre élément. Niger crut, avec raison, cette place d'importance, sur-tout pour se rendre maître du détroit de la Thrace, & du passage, par mer, d'Europe en Asie. Elle étoit environnée d'un mur très-haut, bâti de grandes pierres de taille si bien jointes qu'on n'en pouvoit appercevoir les liaisons. Les restes qu'on en voit encore, ne font pas moins admirer l'adresse des ouvriers, que les efforts de ceux qui ruinèrent un tel édifice. Niger, s'étant emparé d'une ville si bien fortifiée & des passages du mont Taurus, se croyoit à couvert de toutes parts.

SEVERE.

Cependant, Sévère s'avançoit à grandes journées; & ayant appris qu'on avoit jeté une forte garnison dans Byfance, il tourna du côté de Cyfique. Æmilianus, gouverneur d'Asie, que Niger avoit fait général de ses armées, vint au devant de lui avec toutes les forces du parti. Après plusieurs combats fort opiniâtres, la victoire demeura

SEVERE.

à Sévère dans une dernière bataille. Les vaincus, restés en petit nombre, se dissipèrent, & portèrent par-tout la nouvelle de leur défaite. Plusieurs ont prétendu que Niger avoit reçu, dès l'abord, cet échec, par la trahison d'Æmilianus, dont on rapporte deux motifs différens. Les uns disent qu'il ne put, sans jalousie, voir Niger qui lui avoit succédé dans le gouvernement de Syrie, devenu son maître & son prince. D'autres l'attribuent à l'amour paternel & aux sollicitations de ses enfans, qui lui écrivirent de ne les point perdre en servant trop bien son parti; car Sévère, qui les avoit trouvés à Rome, les retenoit prisonniers. Commode avoit coutume de garder en ôtage auprès de sa personne, les enfans des gouverneurs de provinces & des généraux d'armées. Ceux de Sévère étoient à Rome lorsqu'il fut proclamé empereur en Illirie, du vivant de Julien; il eut d'abord la prévoyance de les mettre en lieu de sûreté, envoyant en diligence quelques-uns de ses amis, qui les firent sortir de la ville avant qu'on y eût appris son élection. Mais quand il se vit maître de la capitale de l'empire, il ne manqua

pas de se servir contre les autres de l'artifice dont il avoit su se garantir. Il fit arrêter les enfans de tous les gouverneurs de l'orient, dans le dessein de les obliger à trahir leur parti pour sauver de si précieux dépôts ; ou du moins qu'il fût en son pouvoir de se venger de leur opiniâtreté sur ce qu'ils avoient de plus cher.

SEVERE.

Après la bataille de Cysique, les vaincus se répandirent de tous côtés dans les montagnes d'Arménie, dans l'Asie & dans la Galatie, ou gagnèrent en diligence les détroits du mont Taurus. L'armée victorieuse passa dans la Bithynie qui confine au territoire de Cysique. Lorsqu'on eut appris dans ces quartiers la victoire de Sévère, toutes les villes du pays se partagèrent entre les deux compétiteurs ; non par aucun attachement ou aucune aversion qu'elles eussent pour l'un ou pour l'autre, mais seulement par cette émulation, cette jalousie & cette haine fatale qui règne toujours entre les voisins. C'est l'ancien défaut des villes Grecques, qui, se mesurant d'un œil jaloux, & voulant abattre celles dont l'élévation leur faisoit ombre, ruinèrent, par leurs divisions,

SEVERE.

les forces de la Grèce, qui, affoiblie par tant de guerres intestines, devint la proie de la Macédoine, & passa ensuite sous le joug des Romains. Une si funeste expérience n'a pu éclairer ces peuples; la même manie dure encore dans les villes qui ont conservé quelque chose de leur ancienne splendeur. Après la défaite de Niger, ceux de Nicomédie députèrent vers Sévère, & lui offrirent de se rendre à lui & de recevoir garnison. Ceux de Nicée d'autre part, par haine contre leurs voisins, embrassèrent avec ardeur le parti des vaincus, retirèrent chez eux les soldats restés de la journée de Cyfique, & ceux que Niger avoit envoyés pour garder la Bithynie. On vit donc sortir de ces deux villes, comme deux nouvelles armées qui en vinrent aux mains avec beaucoup de chaleur; mais Sévère eut encore l'avantage, & les fuyards gagnèrent au plus tôt les détroits de la Cilicie, où ils se tinrent en défense.

Niger ayant laissé à ce poste autant de troupes qu'il en falloit pour le garder, s'en alla à Antioche pour amasser de l'argent, & remettre sur pied une nouvelle armée. Cependant, Sévère
ayant

ayant passé par la Bithynie & la Galatie dans la Cappadoce, tâchoit de s'ouvrir, avec ses troupes, le passage du mont Taurus ; mais ce n'étoit pas une petite entreprise : le chemin étoit étroit, inégal, escarpé, bordé d'un côté par la montagne, & de l'autre par des précipices affreux dans lesquels roulent des torrens à travers les rochers. Il étoit de plus coupé par des retranchemens qui le rendoient inaccessible ; & ceux qui le défendoient, combattant de dessus le mur avec avantage & de pied ferme, résistoient facilement au grand nombre des assiégeans qu'ils accabloient de pierres. Pendant que ceci se passoit en Cappadoce, la ville de Laodicée en Syrie, & celle de Tyr en Phénicie, ayant appris que Niger avoit perdu la bataille de Cysique, abattirent ses statues & se déclarèrent pour Sévère ; purement par opposition aux villes d'Antioche & de Berithe, leurs anciennes émules, qui avoient embrassé avec ardeur le parti contraire. Niger, qui étoit d'ailleurs d'un naturel assez modéré, fut outré à un tel point de cet affront, qu'il fit marcher contre elles des soldats Maures à qui il en abandonna le pillage,

SEVERE.

SEVERE.

avec ordre de faire tout passer au fil de l'épée. Ces gens féroces & intrépides qui ne respiroient que le sang & le carnage, surprirent ces malheureuses villes, & s'y étant jetés comme des furieux, mirent tout à feu & à sang.

Pendant que Niger assouviſſoit ainſi ſa vengeance, & levoit de nouvelles troupes, celles de Sévère étoient toujours arrêtées au pied du mont Taurus; & rebutées de tant d'efforts inutiles, elles commençoient à ſe relâcher. Les ennemis, au contraire, ſe croyoient en ſûreté dans un poſte ſi avantageux. Les choſes en étoient là, lorsqu'il ſurvint pendant la nuit une pluie violente avec beaucoup de neige, (car le froid eſt très-grand dans la Cappadoce, & particulièrement ſur le mont Taurus): cette pluie & cette neige formèrent un torrent impétueux, qui, ne trouvant point d'iffue, devint encore plus violent par les obſtacles qu'il rencontroit. Enfin, la nature l'emporta ſur l'art: le mur ne put réſiſter long-temps à la force de l'eau qui en battoit le pied; elle ſ'inſinua d'abord dans les joints des pierres; & comme elles n'étoient pas bien cimentées, parce qu'on avoit fait cet ouvrage

à la hâte, les fondemens furent bientôt ébranlés, & le torrent se fit au travers de ses ruines un passage libre. Ceux qui gardoient les retranchemens, épouvantés de cette chute, & appréhendant d'être enveloppés par les ennemis, s'ils attendoient que les eaux fussent écoulées, prirent aussitôt la fuite. Les soldats de Sévère encouragés par cet événement qui paroissoit avoir quelque chose de divin, comme si les dieux les eussent conduits par la main contre leurs ennemis, passèrent sans peine & sans opposition le mont Taurus, & se répandirent dans les plaines de la Cilicie.

SEVERE,

Niger ayant appris ces fâcheuses nouvelles, marchoit à grandes journées avec une armée fort nombreuse, mais peu aguerrie, & peu endurcie aux travaux & aux fatigues de la guerre. Il avoit avec lui presque toute la jeunesse d'Antioche, qui suivoit son parti & sa fortune pleine d'ardeur & de zèle, mais de beaucoup inférieure aux troupes d'Ilirie en valeur & en expérience. Les deux armées se rencontrèrent sur le bord du golfe d'Isse, dans une grande plaine bordée d'un côté par la mer, & de l'autre par une colline qui s'élève en

Défaite & mort de Niger.

SEVERE.

forme d'amphithéâtre : de sorte qu'il semble que la nature ait pris plaisir à former en cet endroit une espèce de cirque. On dit que Darius perdit contre Alexandre la dernière bataille qui décida de son sort, & où il fut fait prisonnier *, dans cette même plaine, qui fut toujours si fatale à l'orient, & favorable aux armes du nord. On voit encore sur la colline une ville appelée Alexandrie, qui est comme un trophée & un monument de cette victoire, & dans laquelle on montre une statue d'Alexandre qui lui donna son nom. Les deux armées y étant arrivées le même jour, firent les mêmes mouvemens ; elles se rangèrent en bataille sur le soir, & après avoir passé de part & d'autre toute la nuit dans l'inquiétude & l'alarme ordinaire à la veille d'une grande journée, au lever du soleil elles en vinrent aux mains avec une ardeur égale, animées par la présence & les discours de leurs généraux, convaincus que cette bataille décideroit la querelle, & que la fortune prête à donner un maître à l'univers, couronneroit le victorieux. Le combat fut si long, si opiniâtre, & le carnage si grand, que les rivières de la plaine

* V. les Remarques.

coulèrent quelque temps vers la mer, plus grosses de sang que de leurs eaux ; mais enfin , l'armée de Sévère eut l'avantage. Ils poussèrent les ennemis si chaudement , qu'ils obligèrent ceux qui échappoient à leurs coups , de s'abandonner à la merci des flots. Ils poursuivirent les autres jusques sur la colline , & tuèrent , avec les fuyards , un grand nombre de ceux qui étoient venus des lieux circonvoisins pour voir la bataille , & qui se croyoient en sûreté sur cette élévation.

 SEVERE.

Niger , monté avantageusement , gagna en diligence Antioche , avec quelques-uns de ses plus fidèles amis. Mais la consternation générale , le petit nombre de ceux qui s'étoient sauvés , les cris lamentables des femmes qui pleuroient leurs maris , leurs frères & leurs enfans ; tout cet affreux spectacle l'abattit entièrement , & le fit désespérer de sa fortune. Il sortit de la ville , & se cacha dans une maison des fauxbourgs , où il fut trouvé par des cavaliers de l'armée ennemie qu'on avoit mis à ses trouffes , & qui lui coupèrent la tête : ainsi périt Niger. S'il ne s'étoit point attiré ce malheur par sa négligence &

SEVERE.

les retardemens, il auroit été plus digne de compassion ; car on avoit toujours remarqué en lui des qualités assez estimables , & son élévation n'avoit point gâté son bon naturel. Après sa mort, Sévère fit mourir non-seulement ceux qui s'étoient jetés dans son parti par quelque engagement particulier , mais ceux encore qui avoient été emportés par la nécessité & les conjonctures. Il pardonna seulement aux soldats qui s'étoient enfuis au-delà du Tigre , & qui ne revinrent qu'après qu'il leur eut accordé une amnistie générale. Il en étoit passé un grand nombre chez les barbares ; & c'est depuis ce temps-là que ces peuples apprirent à combattre de pied ferme comme les Romains. Auparavant ils ne portoient ni casque ni cuirasse , mais seulement de petits habits légers & flottans. Ils ne savoient manier ni la pique , ni l'épée ; & toute leur habileté consistoit à tirer des flèches en s'enfuyant à toute bride , sans tourner visage. Mais plusieurs de ces soldats restés de la défaite de Niger s'étant établis parmi eux , leur apprirent non-seulement à se servir des armes à la romaine , mais aussi à en forger.

Sévère, après avoir réduit tout l'orient sous son obéissance, n'ayant plus d'ennemis domestiques, auroit bien voulu porter la guerre chez les rois des Parthes & des Atréniens qui avoient envoyé du secours à Niger; mais il jugea qu'il n'étoit pas encore temps, qu'il falloit auparavant se rendre seul maître de l'empire, & en assurer la succession à ses enfans. Ce n'étoit pas assez de s'être défait de Niger; il falloit aussi se débarrasser d'Albin qui étoit encore de trop, & qui pouvoit apporter beaucoup d'opposition à ses projets. Il avoit déjà appris qu'il se prévaloit de la qualité de César, & affectoit fort l'indépendance; qu'il recevoit même souvent des lettres des sénateurs les plus qualifiés, qui l'exhortoient à venir s'emparer de Rome, pendant que Sévère étoit occupé dans des pays éloignés; car les patriciens auroient beaucoup mieux aimé avoir pour empereur Albin, qui étoit d'une famille illustre & d'un naturel fort doux. Sévère, instruit de toutes choses, ne voulut pas cependant se déclarer sitôt, & prendre les armes contre un homme qui ne lui en avoit donné aucun prétexte plausible. Il voulut tenter auparavant

SEVERE.

Défaite &
mort d'Albin.

de s'en défaire sans bruit & par quelque artifice.

SEVERE.

Il fit venir ceux de ses couriers à qui il se fioit le plus , leur donna des lettres pour Albin , & les chargea , après qu'ils les lui auroient rendues en public , d'ajouter qu'ils avoient quelque chose à lui dire en particulier ; que lorsqu'il auroit fait retirer tout le monde & qu'il seroit sans gardes & sans défense , ils profitassent de ce moment pour le tuer. Il leur donna aussi du poison , afin qu'ils s'en servissent s'ils pouvoient corrompre quelqu'un de ceux qui lui préparoient à manger ou qui lui servoient à boire. Mais ce n'étoit pas une chose aisée ; les amis d'Albin l'avertissoient sans cesse de se défier d'un esprit si couvert , & si habile à cacher les pièges qu'il dresseoit. La manière dont il venoit de traiter les lieutenans de Niger , avoit fait connoître mieux que jamais son naturel. Après les avoir engagés , par le moyen de leurs enfans qu'il retenoit prisonniers , à trahir leur parti , & s'en être si bien servi pour avancer ses affaires , il fit mourir les uns & les autres lorsqu'il n'en eut plus besoin. Jamais action ne marqua un caractère plus fourbe &

& une plus noire politique. Albin se tenoit donc fort sur ses gardes : avant que de faire entrer dans sa chambre ceux qui venoient de la part de Sévère , on leur ôtoit leur épée , & on les fouilloit par-tout. Quand les couriers , après lui avoir rendu les dépêches , demandèrent à lui parler en secret , il se douta de leur dessein ; & les ayant fait appliquer à la question , où l'on tira d'eux une confession entière , il les fit punir sur le champ comme ils le méritoient , & ne traita plus Sévère qu'en ennemi déclaré.

SEVERE.

D'abord qu'il eut appris que son projet n'avoit pas réussi , il leva le masque , & fit à ses soldats ce discours en forme de manifeste : » Je ne crois pas que per-
 » sonne m'accuse en cette occasion ,
 » ni de légèreté d'esprit , ni de trop de
 » facilité à former des soupçons contre
 » un homme que je comptois au nombre
 » de mes amis. Tout ce que j'ai fait pour
 » lui me justifie assez. Je l'ai associé à
 » l'empire dont vous m'aviez fait seul
 » & légitime possesseur ; partage sur le-
 » quel les frères mêmes ne sauroient
 » s'accorder. Mais il a fort mal reconnu
 » un si grand bienfait ; il prend les armes

SEVERE.

» contre moi, sans se mettre en peine,
» ni de votre valeur, ni de la sainteté
» inviolable des sermens. En n'écoutant
» que sa convoitise, il hasarde cette
» partie de la souveraine puissance qu'il
» avoit acquise sans aucun risque, &
» qu'il possédoit tranquillement, dans
» l'espérance frivole de se rendre maître
» du tout; sans crainte pour les dieux, &
» sans ménagement pour vous à qui il
» en a coûté tant de travaux & tant de
» sang pour lui conserver l'empire. Car
» votre gloire & votre valeur n'ont pas
» été moins avantageuses à l'un qu'à
» l'autre, & il en eût joui plus long-
» temps que moi, s'il ne s'en étoit pas
» rendu indigne par sa trahison. S'il y a
» de l'injustice à offenser quelqu'un le
» premier, il y auroit encore plus de
» lâcheté à ne pas se venger des injures
» qu'on reçoit des autres. Dans la guerre
» de Niger, c'étoit plus la nécessité qu'au-
» cun sujet de plainte, qui nous armoit
» contre lui. Je n'avois point à lui re-
» procher qu'il eût voulu m'enlever
» l'empire dont j'étois paisible posses-
» seur. Personne n'en étoit encore le
» maître, il étoit comme à l'abandon,
» & nous disputions de part & d'autre ce

» grand prix avec une pareille ardeur.
 » Mais Albin foulant aux pieds ce qu'il
 » y a de plus sacré parmi les hommes ,
 » après que j'ai fait pour lui tout ce que
 » je pouvois faire pour un fils , méprise
 » une amitié si utile, & se déclare haute-
 » ment mon ennemi. Autant qu'il a reçu
 » de ma main d'honneur & de gloire
 » pendant qu'il m'a été fidèle , autant je
 » ferai éclater aux yeux de toute la terre
 » sa perfidie & sa lâcheté. Son armée ,
 » qui n'a de forces que ce qu'il en faut
 » pour tenir une île en devoir , ne pourra
 » résister à votre nombre & à votre
 » valeur. Si les troupes d'Ilirie ont suffi
 » seules pour dompter tout l'orient ,
 » après plusieurs sanglans combats où
 » elles ont toujours été victorieuses ;
 » maintenant que presque toutes les
 » forces de l'empire sont réunies , quelle
 » peine aurez-vous à vaincre une poignée
 » de gens , qui ont pour général , je ne
 » dis pas seulement un lâche , mais un
 » efféminé ? Car y a-t-il quelqu'un qui
 » ne sache ses déportemens , & que son
 » armée , sans discipline , s'abandonne
 » comme les animaux les plus immondes
 » à toutes sortes de dissolutions ? Mar-
 » chons donc contre lui, pleins d'alé-

SEVERE.

» gresse & d'assurance ; espérons tout
» du secours des dieux vengeurs des
» parjures , & pensons à soutenir l'hon-
» neur des trophées que vous avez érigés
» tant de fois , & dont il a fait si peu de
» compte. «

Ce discours fut suivi des acclamations des soldats qui déclarèrent Albin ennemi de l'état , & assurèrent l'empereur qu'ils étoient prêts à le suivre par-tout. Ces dispositions de l'armée fortifièrent les espérances & redoublèrent l'ardeur de Sévère ; ainsi , après avoir fait de grandes largesses à ses troupes , il se mit en chemin ; ayant auparavant détaché un corps d'armée pour assiéger Byfance , où s'étoient jetés les restes du parti de Niger. Elle fut prise dans la suite par famine ; on la demantela ; on abattit les bains , les théâtres & tous les autres édifices publics. Cette malheureuse ville , devenue un méchant bourg , perdit encore la liberté. On en donna le domaine aux Périnthiens , comme celui d'Antioche à ceux de Laodicée. Sévère eût aussi soin de laisser de grandes sommes pour rebâtir les villes que les troupes de Niger avoient ruinées. Il s'avançoit cependant avec une vitesse

incroyable, il ne s'arrêtoit pas même les jours de fêtes, passoit la tête nue sur les plus hautes montagnes en plein hiver, & pendant que la neige tomboit avec le plus de force; soutenant par un si grand exemple l'ardeur & la patience de ses soldats qui résistoient aux plus grandes fatigues, moins par crainte & par devoir, que par émulation. Il avoit envoyé devant, l'élite de ses troupes se saisir des passages des Alpes, pour fermer à l'ennemi le chemin de l'Italie.

Quand Albin, qui jusqu'alors n'avoit pensé qu'à se divertir, apprit que Sévère alloit lui tomber sur les bras; étonné d'une si prodigieuse diligence, il passa avec son armée de l'Angleterre dans les Gaules. Il écrivit aux gouverneurs de toutes les provinces voisines, de lui envoyer de l'argent & des vivres. Les uns furent assez malheureux pour lui obéir; il leur en coûta la tête lorsque la guerre fut terminée. Ceux qui méprisèrent ses ordres, se trouvèrent bien d'une conduite plus heureuse que prudente; l'événement décida du bon & du mauvais parti. L'armée de Sévère étant arrivée dans les Gaules, après plusieurs escarmouches, on en vint enfin à un combat

SEVERE.

général auprès de Lion, ville fort grande & fort peuplée, dans laquelle Albin se retira pendant la bataille. La fortune fut long-temps partagée & la victoire en balance. Car les Anglois ne sont guère moins courageux & moins portés au carnage que les peuples d'Ilirie; ainsi entre deux nations si belliqueuses, le combat devoit être fort opiniâtre. Les historiens qui ont écrit sans flatterie, rapportent que l'aile de l'armée d'Albin opposée à celle que commandoit Sévère eut long-temps l'avantage; & que ce dernier prit même la fuite, & qu'étant tombé de cheval il changea d'habit pour n'être pas reconnu. Mais les Anglois croyant déjà la victoire de leur côté, & poursuivant les fuyards en désordre, virent tomber tout d'un coup sur eux Lætus, lieutenant de Sévère, avec des troupes toutes fraîches. On l'accusa d'avoir différé exprès d'en venir aux mains, pour savoir auparavant de quel côté pencheroit la victoire; & l'on prétend qu'il ménageoit les troupes dont il étoit le chef, pour s'en servir dans l'occasion à son avantage. Il est sûr qu'il ne s'avança que lorsqu'on lui vint dire que l'empereur avoit été tué. Sévère con-

firma dans la fuite ces soupçons : car lorsqu'il se vit paisible possesseur de l'empire, il donna de grandes récompenses à tous ses autres lieutenans ; mais il se ressouvint de la trahison de Lætus & le condamna à la mort. Les soldats de Sévère voyant donc arriver Lætus à leur secours, se rallièrent : l'empereur reprit sa cotte d'armes & parut au milieu des siens. Les soldats d'Albin, qui ne gardoient plus leurs rangs, ne purent soutenir long-temps le choc de ces nouveaux ennemis qu'ils n'attendoient pas ; ils furent bientôt rompus & prirent enfin la fuite. L'armée victorieuse les mena battant jusqu'à la ville, & en fit un grand carnage.

SEVERE.

Les historiens du temps ne s'accordent point sur le nombre de ceux qui moururent ou qui furent blessés de part & d'autre dans cette journée. La ville de Lion fut pillée & brûlée ; Albin y fut pris & on lui trancha la tête. Ainsi, en très-peu de temps les mêmes troupes élevèrent des trophées dans l'orient & dans l'occident, & portèrent la gloire de Sévère plus loin que celle d'aucuns de ses prédécesseurs. Car, soit que l'on considère le nombre & les forces des

SÉVÈRE

armées, la longueur & la vitesse des marches, les mouvemens de tant de nations puissantes ; soit que l'on compte les batailles & les victoires, rien n'est comparable aux exploits de cet empereur. Il est vrai que les guerres civiles de César contre Pompée, d'Auguste contre les enfans de ce dernier & contre Antoine, & avant eux, celles de Sylla contre Marius, furent très-sanglantes ; & que toutes les actions de ces grands hommes, soit dans les guerres civiles, soit dans les étrangères, sont fort mémorables. Mais qu'un seul homme soit venu à bout de trois compétiteurs, se soit rendu maître par adresse des cohortes prétoriennes, se soit défait de celui qui occupoit le siège de l'empire, ait vaincu en orient celui que les vœux du peuple romain avoit désigné empereur, & un autre en occident qui avoit le nom & la puissance de César ; tant de grandes actions sont propres à Sévère, & l'on n'en trouve point un second exemple. Ainsi périt Albin, après avoir joui peu de temps d'un honneur funeste. Sévère fit aussitôt paroître son ressentiment contre les amis que ce patricien avoit à Rome. Il y envoya sa tête,

avec ordre de la mettre au milieu de la place sur un poteau ; & dans les lettres qu'il écrivit au peuple pour lui apprendre sa victoire , il ajouta qu'il avoit fait exposer en public la tête de cet ennemi de l'empire , afin que ce spectacle apprît par avance à ses partisans ce qu'il leur préparoit.

Après avoir établi en Angleterre deux gouverneurs , & réglé les affaires des Gaules , il fit mourir tous ceux qui avoient suivi le parti d'Albin , soit par inclination , soit par nécessité. Il marcha ensuite vers Rome avec toute son armée , pour imprimer dans les esprits plus de terreur. Le peuple le reçut avec les acclamations & les cérémonies ordinaires. Les sénateurs vinrent au devant de lui , saisis la plupart d'une fort grande crainte ; ils favoient qu'il ne pardonnoit point à ses ennemis , qu'il étoit d'un naturel sanguinaire , que les crimes ne lui coûtoient rien , qu'il profitoit des moindres occasions & des plus légers prétextes pour se venger ; & qu'ainsi il ne les épargneroit point dans une conjoncture où il ne manquoit pas de raisons apparentes. Après avoir été rendre aux dieux des actions

SEVERE.

Retour de Sé.
vère à Rome.
Sa cruauté &
son avarice.

SEVERE.

de graces, il gratifia le peuple d'une distribution de blé, pour honorer sa victoire. Il fit de grandes largeffes aux foldats, leur accorda de nouveaux privilèges, augmenta le blé qu'on leur donnoit, leur permit de porter au doigt un anneau, & d'avoir leurs femmes avec eux; chofes qui n'étoient bonnes qu'à relâcher la difcipline, & à les empêcher d'être toujours prêts dans l'occafion à marcher & à combattre. Il ruina ainfi le premier cet ordre qui rendoit les foldats plus vigoureux, qui leur apprenoit à fe contenter de peu, & à obéir à leurs officiers fans peine & fans murmure. Il entretint leur avarice, & cette délicatelfe qui les a fait entièrement dégénérer.

Lorsqu'il vint au fénat, il s'emporta fort contre les amis d'Albin; il produifit contre quelques-uns des lettres qu'il avoit trouvées dans les papiers de fon compétiteur; il reprochoit aux autres de lui avoir fait des préfens. Il accufoit ceux qui avoient commandé en orient, d'avoir pris les intérêts; d'autres étoient criminels pour l'avoir feulement connu. Sous ces différens prétextes, il fe défit de toutes les perfonnes

du sénat les plus considérables, & de ceux qui dans les provinces étoient distingués par leur naissance & par leurs richesses ; pensant moins à assouvir sa vengeance , qu'à satisfaire son avarice qui passoit celle de tous ses prédécesseurs. Car , autant qu'il s'est rendu recommandable par cette vie dure à l'épreuve des plus grands travaux, & par son habileté dans l'art de la guerre, qui l'ont égalé en ce genre aux plus grands hommes ; autant se rendit-il odieux par cette avarice monstrueuse qui lui faisoit répandre tous les jours le sang innocent. Aussi ne put-il jamais venir à bout de se faire aimer, quoiqu'il affectât de paroître populaire. Il n'éparagnoit rien pour donner aux Romains des spectacles magnifiques, où il proposoit des prix pour les meilleurs acteurs & pour les athlètes victorieux ; & où l'on tuoit quelquefois jusqu'à cent bêtes farouches qu'il envoyoit chercher dans les régions les plus reculées. Nous vîmes célébrer de son temps des jeux de différentes espèces sur tous les théâtres, des supplications & des veilles à peu près semblables aux mystères de Cérès : on appelle ces jeux séculaires, parce

SEVERE.

qu'on ne les célèbre qu'une fois dans chaque siècle. On publie alors dans Rome & dans toute l'Italie, qu'on vienne voir une fête qu'on n'a jamais vue & qu'on ne reverra jamais; pour faire entendre que la vie des hommes est trop courte pour remplir tout l'espace qui sépare des solemnités si éloignées.

* *Caracalla*
& *Géta.*

Sévère ayant associé ses enfans * à l'empire, pensa aussi-tôt après à s'acquérir une gloire plus entière & moins odieuse, que celle qui lui revenoit d'une victoire souillée du sang romain, & pour laquelle il n'eût osé accepter l'honneur du triomphe. Il voulut aller chez les barbares élever des trophées plus glorieux, & marcha contre Barfemius, roi des Atréniens, qui avoit envoyé du secours à Niger. Comme il étoit près d'entrer en Arménie, le roi du pays lui envoya des présens & des ôtages, le priant de lui accorder son amitié, & de faire alliance avec lui. Sévère ravi de n'être point arrêté en chemin, s'avança vers le pays des Atréniens. A son passage Augarus, le roi des Osroéniens, vint le trouver, lui donna ses enfans en ôtage, & lui envoya un secours d'archers. Après avoir passé par la Mésopo-

Guerre
contre les
Atréniens &
contre les
Parthes.

tamie & le pays des Adiabéniens, il courut toute l'Arabie heureuse. C'est de cette contrée que viennent les herbes odoriférantes & les autres parfums dont nous faisons tant d'usage. Il emporta de force les meilleures places, ravagea tout le pays ; & de-là passant sur les terres des Atréniens , il assiégea d'abord Atres la capitale. Cette ville située sur le haut d'une montagne , est entourée d'un mur très-élevé , & elle étoit défendue par une grosse garnison. L'armée romaine l'attaqua avec beaucoup de vigueur ; ses machines furent fort bien servies , & on ne négligea rien de tout ce que l'art de la guerre a inventé de moyens pour forcer une place. Mais la résistance des assiégés n'étoit pas moins vigoureuse ; ils jetoient sans cesse de dessus le rempart des pierres & des traits. Ils emplissoient des pots de terre de petits insectes & autres bêtes venimeuses , qui s'attaquant aux yeux des ennemis , & s'insinuant dans le défaut de leurs cuirasses , les tourmentoient étrangement. De plus, les chaleurs excessives du pays avoient mis dans l'armée romaine, des maladies qui emportèrent plus de sol-

_____ dats qu'il n'y en eut de tués devant
SEVERE. la place.

Toutes ces choses jointes ensemble les découragèrent entièrement. Sévère voyant qu'il n'avançoit point & qu'il avoit toujours du dessous, pour ne pas perdre tout en s'opiniâtrant davantage, leva le siège, quoique son armée fût inconsolable de ce revers. Comme la victoire les avoit suivis par-tout, ils se croyoient vaincu en cette occasion, pour n'avoir pas su vaincre. Mais la fortune qui n'avoit jamais abandonné Sévère, ne lui manqua pas encore en cette rencontre. Il ne perdit pas entièrement cette campagne, & se dédommagea de cet échec mieux qu'il ne pouvoit l'espérer. La flotte dans laquelle il avoit embarqué son armée, fut jetée sur les côtes des Parthes, assez près de Ctésiphonte * la capitale du pays. Artabane leur roi vivoit dans une profonde paix, & n'avoit aucun ombrage de l'expédition de Sévère contre les Atréniens. L'armée romaine, conduite par la fortune sur ces bords, y prit terre, courut le pays, brûla les villages, enleva les troupeaux, & s'avança peu à peu jusqu'à Ctésiphonte où le roi faisoit sa rési-

* *V. les Remarques.*

dence ordinaire. Les Romains prenant les barbares au dépourvu , après une foible réfiftance entrèrent dans la ville , la faccagèrent , firent les femmes & les enfans prifonniers , pillèrent les meubles de la couronne & les tréfors du roi qui s'étoit fauvé avec peu de fuite. Ainfi Sévère fut redevable de cette victoire au feul hafard. Cependant , enflé de ce fuccès inefpéré , il écrivit au fénat & au peuple des lettres dans lesquelles il faisoit valoir fes exploits ; il les fit même repréfenter fur de grands tableaux qu'il expofa en public : le fénat de fon côté lui décerna tous les honneurs imaginables , & lui donna les noms des peuples qu'il avoit vaincus.

SEVERE.

Ayant de la forte terminé la guerre en orient , il prit le chemin de l'Italie avec fes deux fils qui étoient déjà dans l'adolefcence. Il régla en chemin toutes les affaires des provinces , fit la revue des armées de Mœsie & de Pannonie , & entra dans Rome en triomphe avec les acclamations & la pompe ordinaire. Il offrit des facrifices en actions de grâces ; donna au peuple des jeux & des spectacles , avec une fort groffe diftribution de blé. Il paffa enfuite plufieurs années

Humeurs
opposées des
enfans de Sé-
vère.

SEVERE.

à Rome, s'appliquant aux affaires de l'état, donnant très-souvent des audiences publiques, & prenant sur-tout un grand soin de l'éducation de ses enfans. Ces jeunes princes se laissoient corrompre par les délices de Rome, donnoient avec excès dans les spectacles, & se piquoient au-delà de ce qui convenoit à leur naissance, de bien danser & de conduire des chariots. La haine violente qu'ils se portoient, croissoit avec eux; elle avoit paru dès leur enfance dans leurs petits divertissemens, comme dans les combats de cailles, de coqs & autres oiseaux, où ils prenoient toujours un parti différent; ainsi qu'ils firent depuis aux jeux du cirque, & aux spectacles du théâtre. Tout ce qui plaisoit à l'un déplaisoit sûrement à l'autre: la cour étoit partagée entre eux; ils étoient assiégés de flatteurs qui entretenoient & augmentoient cette aversion naturelle. Sévère qui s'en apperçut, & qui prévint les suites dangereuses de l'éloignement qu'ils avoient l'un pour l'autre, fit tout son possible pour les rapprocher, & pour les faire changer de conduite. Il maria à la fille de Plautien, chef des cohortes prétoriennes, son fils aîné qui s'appeloit

s'appeloit Bassien avant que son père fût monté sur le trône, & qu'il fit depuis appeler Antonin, en mémoire d'Antonin le Pieux.

SEVERE.

Ce Plautien avoit passé sa jeunesse dans une fortune très-obscur, & avoit même été banni pour différens crimes, & entre autres, pour avoir été mêlé dans une sédition. Il étoit du pays de Sévère, & même un peu son parent, selon quelques historiens; mais les autres prétendent qu'il ne fut redevable de sa fortune qu'à sa beauté, & à la passion infâme de l'empereur. Quoi qu'il en soit, en très-peu de temps il parvint au plus haut degré de la faveur, & s'enrichit des dépouilles de ceux que Sévère faisoit mourir tous les jours. Un particulier ne pouvoit être ni plus riche, ni plus puissant; mais il abusoit de son autorité, & exerçoit tant de violences, qu'il n'étoit pas moins redoutable que les plus cruels tyrans. Tel étoit celui dont l'empereur choisit la fille pour son fils; mais Antonin, très-mal satisfait de cette alliance, ne l'avoit acceptée que par force. Il ne pouvoit souffrir ni son beau-père ni sa femme : il ne logeoit pas même avec elle, & il lui disoit sou-

Conjuration
de Plautien.

SEVERE.

vent dans ses emportemens, que d'abord qu'il feroit le maître, il la feroit mourir avec son père. Elle avoit averti Plautien de l'averfion & des menaces de son mari. Il en fut outré; & voyant que Sévère étoit déjà vieux & fujet à de grandes maladies, appréhendant de tomber entre les mains de ce jeune prince violent & emporté, il réfolut de prévenir par quelque coup hardi l'effet de fes menaces. Ce n'étoit pas la crainte feule qui l'engageoit dans cette entreprife, l'ambition y avoit beaucoup de part. Il fe voyoit des richesses immenfes, il avoit à fa difpofition les foldats prétoriens; la faveur du prince le rendoit puiffant dans toutes les provinces, & les ornemens qui le diftinguoient lorsqu'il paroiffoit en public, attiroient fur lui tous les regards, & nourriffoient fon orgueil. Il avoit le rang de ceux qui avoient été confuls en fecond, portoit le laticlave avec un fabre à fon côté, & plufieurs autres marques de diftinction, que l'empereur n'avoit accordées qu'à lui feul. Il marchoit dans les rues avec un air plein d'arrogance; perfonne n'ofoit l'aborder: il étoit précédé d'efclaves qui crioient aux paffans de fe ranger, & de ne pas regarder en face. Ces ma-

nières ne plaisoient point à Sévère ; son amitié pour lui alloit tous les jours en diminuant ; il lui retrancha une partie de cette puissance dont il commençoit à se défier, & lui conseilla de rabattre de ses hauteurs. Plautien en fut choqué, & pensa tout de bon à envahir l'empire.

 SEVERE,

Il avoit sous lui un tribun nommé Saturnin, qui lui faisoit sa cour plus que personne, enchérissant sur les flatteries & les bassesses par lesquelles tout le monde s'efforçoit de se mettre bien auprès du favori. Plautien crut pouvoir compter sur sa fidélité & sur son secret, & qu'il seroit très-propre pour l'exécution de son dessein. L'ayant donc fait venir sur le soir, il lui dit : » Voici l'oc-
 » casion de faire voir jusqu'où va pour
 » moi votre zèle ; & c'est aussi le mo-
 » ment où je pourrai reconnoître vos
 » services comme vous le méritez, &
 » comme je le souhaite. Vous avez à
 » choisir, ou d'être aujourd'hui à ma
 » place revêtu de tous les honneurs dont
 » je jouis maintenant, ou de mourir tout
 » à l'heure, si vous refusez de m'obéir.
 » Ne vous laissez pas étonner, ni par la
 » difficulté, ni par les noms de prince
 » & d'empereur. Vous êtes de garde

SEVERE.

» cette nuit , vous pourrez facilement
» entrer dans la chambre de Sévère &
» d'Antonin ; il vous sera aisé , dans l'ob-
» scurité & dans le silence , d'exécuter
» mes ordres. Ne perdez point de tems ,
» allez au palais , demandez à parler de
» ma part aux empereurs d'une affaire
» pressée & de conséquence ; faites voir
» votre hardiesse , & n'appréhendez
» point un vieillard & un enfant. Si vous
» partagez avec moi le risque de cette
» entreprise , vous en ferez bien payé
» par la part que vous aurez à ma for-
» tune. « Ce tribun étoit de Syrie , &
avoit naturellement une fort grande
présence d'esprit , comme tous ceux de
sa nation. Ainsi , quoiqu'il fût d'abord
étrangement surpris de la proposition de
Plautien , il se remit bientôt ; & , con-
sidérant que c'étoit un homme emporté
qui ne se feroit pas une affaire de le tuer
sur le champ , il feignit d'entrer sans
peine dans son dessein , & s'étant jeté
à ses pieds comme pour lui rendre hom-
mage , il lui promit d'exécuter ce qu'il
lui proposoit , pourvu qu'il lui en don-
nât un ordre par écrit. C'est la coutume
des empereurs , lorsqu'ils font mourir
quelqu'un sans lui faire son procès dans
les formes , de donner à celui qu'ils char-

gent de l'exécution, un billet qui puisse le mettre à couvert de toutes poursuites. Plautien se laissa si fort aveugler par sa passion, qu'il donna au tribun l'écrit qu'il lui demandoit, le chargeant en même temps de le faire avertir d'abord qu'il auroit tué les deux empereurs, afin qu'il l'allât joindre avant qu'on eût appris d'où partoît le coup. Le tribun lui promit tout ce qu'il voulut; mais voyant combien c'étoit une chose hasardeuse & difficile, que de tuer seul deux princes qui couchoient dans des appartemens séparés, il ne pensa qu'à sauver sa tête, en découvrant un secret dont il étoit dangereux d'être dépositaire. Il alla droit à la chambre de Sévère, & dit aux gardes qu'il avoit à lui parler sur une affaire de la dernière conséquence, & qui regardoit sa vie. En entrant il se jeta aux pieds de l'empereur, & lui dit :
 » Si j'exécutois, seigneur, les des-
 » seins de celui qui m'a envoyé, je serois
 » aujourd'hui votre meurtrier & votre
 » bourreau : mais j'ai des pensées bien
 » différentes, & je ne songe qu'à vous
 » sauver la vie. Plautien voulant s'ou-
 » vrir un chemin à l'empire, vient de
 » me charger de vous assassiner avec
 » votre fils; pour vous assurer de la vérité

SEVERE.

» de ce que je vous dis, en voici l'ordre
» par écrit. J'ai fait semblant d'entrer
» dans son dessein, de peur qu'à mon
» refus il ne se servît de quelqu'autre
» main pour ce parricide, mais je n'ai
» pas voulu qu'un si grand crime de-
» meurât un seul moment caché. »

Le tribun accompagna son discours de beaucoup de larmes; cependant l'empereur ne savoit encore qu'en croire : la passion qu'il avoit eue pour Plautien n'étoit pas éteinte. Il s'imagina que c'étoit un artifice d'Antonin, qui, haïssant à mort son beau-père, avoit inventé cette calomnie pour le perdre. Il envoya querir ce jeune prince, & lui fit de grands reproches de ce qu'il se portoit à ces extrémités contre un homme qui étoit son ami & son allié. Antonin lui jura qu'il ne savoit rien de toute cette affaire; mais voyant l'écrit que tenoit le tribun, il l'exhorta à soutenir hardiment son accusation. Cet officier appréhendant que l'affection de Sévère pour son favori ne l'emportât sur son témoignage, & n'édoutant point qu'il ne lui en coûtât la vie, si la conjuration n'étoit pleinement découverte, ajouta : » Puisque ce
» billet ne vous paroît pas un indice suf-
» fisant, permettez - moi, Seigneur,

» d'envoyer seulement dire à Plautien
 » *qu'il est servi* : il ne manquera pas d'ac-
 » courir au plus tôt, croyant trouver le
 » palais sans maître ; vous reconnoîtrez
 » alors aisément la vérité de ce que j'a-
 » vance. Il est bon qu'on n'entende point
 » de bruit, afin que le silence aide à le
 » tromper. « Après avoir dit ces paroles,
 il sortit de la chambre, & chargea une
 personne sûre d'aller dire à Plautien que
 les deux empereurs étoient sans vie ;
 qu'il se rendît au palais avant que la
 chose éclatât ; qu'après s'être mis en
 possession du siége de l'empire, il se
 feroit obéir de gré ou de force.

Plautien ne se doutant point du piège
 qu'on lui dressoit, prit une cuirasse par
 dessous sa robe, & courut au palais ac-
 compagné de quelques personnes qui
 s'étoient trouvées présentes, & qui s'i-
 maginèrent que les empereurs l'en-
 voyoient querir pour quelque affaire
 pressée. Le tribun vint au devant de lui,
 & pour mieux couvrir son jeu, le salua
 empereur, & le prit par la main pour
 le conduire dans la chambre, où il lui fai-
 soit accroire qu'étoient les corps morts
 des deux princes. Sévère avoit fait ran-
 ger aux deux côtés de la porte, des
 gardes pour l'arrêter. Il fut bien surpris,

SEVERE.

lorsqu'il entra, de les trouver tous deux debout, & pleins de vie. Etonné de la grandeur du péril où il se voyoit, il eut recours aux prières & aux larmes, protestant qu'il n'y avoit rien de véritable dans tout ce qu'on alléguoit contre lui; que c'étoit une pure calomnie dont on vouloit le noircir. Cependant Sévère lui reprochoit tous les honneurs & les bienfaits dont il l'avoit comblé; & lui, de son côté, rappeloit toutes les occasions où il avoit donné à l'empereur des preuves éclatantes de son zèle & de sa fidélité. Sévère se laissoit attendrir, & le croyoit presque sur la foi de ses protestations, lorsqu'Antonin appercevant par la fente de sa robe la cuirasse qui étoit dessous, s'écria : » Je voudrois bien » savoir ce que tu répondras à ces deux » choses ? Pourquoi viens-tu sur le soir » trouver les empereurs sans en avoir » d'ordre ? Mais sur-tout, que veut dire » cette cuirasse ? prêt-on jamais des » armes pour se mettre à table ? « Après ces paroles, Antonin ordonna au tribun & aux soldats de tuer ce misérable qui n'étoit que trop convaincu. Ils lui obéirent, & jetèrent son corps par les fenêtres, pour l'exposer aux insultes de la populace.

populace. Ainsi fut punie la convoitise
 insatiable & l'ambition déordonnée de
 Plautien. SEVERE.

Sévère, pour se mettre à couvert
 contre une puissance aussi redoutable
 que celle du préfet des cohortes préto-
 riennes, partagea cette charge en deux,
 comme elle l'avoit déjà été sous le règne
 de Commode; & passa depuis presque
 tout le reste de ses jours dans ses jardins
 hors de Rome, & dans ses maisons de
 plaisance sur les côtes de la Campanie.
 Il s'y occupoit à rendre la justice, entrant
 volontiers dans le détail des affaires;
 mais il donnoit ses plus grands soins à
 l'éducation de ses enfans. Il voyoit avec
 chagrin qu'ils se plaisoient aux jeux &
 aux spectacles, beaucoup plus que leur
 naissance ne sembloit le permettre. Les
 partis opposés qu'ils prenoient dans ces
 divertissemens, leurs goûts toujours
 contraires, étoient comme le prélude
 de leur animosité; ces émulations de
 jeunes gens fomentoient les principes
 de haine & de division qu'ils portoient
 dans leur cœur. Antonin sur-tout, de-
 puis la mort de Plautien, étoit devenu in-
 supportable; la crainte seule de son père
 l'empêchoit d'en venir aux dernières

Antipathie
 d'Antonin &
 de Géta.

SÉVÈRE.

violences contre la femme , dont il tâchoit de se défaire par toute sorte de voies secrettes. Mais Sévère , pour la mettre en sûreté , l'envoya en Sicile avec son frère , & leur assigna des pensions considérables. C'est ainsi qu'en usa Auguste envers les enfans d'Antoine , lorsqu'il se fut déclaré contre lui. Sévère s'appliquoit sur toutes choses à rapprocher les esprits opposés de ses deux fils. Il leur faisoit remarquer dans les anciennes histoires , & dans les tragédies grecques , que le malheur & l'entière ruine des familles royales , n'avoit eu le plus souvent d'autre cause que la discorde qui avoit armé les frères les uns contre les autres. Il leur disoit ,
» que ses coffres étoient pleins d'or &
» d'argent , qu'il avoit rempli les temples
» de ses trésors , qu'avec tant de richesses ils n'avoient rien à craindre
» que d'eux - mêmes. Qu'il leur seroit
» assez aisé de gagner l'affection des soldats par de grandes largesses ; que les
» cohortes prétoriennes étoient quatre
» fois plus nombreuses qu'auparavant ;
» que de si grandes forces les mettroient
» en sûreté contre les entreprises du
» dehors ; qu'on ne pourroit jamais
» leur opposer , avec tant de richesses ,

» de si bonnes troupes, & en si grand
 » nombre. Mais que tous ces secours
 » leur deviendroient inutiles par leurs
 » divisions; que ce seroit en vain qu'il
 » les auroit délivrés des guerres étran-
 » gères, si par une guerre domestique
 » ils travailloient eux-mêmes à se dé-
 » truire. « Par de telles remontrances,
 auxquelles il joignoit tantôt des prières,
 tantôt des menaces, il tâchoit de les
 ramener & de leur faire sacrifier leur
 aversion naturelle à leurs intérêts : mais
 ses discours étoient inutiles; le mal aug-
 mentoit tous les jours, ils n'étoient point
 traitables sur cet article. Les courtisans
 qui les assiégoient, les éloignoient de
 plus en plus l'un de l'autre. Ces flat-
 teurs non-seulement servoient leurs
 passions & étoient de leurs plus infâmes
 débauches, mais inventoient encore
 tous les jours de nouveaux moyens pour
 faire plaisir au prince auquel ils s'é-
 roient attachés, en choquant son frère.
 L'empereur en surprit dans ce manège
 quelques-uns, à qui il en coûta la vie.

Pendant que Sévère étoit ainsi tout
 occupé & chagrin de la mauvaise con-
 duite de ses enfans, il reçut des lettres
 du gouverneur d'Angleterre,

SEVERE.

Expédition
d'Angleterre

SEVERE.

mandoit que les barbares avoient pris les armes , qu'ils couroient & ravageoient le pays ; qu'il lui falloit du secours pour arrêter leur progrès, & que la présence du prince y seroit assez nécessaire. L'empereur ne fut point fâché de ces nouvelles. Il aimoit la gloire avec excès. Après avoir triomphé de l'Orient, il étoit bien aise qu'il se présentât une occasion d'ériger des trophées jusques dans l'Angleterre. Il souhaitoit, d'autre part, d'emmener hors de Rome les princes ses fils, & de les tirer des débauches de cette capitale, pour les accoutumer à la vie dure & aux exercices de la guerre. Il résolut donc d'aller en personne faire encore cette campagne, quoiqu'il fût très-âgé & fort tourmenté de la goutte ; mais il avoit encore autant de courage & de fermeté, que les jeunes gens les plus vigoureux. Il se mit en litière, fit autant de diligence que lorsqu'il jouissoit d'une santé parfaite, & passa en Angleterre avant qu'on y eût rien appris de sa marche. Il fit venir de tous côtés des troupes dont il composa une armée formidable. Les barbares étonnés de la présence de l'empereur, auquel ils ne s'attendoient pas d'avoir affaire, & se sentant hors d'état

de tenir contre de si grandes forces, lui envoyèrent des députés pour lui demander la paix, & pour s'excuser sur les hostilités qui avoient été commises. Mais Sévère qui ne vouloit pas retourner à Rome comme il étoit venu, & qui avoit une forte passion de mériter par une victoire le nom de Britannique; après avoir amusé quelque temps leurs députés, les renvoya sans rien conclure, & fit cependant les préparatifs nécessaires. Il eut soin sur-tout de faire construire des radeaux, afin que ses soldats pussent combattre de pied ferme dans les marais qui se forment des inondations de l'océan, & que les barbares passent facilement, ou à la nage, ou à gué. Ils vont presque tout nus, & se font des colliers & des ceintures de fer qui leur servent de parure, comme l'or en sert aux peuples d'orient. Ils se barbouillent le corps de figures d'animaux différentes, & c'est pour les laisser voir qu'ils ne mettent point d'habits. Ces peuples sont fort belliqueux, & ne respirent que le carnage. Ils ont pour toute armure une petite rondache, avec une lance & une épée; ils ne connoissent point la cuirasse qui ne serviroit

SEVERE.

qu'à les embarrasser lorsqu'ils traversent les marais. Sévère, instruit de la nature du pays, fit faire tous les travaux qui pouvoient faciliter le passage aux Romains & incommoder les ennemis. Quand il crut les choses en état, il laissa son second fils dans la partie de l'île soumise aux Romains, pour y rendre la justice, & connoître de toutes les affaires qui n'auroient point de rapport à la guerre; il lui donna pour conseil les plus anciens de ses amis, & prit avec lui son fils aîné. Lorsque l'armée Romaine eut passé les fleuves & les retranchemens qui servoient de frontières aux deux nations, il se donna plusieurs petits combats dans lesquels les barbares eurent toujours du désavantage. Mais lorsqu'ils étoient en déroute, ils trouvoient une retraite assurée dans leurs marais, & dans leurs bois dont les détours n'étoient connus que des naturels du pays; ce qui tiroit la guerre en longueur.

Mort de
Sévère.

Cependant Sévère, déjà fort âgé, tomba dans une grande maladie, qui le mit hors d'état de commander son armée en personne. Il fut obligé de s'en remettre à son fils Antonin, qui, se souciant fort peu de presser les barbares, ne pensoit qu'à gagner les sol-

dats, & tâchoit par ses artifices de dé-
 crier son frère dans leur esprit, & de
 l'exclure de la part qu'il avoit à l'em-
 pire. Son père traînoit trop à son gré;
 il tâcha d'engager quelqu'un de ses mé-
 decins ou de ses officiers à l'en défaire
 promptement, mais il ne trouva point
 de ministre pour un si grand crime.
 Sévère mourut enfin, plutôt de mélan-
 colie, que du mal dont il étoit attaqué.
 Jamais empereur ne porta si haut la
 gloire de ses armes, soit dans les guerres
 civiles, soit dans les étrangères. Il mou-
 rut après dix-huit ans de règne, laissant
 à ses deux enfans des richesses immen-
 ses, & des forces auxquelles on ne pou-
 voit rien opposer. D'abord qu'Antonin
 se vit le maître, il remplit de meurtres
 la maison de son père; il fit tuer les
 médecins qu'il n'avoit pu corrompre,
 ses gouverneurs, & ceux de son frère
 qui avoient travaillé à les mettre bien
 ensemble, & n'épargna aucun de ceux
 qui avoient été en quelque considéra-
 tion auprès de Sévère. Mais prenant
 en particulier les officiers de l'armée,
 il tâcha de les engager, à force de pro-
 messes & de présens, à faire déclarer
 les soldats en sa faveur, à l'exclusion de

SEVERE.

son frère contre lequel il dressoit toutes sortes de machines : mais aucune ne réussit. L'armée se souvenant que l'empereur leur père les avoit élevés tous deux pour le trône sans préférence, leur rendit à l'un & à l'autre sans distinction ses services & ses hommages. Antonin n'ayant donc rien avancé de ce côté-là, traita avec les barbares, leur accorda la paix, prit des ôtages, &, quittant le pays ennemi, vint en diligence trouver sa mère & son frère. Lorsqu'il les eut joints, l'impératrice, avec les anciens amis & les conseillers de Sévère, fit de nouvelles tentatives pour réconcilier ses enfans. Antonin voyant que personne n'entroît dans ses desseins, prit le parti de dissimuler; & après s'être long-temps défendu, se laissa aller par grimace à une réconciliation feinte & plâtrée. Les deux frères étant convenus de partager également la souveraine puissance, firent passer leur armée victorieuse dans les Gaules, & partirent pour Rome, où ils portoient les cendres de leur père, qu'ils avoient mises dans une urne d'albâtre, avec des parfums précieux, pour leur dresser un monument auprès de celles des empereurs ses prédécesseurs.



HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE QUATRIEME.

Nous avons écrit dans le livre précédent l'histoire de Sévère pendant dix-huit ans de règne. Ses deux enfans, partis pour Rome avec leur mère, continuèrent, même dans le voyage, à laisser voir leur éloignement & leurs soupçons. Ils logeoient séparément & ne mangeoient jamais ensemble, appréhendant de part & d'autre d'être prévenus, & se tenant fort sur leurs gardes contre le poison. Ils faisoient une grande diligence, dans la pensée qu'ils seroient plus en sûreté

Retour d'Antonin & de Géta.

ANTONIN &
GITA.

à Rome , lorsqu'ayant partagé entre eux la vaste étendue du palais , ils vivoient sans aucune communication. A leur arrivée , le sénat & le peuple vinrent au devant d'eux avec des branches de laurier. Ils firent leur entrée dans cet ordre : les deux empereurs marchaient les premiers , vêtus de robes de pourpre ; ils étoient suivis des consuls qui portoient l'urne dans laquelle étoient renfermées les cendres de Sévère ; on saluoit d'abord les deux princes , & on faisoit ensuite une profonde inclination devant cette urne. Ils la portèrent de la sorte en cérémonie dans le temple , où l'on voit le tombeau de Marc-Aurèle avec ceux de ses prédécesseurs. Après avoir fait les sacrifices accoutumés , ils se retirèrent dans le palais , & commencèrent par faire condamner toutes les portes de communication. Ils avoient chacun leurs gardes à part , & ne se voyoient jamais que pour quelques momens , lorsqu'il falloit se montrer en public. Ils rendirent cependant ensemble à leur père les derniers honneurs.

Description
des cérémonies de l'apothéose.

C'est la coutume chez les Romains de mettre solennellement au nombre

des dieux les empereurs qui laissent leurs fils sur le trône. Cette cérémonie s'appelle apothéose. C'est une espèce de fête, où il entre du deuil & de la tristesse. On brûle à l'ordinaire le corps avec beaucoup de pompe ; mais on met dans le vestibule du palais, sur un lit d'ivoire couvert d'étoffe d'or, une image de cire qui représente parfaitement le défunt, avec un air pâle, comme s'il étoit encore malade. Pendant le jour, au côté droit du lit, est rangé le sénat, avec des robes de deuil ; & au côté gauche sont les femmes & les filles de qualité, avec de grandes robes blanches toutes simples sans colliers ni bracelets. On garde le même ordre sept jours de suite, pendant lesquels les médecins s'approchent du lit de temps en temps pour considérer le malade, & trouvent toujours qu'il baisse, jusqu'à ce qu'enfin ils prononcent qu'il est mort. Alors les chevaliers Romains les plus distingués, avec les plus jeunes sénateurs, portent sur leurs épaules le lit de parade dans le vieux marché, où les magistrats ont coutume de se démettre de leurs charges. On dresse à l'entour deux espèces d'amphithéâtres, sur

lesquels se placent d'un côté de jeunes garçons, & de l'autre de jeunes filles des meilleures maisons de Rome, pour chanter des hymnes & des airs lugubres en l'honneur du mort. Quand ils ont achevé, on porte le lit hors de la ville dans le champ de Mars.

On élève au milieu de la place une charpente quarrée en forme de pavillon ; le dedans est rempli de matières combustibles, & le dehors revêtu de draps d'or, de compartimens d'ivoire, & de belles peintures. Au dessus de cet édifice, on en élève un second tout semblable pour la forme & pour la décoration, mais plus petit, & dont les portes sont ouvertes. Au dessus de celui-ci il y en a un troisième, & un quatrième encore plus petit, & ainsi plusieurs autres qui vont toujours en diminuant. Cet ouvrage ressemble assez aux tours qu'on voit sur les ports de mer, & qu'on appelle phares, dans lesquelles on met des fanaux pour guider les navires qui abordent la nuit. Dans la seconde séparation, on place le lit de parade, autour duquel on entasse toutes sortes de parfums, de senteurs, de fruits, d'herbes odoriférantes : car il n'y a

point de province, point de ville, point de personne de distinction qui ne se fasse un plaisir & un honneur d'envoyer à son prince ces dernières marques de ses hommages. Quand le lieu où repose le corps en est tout rempli, on fait à l'entour une cavalcade. Les chevaliers en cérémonie, font avec mesure plusieurs tours & retours; ils sont suivis de plusieurs chariots dont les conducteurs ont des robes de pourpre, & sur lesquelles sont les images des empereurs dont le règne a été heureux, & des généraux d'armée de grande réputation. Lorsque toute cette pompe est passée, le nouvel empereur tenant à la main une torche, va mettre le feu au bûcher: les aromates & les autres matières combustibles prennent en un moment. Alors on lâche du faite de cet édifice un aigle qui, au milieu de la flamme & de la fumée, s'envolant dans les airs, va, à ce que croit le peuple, porter au ciel l'ame de l'empereur. Depuis ce jour, il a son culte & ses autels comme les autres dieux.

Les deux jeunes princes ayant de la sorte consacré la mémoire de leur père, se séparèrent. Leur haine alloit

ANTONIN &
GÉTA.

toujours en augmentant ; ils ne pensoient mutuellement qu'à se perdre. Chacun de son côté tâchoit sourdement & à force de promesses , de détacher de son frère & de mettre dans ses intérêts les personnes d'autorité. La plus grande partie se tournoit du côté de Géta. Il faisoit paroître assez de modération ; sa conversation étoit agréable & engageante ; il avoit de belles inclinations , se plaisoit à la lutte , & à tous les exercices qui peuvent former un jeune prince ; il aimoit les belles lettres , attiroit à sa cour & traitoit avec distinction les personnes savantes. Cet air de douceur & de bonté qu'il avoit avec ceux qui l'approchoient , lui faisoit une bonne réputation , & lui gagnoit presque tous les courtisans. Antonin au contraire portoit par-tout un air rude & farouche ; il se faisoit un honneur de mépriser tous les exercices auxquels se plaisoit son frère ; il ne parloit que d'armées & de campemens , & se donnoit pour un grand homme de guerre. Il suivoit , sans se contraindre , ses fougues & ses emportemens ; & s'il avoit quelques personnes à sa cour , c'étoit plutôt la crainte que l'affection , & ses

Caractères
différens de
Géta & d'Antonin
Caracalla.

menaces encore plus que ses promesses
qui les empêchoient de se détacher de
lui.

ANTONIN &
GÉTA.

L'impératrice Julie ayant fait mille
tentatives inutiles pour rapprocher ces
deux frères , qui jusques dans les plus
petites choses & les moins intéressantes
laissoient voir leur forte opposition ; ils
crurent que le seul moyen qui leur res-
toit pour se mettre en sûreté l'un &
l'autre , c'étoit de se séparer pour ja-
mais , afin de n'être plus exposé dans
Rome à des soupçons & à des embû-
ches réciproques. Ayant donc assem-
blé les amis de l'empereur leur père ,
ils ouvrirent cet avis en présence de
leur mère , & proposèrent qu'Antonin
restât maître de l'Europe , & que Géta
eût pour lui toutes les provinces d'A-
sie. Que la nature elle-même avoit fait
ce partage , en divisant ces deux conti-
nens par le détroit de la Propontide.
Qu'Antonin auroit toujours une armée
campée auprès de Byfance , & Géta
une autre auprès de Calcédoine , pour
défendre de part & d'autre leurs fron-
tières. Que les sénateurs qui étoient de
quelque ville d'Europe demeureroient
à Rome avec Antonin , & que ceux

Projet d'An-
tonin & de
Géta.

ANTONIN &
GETA

qui étoient des provinces d'Asie y passeroient avec Géta, qui comptoit d'établir le siège de son empire à Antioche ou à Alexandrie, villes qui ne cèdent guères à Rome en grandeur. Que la Mauritanie, la Numidie & la partie de la Libye qui y confine, seroit de l'empire d'Antonin; & que le reste des provinces d'Afrique en allant vers l'orient, appartiendrait à Géta. Pendant qu'ils régloient ainsi toutes choses, les assistans demeuroient les yeux baissés dans un morne silence; mais Julie leur mère prenant la parole: « Vous trouvez, » dit-elle, mes enfans, les moyens de » partager entre vous toute la terre, » en faisant servir la Propontide de bornes à vos états. Mais ce n'est pas encore tout, il vous faut aussi partager votre mère; comment ferai-je, malheureuse que je suis, pour me diviser entre vous deux? Commencez par me tuer, cruels, coupez mon corps par morceaux, donnez chacun dans votre empire la sépulture à cette moitié qui vous en restera; c'est le seul moyen de me faire entrer dans ce partage funeste que vous méditez. » L'impératrice entrecoupa ces paroles de soupirs

pirs & de sanglots, & serrant les deux enfans entre ses bras, elles les exhortoit à étouffer leurs ressentimens.

ANTONIN &
GTEA.

Ce spectacle tira des larmes de toute l'assemblée, qui se rompit sans approuver le projet qu'on avoit proposé. Mais les deux empereurs n'en furent pas depuis mieux ensemble; leur esprit s'aigrissoit tous les jours de plus en plus. S'il falloit élire des magistrats, ou des généraux d'armées, chacun prétendoit avoir ces postes pour ses amis. Lorsqu'ils donnoient audience, ils étoient toujours d'un avis opposé. La justice en souffroit ordinairement; car ils pensoient plutôt à l'emporter l'un sur l'autre, qu'à consulter le bon droit & l'équité. Ils étoient toujours occupés à se dresser des embûches. L'un & l'autre avoit tenté plusieurs fois la fidélité des officiers de son frère; mais comme ils prenoient tous les deux de grandes précautions, Antonin lassé de ces longueurs inutiles, n'écoula plus que la passion violente qu'il avoit de se voir seul sur le trône. Il se résolut de tout hasarder, & de se servir du fer au défaut du poison: l'artifice & les pièges secrets n'ayant pu réussir, il se porta à une

Antonin tue
son frère.

ANTONIN &
GETA.

violence ouverte, & à un coup de désespoir. Etant entré brusquement dans la chambre de Géta, qui ne se tenoit pas en garde contre sa fureur, il lui porta un coup de poignard, dont il mourut à l'heure même entre les bras de sa mère ; & sortant aussitôt, il se mit à crier dans le palais avec un air effaré, qu'il venoit de courir le plus grand danger auquel il eût été exposé de sa vie, & qu'il avoit eu bien de la peine à se sauver : il se jeta entre ses gardes, & se fit conduire au camp, assurant qu'il ne pouvoit demeurer dans le palais sans un péril manifeste. On le croyoit sur sa parole, & l'on suivoit ses pas pour apprendre le sujet de sa frayeur. Le peuple étonné ne savoit que penser, voyant l'empereur sur le soir courir dans la ville avec tant de précipitation. Lorsqu'il eut gagné le camp, il entra dans la petite chapelle où sont enfermées les images & les enseignes de l'armée ; & se prosternant, il remercia les dieux de lui avoir sauvé la vie. Les soldats qui étoient la plupart couchés, ou au bain, accoururent à ce bruit, fort épouvantés. Il se montra à eux ; mais, sans leur dire la chose nettement, il leur cria ,

» qu'il venoit d'échapper à un grand dan-
 » ger ; qu'il n'étoit qu'avec peine sorti
 » des pièges de son plus mortel ennemi ;
 » qu'enfin après s'être long-temps dé-
 » fendu, il étoit demeuré victorieux, &
 » que la fortune le laissoit seul maître
 » de l'empire. « Par ces paroles envelop-
 pées, il vouloit se faire entendre sans
 trop s'expliquer. Il promit de donner
 à chaque soldat deux mille cinq cens
 dragmes attiques, * & d'augmenter de
 moitié la mesure du blé qu'on leur
 distribuoit. Il ajouta même qu'ils pou-
 voient se payer par leurs mains, &
 tirer cet argent de ses trésors & des
 temples des dieux ; répandant ainsi en
 un seul jour tout ce que Sévère, en
 dix-huit ans, avoit amassé aux dépens
 de tant de malheureux. Cependant les
 officiers de Géta s'étant répandus dans
 la ville, avoient éclairci tout le monde
 de la vérité de cette affaire. Mais les
 soldats gagnés par de si grandes lar-
 gesses, quoiqu'ils comprissent assez com-
 ment la chose s'étoit passée, déclarè-
 rent Antonin seul & légitime empereur,
 & son frère traité avec justice comme
 un ennemi.

ANTONIN &
GETA.

* 2000 liv.
de notre mon-
noie.

Antonin passa le reste de la nuit dans

ANTONIN
CARACALLA

le petit oratoire dont nous avons parlé, & se tenant fort de l'affection des cohortes prétoiriennes, il alla le lendemain au sénat, escorté de tous les soldats, mieux armés qu'ils ne le sont ordinairement lorsqu'ils accompagnent l'empereur. Après avoir fait les sacrifices accoutumés, il parla de cette sorte :
» Je n'ignore pas combien il est odieux
» d'être accusé de la mort de ses pro-
» ches, & que le nom seul de parricide
» prévient tous les esprits, & inspire
» à tout le monde de l'horreur. Je fais
» encore qu'on s'intéresse naturellement
» pour les malheureux. Le bonheur de
» ceux qui l'emportent sur leurs enne-
» mis, fait naître en nous une secrète
» jalousie. Le bon droit se trouve tou-
» jours du côté du vaincu, & l'on
» ne manque pas de donner le tort à
» celui qui a l'avantage. Mais si quel-
» qu'un, sans consulter les sentimens
» qu'inspire la compassion en faveur du
» plus foible, examine les choses de
» plus près, en pèse les circonstances
» & les motifs, il trouvera qu'il est aussi
» raisonnable que nécessaire de faire
» retomber sur la tête de son ennemi
» le danger dont il nous menace, &

» qu'il y a aussi peu de gloire que de
 » bonheur d'avoir le dessous dans ces
 » occasions, comme il est également
 » salutaire & glorieux de prévenir le
 » coup qu'on nous porte. Vous pourrez
 » par le moyen de la question, vous assu-
 » rer de toutes les embûches que Géta
 » m'a dressées, & combien de fois il a
 » préparé contre moi du poison. J'ai fait
 » arrêter ses esclaves & ses officiers,
 » afin que vous puissiez, en les faisant
 » mettre à la torture, reconnoître la
 » vérité de ce que j'avance. Je l'ai déjà
 » fait donner à quelques-uns dont vous
 » allez entendre les dépositions. Il ne
 » s'est pas contenté de ces menées se-
 » crettes; tout nouvellement, pendant
 » que j'étois dans l'appartement de ma
 » mère, il est venu m'attaquer avec
 » quelques hommes armés. Mais il ne
 » m'a pu surprendre: j'ai sauvé ma vie
 » en me vengeant d'un ennemi dé-
 » claré; car depuis long-temps il avoit
 » dépouillé à mon égard tous les senti-
 » mens de la nature. S'armer contre
 » ceux qui en veulent à notre vie,
 » c'est une action non-seulement per-
 » mise, mais autorisée par plusieurs
 » exemples. Romulus notre fondateur a

ANTONIN
CARACALLA

* Tibère,
Néron.

** V. les
Remarques.

» été plus loin ; il en coûta la vie à
 » son frère pour une simple raillerie. Et
 » sans m'arrêter à Néron* & à Domitien
 » qui se défirent de Germanicus & de
 » Tite leurs frères, ** Marc Aurele qui
 » faisoit tant le philosophe & l'homme
 » modéré, pour une légère injure, ne
 » sacrifia-t-il pas à son ressentiment Lu-
 » cius Vérus son gendre ? Qu'ai-je fait
 » de plus odieux ? Menacé du poison,
 » voyant le poignard déjà levé sur moi,
 » je l'ai détourné contre mon ennemi.
 » Vous devez donc rendre grâces aux
 » dieux, qui ne vous laissant qu'un de
 » vos empereurs, vous mettent en état
 » de vivre désormais plus tranquille-
 » ment, sans avoir à partager entre deux
 » émules vos sentimens & vos esprits ;
 » n'ayant plus les yeux attachés que sur
 » un seul, & n'attendant que de lui votre
 » fortune. Jupiter, seul souverain parmi
 » les dieux, n'a voulu donner à la terre
 » qu'un seul maître. « Antonin pro-
 nonça ce discours avec beaucoup de
 force & de véhémence, regardant d'un
 œil farouche & plein de rage les amis de
 Géta, qu'il laissa tout tremblans & à
 demi morts.

D'abord qu'il se fut retiré dans son

 ANTONIN
CARACALLA

 Cruautés
inouïes de
Caracalla.

palais, il envoya tuer les domestiques de son frère, ses officiers, ses amis, & tous ceux qui lui appartenoient, sans épargner l'âge le plus tendre. On mettoit les corps morts sur des charettes par ignominie, & on les portoit hors de la ville, où on les brûloit pêle-mêle par monceaux. Il ne pardonna à aucun de ceux qui tenoient à Géta par quelque endroit, de si loin que ce pût être. Les athlètes, les conducteurs de charriots, les comédiens, enfin tout ce qui avoit servi à ses plaisirs, périt avec lui. Les sénateurs les plus qualifiés & les plus riches furent accusés d'avoir été dans sa confiance, la plupart sur de fort légères conjectures, plusieurs sans aucun fondement. Mais on cherchoit des prétextes, & non pas des raisons pour s'en défaire. Sa cruauté alla plus loin. Il fit mourir une sœur de Commode déjà fort âgée, pour laquelle les autres empereurs avoient eu beaucoup de considération en mémoire de son père Marc Aurele. Tout son crime étoit d'avoir, à la mort de Géta, mêlé ses larmes avec celles de l'impératrice Julie. Il fit mourir la fille de Plautien, qu'il avoit épousée du vivant de Sévère, &

ANTONIN
CARACALLA

qui étoit alors reléguée en Sicile. Un de ses cousins qui portoit le nom de Sévère, le fils de Pertinax, & celui de Lucilla, sœur de Commode, eurent le même sort. Il vouloit couper jusqu'à la racine de tout ce qui restoit des maisons impériales, & ce qu'il y avoit dans le sénat de rejetons des anciennes familles patriciennes. Les gouverneurs des provinces & les intendans furent la plupart du nombre des proscrits. Tous ceux qui lui déplaisoient avoient été amis de Géta. Les nuits n'étoient pas assez longues pour tant de meurtres. Il porta l'inhumanité jusqu'à faire enterrer toutes vives des vestales qu'il fit accuser fausement d'avoir violé leur vœu de chasteté. Mais pour comble d'horreur, ce qui n'eut jamais d'exemples, c'est qu'assistant un jour aux jeux du cirque, le peuple s'étant moqué d'un conducteur de chariot qui plaisoit à l'empereur, il prit cet affront pour lui, & commanda à ses gardes de se jeter dans la foule, & de tuer ceux à qui étoient échappées ces railleries. Les soldats ayant une fois la bride sur le cou, voyant qu'il leur étoit permis d'exercer toutes sortes de violences, ne pouvant d'ailleurs discerner

ner les coupables dans une si grande multitude, où chacun rejetoit la faute sur son voisin, tuoient tous ceux qui leur tomboient sous les mains ; ou, s'ils les laissoit aller, ce n'étoit qu'après les avoir mis presque tout nus, trop heureux encore de racheter leur vie à ce prix.

ANTONIN
CARACALLA

Antonin, après tant de cruautés, tourmenté par les remords de sa conscience, & ne pouvant plus se souffrir à Rome, en partit plutôt pour fuir des lieux qui lui retraçoient sans cesse l'image de ses crimes, que pour aller, comme il le disoit, visiter les provinces, & faire la revue de ses armées. Il alla d'abord vers les frontières du nord sur les bords du Danube, où il passoit son temps à conduire des chariots, & à combattre de près contre des bêtes féroces. Il ne rendoit la justice que fort rarement ; & sans se donner le temps d'écouter les parties, il prononçoit presque toujours au hasard. Il s'appliquoit à gagner l'affection des barbares par toutes sortes de moyens. Il en prit un grand nombre à sa solde, & choisit les plus vigoureux & les mieux faits pour les mettre parmi ses gardes. Sou-

Vertus militaires de Caracalla.

ANTONIN
CARACALLA

vent il quittoit l'habit à la romaine, & paroiffoit en public avec une efpèce de cotte de mailles, couverte de bandes d'argent, & un tour de cheveux blonds coupés comme ceux de ces barbares. Ces manières leur plaifoient fort, & ne choquoient pas les foldats romains qui étoient d'ailleurs fort contens d'Antonin, parce qu'il leur faisoit souvent des largefles, & affectoit avec eux un air de familiarité qui les charmoit. Il ne fe diftinguoit en rien du fimple foldat; s'il falloit creufer un foffé, drefser un pont, élever une chauffée, ou faire quelqu'autre ouvrage, il étoit le premier à tout. On fervoit fur fa table les viandes les plus communes dans des plats de terre ou de bois. Souvent, fans autre façon, prenant autant de blé qu'il en faut pour faire du pain à un feul homme, il fe donnoit lui-même la peine de le moudre & de le pétrir, & le faisoit cuire fur les charbons. Il méprifoit toutes les chofes délicates & fumptueufes; ce qui étoit bon pour le dernier des foldats étoit bon pour lui. Il étoit ravi lorsqu'ils l'appeloient leur compagnon; il marchoit prefque toujours à pied avec eux, fe chargeoit lui-

même de ses armes, & prenoit quelquefois sur ses épaules l'une des enseignes de l'armée qui sont fort longues, & auxquelles sont attachées plusieurs grandes médailles d'or qui les rendent encore plus pesantes; de sorte que c'est tout ce que peuvent faire les plus robustes que de les porter. Les soldats ne pouvoient se lasser d'admirer la force de son corps; & c'étoit pour eux une espèce de prodige, qu'un homme d'une si petite taille pût fournir à tant de travaux.

ANTONIN
CARACALLA

Lorsqu'il fut passé du Danube dans la Thrace qui confine à la Macédoine, ce fut tout d'un coup un nouvel Alexandre. Il s'intéressoit avec ardeur à la gloire de ce conquérant; il lui fit dresser des statues dans toutes les villes, & en remplit les places de Rome, les temples, & le capitolé même. Nous en vîmes quelques-unes fort bizarres, qui sur un seul corps avoient deux têtes, dont l'une représentoit le roi de Macédoine, & l'autre l'empereur Romain. Il prit l'habit des Macédoniens, leur coiffure & leurs sandales. Il forma de l'élite de ses troupes un corps qu'il appela la phalange macé-

Antonin;
nouvel Alex-
andre &
nouvel A-
chille.

ANTONIN
CARACALLA

donienne, & obligea en même temps les officiers de son armée à prendre les noms qu'avoient portés les capitaines d'Alexandre. Il composa de la jeunesse de Sparte une seconde phalange, qu'on appelloit lacédémonienne, ou pitanate *. Après avoir donné les ordres dans toutes les villes de ces quartiers, il alla à Pergame pour essayer des remèdes d'Esculape *, & passa une nuit dans son temple, selon la coutume. Il alla ensuite voir les ruines de l'ancienne Troie, & vint au tombeau d'Achille. Il le couvrit de couronnes & de fleurs; &, oubliant Alexandre, ne pensa plus qu'à imiter le héros d'Homère. Mais il lui manquoit un Patrocle dont il pût pleurer la mort; il en trouva un fort à propos. Festus l'un de ses affranchis, pour lequel il avoit beaucoup d'affection, & qui tenoit l'agenda du * prince, mourut pendant qu'il étoit à Troie; quelques historiens ont même prétendu qu'il le fit empoisonner exprès. Le nouvel Achille fit porter le mort sur un bûcher autour duquel il immola toutes sortes de victimes; il y mit ensuite le feu, & faisant des libations, il invoqua les vents

* V. les Re-
marques.

* V. les Re-
marques.

* V. les Re-
marques.

à l'exemple de cet ancien héros. Mais lorsqu'il vint à chercher des cheveux pour jeter dans la flamme, il se fit moquer de tout le monde, car il en avoit si peu, qu'il eut bien de la peine à en amasser assez pour qu'il ne manquât rien à la cérémonie. Entre les autres grands capitaines, il estimoit particulièrement Sylla & Annibal à qui il fit dresser plusieurs statues.

ANTONIN
CARACALLA

De l'Asie il passa dans la Bithinie ; &, visitant en chemin toutes les villes de cette province, il vint à Antioche où il fut reçu magnifiquement. Il y demeura peu de jours, parce qu'il vouloit aller au plus tôt à Alexandrie, témoignant une envie extraordinaire de voir une ville bâtie par Alexandre, & de consulter le dieu du pays, qu'on y honore avec beaucoup de religion. Il ne laissoit voir que ces deux motifs, & ne paroissoit occupé que de la mémoire de son héros & du culte de Sérapis. Il donna ordre de préparer des hécatombes, & toutes les choses nécessaires pour des purifications. Le peuple d'Alexandrie naturellement léger, & qui se laisse emporter au moindre vent,

ANTONIN
CARACALLA

ayant appris ces nouvelles , fut transporté de joie , & ne pouvoit assez admirer l'honneur que leur faisoit Antonin , & l'inclination qu'il avoit pour leur ville. On lui fit une entrée plus magnifique qu'aucune de celles qu'on avoit faites jusqu'alors aux plus grands princes. Il y eut des concerts de toutes sortes d'instrumens , avec des illuminations ; l'odeur des parfums les plus exquis remplissoit toutes les rues , qui étoient jonchées de fleurs dans les endroits où l'empereur devoit passer. Il entra dans la ville suivi de toute son armée qui l'accompagna au temple de Sérapis , où il offrit un grand nombre de victimes , & brûla beaucoup de parfums. Il visita ensuite le tombeau d'Alexandre , sur lequel il laissa son ceinturon , sa cotte d'armes , ses bagues , ses diamans , & tout ce qu'il avoit de plus précieux. Le peuple voyoit avec un plaisir infini toutes ces marques d'honneur qu'il donnoit à leur ville , & passoit les jours & les nuits dans de continuelles réjouissances. Mais ces malheureux ignoroient le ressentiment du prince , & ce qu'il leur préparoit.

Il n'avoit affecté ces beaux dehors que pour les perdre plus sûrement : voici ce qui l'avoit animé contre eux.

ANTONIN
CARACALLA

On lui mandoit , lorsqu'il étoit à Rome , pendant la vie , & depuis la mort de son frère , qu'ils faisoient souvent sur lui des railleries. Ils sont naturellement moqueurs , attrapent merveilleusement le ridicule des gens ; leur langue n'épargne pas même les puissances ; & souvent , lorsqu'ils ne pensent qu'à rire , ils piquent très - vivement ceux sur qui tombent leurs bons-mots & qui prennent les choses plus sérieusement : car rien n'offense plus que la vérité ; & c'est outrer une personne que de la blesser par certains endroits sur lesquels elle se sent foible. C'est ce qui arriva au peuple d'Alexandrie. Ils parloient avec trop de liberté sur la mort de Géta ; ils donnoient à Julie , mère de ces deux princes , le nom de Jocaste , & se moquoient d'Antonin qui , avec sa petite taille , s'avisoit d'imiter Achille & Alexandre , les premiers des héros. Toutes ces plaisanteries poussèrent à bout l'empereur qui étoit fort emporté de son naturel. Il avoit gardé jusqu'alors son ressentiment ,

Horrible
massacre à
Alexandre.

ANTONIN
CARACALLA

& sa vengeance étoit prête à éclater. Cependant il leur faisoit toujours bonne mine , & se mêloit dans leurs divertissemens ; mais lorsque les réjouissances publiques eurent attiré de tous les lieux circonvoisins une grande multitude de peuple , il fit publier un édit qui portoit , que toute la jeunesse de la ville eût à se rendre dans la place ; qu'il vouloit , en l'honneur d'Alexandre , créer une troisième phalange qui portât son nom ; qu'ils se rangeroient tous sur plusieurs lignes dans une distance égale , afin qu'il pût les considérer chacun en particulier , examiner leur âge , leur taille & leurs dispositions pour les exercices militaires. Ils donnèrent aisément dans le piège , n'ayant point lieu de se défier de ses promesses. Ils se trouvèrent au rendez-vous avec leurs proches qui les félicitoient sur l'honneur qu'ils alloient recevoir. L'empereur passant dans les rangs les regardoit les uns après les autres , disant à chacun quelque chose d'obligeant. Pendant qu'il faisoit cette revue , son armée les investissoit ; lorsqu'il les vit entourés de toutes parts , & pris comme dans un filet , il se retira. Aussitôt , le signal

donné , les soldats se jetèrent sur cette troupe défarmée , & tuèrent tous ceux qui se trouvèrent sous leurs mains. Pendant que les uns étoient occupés à cette horrible boucherie , les autres creusoient de grandes fosses dans lesquelles ils jetoient par monceaux les corps qu'ils couvroient d'un peu de terre. On y traînoit des malheureux qui respiroient encore ; il y en eut d'enterrées tout vivans. Quelques-uns même des soldats eurent ce terrible sort ; car les blessés qui avoient un reste de vigueur , s'attachant fortement à ceux qu'ils pouvoient saisir , les entraînoient avec eux , & ils étoient aussitôt accablés par les autres corps qu'on y jetoit continuellement. On fit de la sorte , en un moment , de cette place un grand cimetière. Le carnage fut si grand , que le sang rougit les eaux du Nil jusqu'à son embouchure. Après une si terrible exécution , Antonin revint à Antioche.

ANTONIN
CARACALLA

Peu de temps après , il lui prit envie de se faire donner le nom de Parthique , en faisant accroire au sénat qu'il avoit dompté tous les barbares de l'Orient. On étoit depuis long-temps en

Caracalla
surprend le
roi des Par-
thes par une
trahison.

ANTONIN
CARACALLA

paix avec ces peuples ; mais ce n'étoit pas la foi des traités qui l'embarraffoit, il ne pensoit qu'à les surprendre : voici ce qu'il imagina. Il envoya des ambassadeurs au roi Artabane, avec de très-riches présens, pour lui demander sa fille en mariage. Il lui marquoit dans ses lettres : » Qu'étant empereur » & fils d'empereur, il ne vouloit point » épouser la fille d'un particulier ; que » l'héritière d'un si grand roi lui convenoit beaucoup mieux. Que l'empire » des Parthes & celui des Romains, » étoient les deux plus puissans de l'univers ; que lorsqu'ils seroient réunis, » rien ne pourroit leur résister. Que les » peuples qui composoient les deux états » n'auroient point de peine à se soumettre au même joug, pourvu qu'on leur donnât des gouverneurs de leur nation, & qu'on leur permît de vivre selon leurs anciennes coutumes. » Qu'il n'y avoit point de meilleures troupes que l'infanterie Romaine & la cavalerie des Parthes, ceux-ci étant aussi habiles à tirer de l'arc, que les autres à manier la pique & l'épée ; que ces forces jointes ensemble suffiroient pour faire de l'univers un seul

» empire. Il ajoutoit encore , que les
» plantes odoriférantes qui croissoient
» chez les Parthes , leurs parfums &
» leurs étoffes précieuses d'une part ; &
» de l'autre, les métaux, & ces ouvrages
» où les Romains font voir tant d'art &
» de délicatesse , deviendroient com-
» muns aux deux nations ; & qu'au lieu
» de la petite quantité que les marchands
» faisoient passer secrètement & avec
» risque , ils en auroient alors en abon-
» dance & sans peine. Le roi des Parthes
» rejeta d'abord ces propositions , per-
» suadé que la fille d'un roi que les Ro-
» mains appeloient barbare , ne conve-
» noit point à leur empereur ; que ce
» seroit une union trop bizarre que celle
» de deux personnes qui parloient une
» langue différente , & qui avoient des
» coutumes & des manières si opposées.
» Qu'il y avoit à Rome beaucoup de pa-
» triciens dont l'empereur pourroit de-
» venir le gendre , sans se méfallier ; &
» qu'il pourroit aussi trouver à sa fille ,
» parmi les Arsacides , un parti qui ne
» seroit pas indigne d'elle. Qu'il ne fal-
» loit pas unir des maisons qui ne s'esti-
» moient pas assez mutuellement pour
» se tenir honorées de cette alliance. »

ANTONIN
CARACALLA

Voilà à peu près la réponse qu'Artabane fit à l'empereur. Mais celui-ci faisant de nouvelles instances, & des protestations solennelles qu'il ne souhaitoit rien tant que de conclure ce mariage, pressa tellement le roi des Parthes qu'il se rendit à la fin, & commença à l'appeler son gendre.

Cette nouvelle s'étant répandue chez les barbares, ils préparèrent toutes choses pour bien recevoir l'empereur, se réjouissant déjà d'une alliance qui alloit être pour les deux nations comme le sceau d'une paix solide & éternelle. Antonin ayant passé le Tigre, s'avançoit dans le pays des Parthes comme sur ses propres terres; il ne trouvoit sur son chemin que des victimes égorgées, & les autels couverts de fleurs & de parfums. Il affectoit de paroître fort sensible à toutes ces marques d'honneur. Lorsqu'il fut près de la capitale, Artabane vint au devant de lui dans une plaine hors de la ville. Il étoit accompagné d'une grande troupe de barbares qui avoient des couronnes de fleurs, avec des habits rayés & enrichis d'or, & qui dansoient au son des flûtes, des hautbois & des timbales. Ils aiment avec

passion ces sortes de divertissemens qui suivent d'ordinaire leurs festins. Lorsque les deux princes se furent abordés, les Parthes mirent pied à terre. Ils se pressoient les uns les autres pour voir l'époux de leur princesse. Et s'étant ensuite assemblés par troupes, sans aucun ordre, ils se mirent à boire après avoir fait des libations selon leurs coutumes. Alors, Antonin fit charger les barbares, qui, épouvantés d'un coup si peu attendu, prirent la fuite sans faire aucune résistance. Le roi Artabane ayant été enlevé par ses gardes, eut à peine le temps de se sauver à cheval avec peu de suite. Le reste ne put échapper aux Romains; leurs chevaux, qui leur étoient alors si nécessaires, leur manquoient. Comme ils n'ont guère que de la cavalerie, ils ne sont pas accoutumés à marcher à pied, & leurs robes longues & amples les embarrassoient fort en cette occasion. Ils avoient quitté leurs arcs & leurs carquois, ne s'imaginant pas qu'à des noces ils leur seroient nécessaires. Ainsi l'armée romaine les ayant tués presque tous, & fait le reste prisonniers, se retira chargée de butin. Antonin fit mettre le feu à

ANTONIN
CARACALLA

ANTONIN
CARACALLA

plusieurs bourgades, dont il abandonna le pillage à ses soldats. Sa fourberie lui ayant si bien réussi contre des gens aussi incapables de se garantir d'une trahison que de la commettre, & ses troupes étant lassées de tuer & de saccager, il repassa le Tigre, & écrivit au sénat & au peuple romain qu'il avoit subjugué tout l'Orient, & réduit sous son obéissance tous les royaumes de ces vastes contrées. Le sénat n'ignoroit pas ce qui en étoit; (ignore-t-on jamais rien de ce qui regarde les princes?) cependant, par crainte & par flatterie, on lui décerna tous les honneurs qu'on accorde aux victoires les plus complètes. Depuis cette belle expédition, il se tint en Mésopotamie, où il passoit son temps à la chasse & à conduire des chariots.

Conjuration
de Macrin.

Son armée étoit commandée par deux lieutenans-généraux, Audence & Macrin. Le premier déjà sur l'âge, étoit bon officier, bon soldat, mais peu versé dans le manège des affaires. L'autre avoit fréquenté le barreau, & savoit parfaitement le droit romain. L'empereur faisoit souvent sur ce dernier de sanglantes railleries, lui reprochoit de manquer de cœur, & d'être

plus propre pour la robe que pour l'épée. Il trouvoit fort mauvais que sa table fût servie avec quelque délicatesse, qu'il ne s'accommodât pas de viandes communes, & de cette vie dure dont Antonin se faisoit un mérite auprès des soldats; & sur-tout de ce qu'il s'habilloit dans le camp comme il auroit pu faire à Rome. Il le traitoit de lâche, d'efféminé, & le menaçoit quelquefois de le faire mourir s'il ne changeoit de conduite. Ces menaces & ces reproches faisoient dans le cœur de Macrin de profondes blessures, qui se rouvrirent par l'occasion que je vais rapporter, où l'on verra que les princes ne peuvent fuir leur destinée, & que leur vie dépend quelquefois des moindres caprices du hasard.

Antonin avoit une curiosité excessive, qui passoit des choses naturelles à celles dont les dieux se sont réservé la connoissance: les soupçons dont il étoit continuellement travaillé, augmentoient cette disposition. Il consultoit tous les oracles, avoit beaucoup de foi aux devins, aux aruspices & aux astrologues; il en faisoit une recherche exacte, & connoissoit par nom & par

ANTONIN
CARACALLA

* V. les Re-
marques.

furnom tous ces affronteurs publics , qui promettent toujours plus qu'ils ne peuvent tenir. Mais appréhendant que ceux qui étoient auprès de lui, ou par flatterie , ou par crainte , ne lui cachassent la vérité ; il écrivit à Maternianus son agent à Rome , qui étoit le plus avant dans sa confiance , & le seul dépositaire de tous ses secrets , de consulter les plus habiles devins , & d'employer la nécromancie , pour découvrir combien il avoit de temps à vivre , & s'il n'y avoit point de conspiration formée contre lui. Maternianus , usant de la liberté que le prince lui donnoit , * écrivit à Antonin , pour résultat de ses consultations , que Macrin en vouloit à sa vie , & qu'il se hâtât de le prévenir : soit que les devins lui eussent véritablement fait cette réponse , ou qu'il l'eût supposée pour perdre cet officier. Il mit sa lettre avec plusieurs autres , dans un même paquet. Le courier arriva comme l'empereur montoit sur son chariot , pour aller faire ses exercices ordinaires. Il ne voulut point remettre sa partie , & chargea Macrin , à qui quelques-unes des lettres de ce paquet étoient adressées , de
lire

lire aussi les autres, & de lui en faire le rapport, s'il y avoit quelque chose de conséquence; ou bien d'y répondre lui-même, & de donner les ordres nécessaires, selon le devoir de sa charge.

Macrin se mit aussitôt à lire ces lettres; mais lorsqu'il vint à celle où il étoit fait mention de lui, & qu'il eut vu le conseil que Maternianus donnoit à l'empereur, il en prévint la conséquence, & ne douta point qu'après un tel rapport, avec un prétexte si apparent, Antonin qui étoit d'un naturel sanguinaire, & qui l'avoit menacé tant de fois de le faire mourir, ne passât des menaces aux effets. Il supprima donc cette lettre, & fit, à son ordinaire, des extraits de toutes les autres. Mais appréhendant que Maternianus n'écrivît une seconde fois, il pensa à garantir sa tête par quelque coup hardi. Il y avoit parmi les gardes du corps de l'empereur, un centurion nommé Martial, dont il avoit fait depuis peu de jours exécuter le frère sur une simple accusation, sans qu'il eût été convaincu en justice. Il avoit aussi maltraité de paroles cet officier, & lui reprochoit souvent de dégénérer de la

ANTONIN
CARACALLA

vertu romaine, & d'être un digne ami de Macrin. Ce dernier sachant qu'il étoit outré des reproches piquans de l'empereur & de la mort de son frère, l'envoya querir. Comme il lui avoit fait beaucoup de bien, & qu'il avoit souvent éprouvé sa fidélité, il n'eut point de peine à s'ouvrir à lui, & lui demanda sans détour, s'il vouloit se charger de tuer l'empereur. Le centurion ne fut point étonné d'une proposition à laquelle son ressentiment l'avoit déjà préparé : les promesses de Macrin achevèrent de le déterminer; il s'engagea sans peine à le servir & à se venger. L'occasion s'en présenta peu de temps après.

Mort de
Caracalla.

L'empereur étant à Carres, ville de Mésopotamie, voulut aller visiter le temple de la lune que les habitans du pays honorent particulièrement. Comme ce temple étoit assez éloigné de la ville, il ne prit avec lui qu'un petit nombre de cavaliers, dans le dessein de revenir d'abord qu'il auroit achevé son sacrifice. Au milieu du chemin, il se sentit pressé de quelque besoin; & faisant retirer ses gens, il alla avec un seul de ses serviteurs dans un lieu écarté. Toute

sa suite se tenoit éloignée ; mais Martial, comme si l'empereur l'eût appelé, ou lui eût fait quelque signe, courut à lui, & profitant d'un moment qu'il épioit tous les jours, il lui porta entre les deux épaules un coup de poignard dont il mourut sur la place. L'assassin remontant à cheval, s'enfuit à toute bride ; mais les cavaliers Germains, pour qui l'empereur avoit une affection particulière, & qui étoient de sa garde, se trouvant les plus avancés, s'aperçurent du coup, & s'étant mis à ses trouffes, le percèrent de traits. Toute l'armée accourut en même temps, & Macrin des premiers se jetant sur le corps du prince, cacha avec tant d'artifice sa joie sous une douleur apparente, que tout le monde y fut trompé. Les soldats furent très-affligés de la mort de l'empereur, en qui ils perdoient plutôt un compagnon qu'un général ; mais ils ne formèrent aucun soupçon contre Macrin ; & se persuadant que Martial s'étoit porté à cet attentat de lui-même, & par le seul desir de se venger, ils n'approfondirent point cette affaire, & se retirèrent sans bruit dans leur camp. Macrin ayant fait brûler le corps d'An-

ANTONIN
CARACALLA

ANTONIN
CARACALLA

tonin , mit ses cendres dans une urne , & l'envoya à l'impératrice sa mère , qui étoit alors à Antioche. Cette princesse ayant perdu si malheureusement ses deux enfans , se donna la mort ; soit qu'elle s'abandonnât à son désespoir , ou qu'elle en eût reçu des ordres secrets. Antonin ne régna seul que six années.

Election de
Macrin. Ba-
taille contre
les Parthes.

LES soldats incertains & irrésolus , passèrent deux jours sans chef , à délibérer sur le choix qu'ils avoient à faire. Cependant il n'y avoit pas de temps à perdre. On recevoit tous les jours des nouvelles qui confirmoient qu'Artabane venoit en diligence pour tirer raison de la perfidie de l'armée romaine , & pour venger les mânes de ceux qui pendant la paix , au milieu des solennités d'une alliance , avoient été cruellement égorgés. Les soldats voulurent d'abord placer sur le trône Audence , qui s'étoit fait à la guerre beaucoup de réputation , & qui avoit toutes les qualités d'un bon général. Cet officier s'étant excusé sur sa vieillesse , ils offrirent la même place à Macrin ; les tribuns le pressèrent fort de l'accepter , & après

sa mort on les soupçonna d'être entrés dans sa conjuration, comme nous le rapporterons dans la suite. Quoiqu'il ne comptât pas beaucoup sur l'affection & l'attachement des soldats, cependant la nécessité des affaires qui porta ceux-ci à lui offrir l'empire, le détermina à l'accepter. Artabane approchoit avec des troupes nombreuses, très-fortes en cavalerie & en archers, parmi lesquels il avoit mêlé des hommes armés de toutes pièces, qui combattoient avec de longues piques de dessus leurs chameaux. Macrin, après son élection, fit ce discours aux soldats :

MACRIN.

» Il est fort naturel de pleurer la mort
 » d'un prince, ou pour mieux dire d'un
 » compagnon tel que celui que vous
 » venez de perdre ; mais il est aussi de la
 » prudence de ne se pas laisser accabler
 » par la douleur. Sa mémoire qui vous
 » sera toujours chère, fera aussi très-il-
 » lustre dans la postérité ; ses grandes ac-
 » tions, son affection pour vous, la part
 » qu'il prenoit dans tous vos travaux,
 » lui mériteront une gloire immortelle.
 » Mais après avoir donné quelques jours
 » à notre douleur, il est temps de penser
 » au péril qui nous menace. Nous avons

MACRIN.

» sur les bras le roi des Parthes, avec
» toutes les forces de l'Orient : il s'est
» armé pour une juste querelle ; nous
» l'avons attaqué les premiers, en lui
» portant la guerre dans le sein même
» de la paix. L'honneur & le salut de
» l'empire est entre vos mains, il n'a de
» ressource qu'en votre valeur. Il ne
» s'agit plus de défendre ses frontières
» ou d'étendre ses bornes. Nous hasar-
» dons tout aujourd'hui, nos fortunes
» & nos vies, contre un grand roi &
» une puissante armée qui vient nous
» redemander le sang de ses enfans &
» de ses frères, & qui nous traite de per-
» fides & de parjures. Opposons à cette
» multitude, l'ordre & la discipline des
» armées romaines. Les barbares, pour
» ne savoir pas se ranger en bataille,
» perdent le plus souvent l'avantage de
» leur grand nombre, qui ne sert qu'à
» mettre entre eux de la confusion ;
» au lieu que parmi nous, les rangs
» exactement gardés, des mouvemens
» uniformes & faits à propos, l'expé-
» rience des anciens corps, nous font
» ordinairement triompher des plus
» nombreuses armées. Allez donc au
» combat avec l'assurance ordinaire

» aux soldats romains. Il est de votre
 » honneur de faire croire à l'empire & MACRIN^e
 » au monde entier, par une seconde
 » victoire, que vous ne fûtes redevables
 » de la première qu'à votre seule valeur,
 » & non à aucun indigne stratagème; &
 » qu'au lieu de violer le droit des gens,
 » vous ne fîtes qu'user de celui des vain-
 » queurs. «

Les soldats, animés par ce discours, se mirent au plus tôt sous les armes. Dès que le jour parut, on découvrit Artabane avec toutes ses troupes. Après que les Parthes eurent adoré le soleil selon leur coutume, ils commencèrent le combat à coups de traits. Les Romains avoient mêlé dans leurs rangs des fantassins armés à la légère, & jeté sur les aîles les soldats maures avec la cavalerie. Ils se tenoient fort serrés, & soutenoient vigoureusement le choc des barbares, qui voltigeant de tous côtés, faisoient pleuvoir sur eux une effroyable grêle de flèches, & les incommodoient fort avec ces longues piques dont se servoient ceux qui étoient montés sur des chameaux. Mais quand on combattoit de près, l'épée à la main, les Romains étoient toujours les plus

MACRIN.

forts. Lorsqu'ils se sentoient pressés trop vivement par la cavalerie, ils faisoient semblant de prendre la fuite, & jetoient sur leur chemin, en se retirant, des espèces de herfes & autres ferremens dont la pointe étoit tournée en haut, qui s'enfonçant dans le sable, bleffoient les chevaux, & sur-tout les chameaux qui ont la corne du pied fort tendre; de sorte qu'ils s'abattoient aussitôt sous ceux qui les montoient. Or il faut savoir que toute la force des Parthes est dans leurs chevaux, & qu'il n'est rien de plus aisé que de les prendre lorsqu'ils sont obligés de mettre pied à terre. Leurs grandes robes traînantes les empêchent alors également de s'enfuir, & de se défendre. On combattit avec la même opiniâtreté deux jours de suite, sans que personne eût l'avantage, quoique chacun de son côté se l'attribuât. Le troisième jour, les barbares tâchèrent d'envelopper les Romains; mais ceux-ci, pour l'empêcher, élargissoient le front de leur bataille à mesure que les autres s'étendoient sur les aîles. Il y avoit eu un si grand carnage les jours précédens, que toute la plaine étoit couverte de corps morts entassés par monceaux,

monceaux , qui ôtoient souvent aux combattans la vue des ennemis ; ce qui fit prendre aux deux armées le parti de se retirer dans leur camp avant la fin du jour.

MACRIN.

Macrin surpris que les Parthes , dont une première résistance éteint ordinairement le feu & épuise toute l'ardeur , s'opiniâtraissent si long - temps , & se préparaissent à recommencer le combat , d'abord qu'ils auroient enseveli leurs morts , se douta qu'Artabane ne revenoit si souvent à la charge , que parce qu'il croyoit avoir en tête Antonin. Pour le désabuser , il lui envoya des ambassadeurs avec des lettres , dans lesquelles il lui marquoit : » Que les dieux
 » vengeurs des parjures avoient puni
 » l'attentat commis contre sa personne ,
 » & que celui à qui il en vouloit n'étoit
 » plus. Que les Romains l'avoient élu em-
 » pereur ; qu'il n'avoit jamais approuvé
 » la perfidie d'Antonin ; qu'il étoit prêt à
 » lui rendre les prisonniers & à le dé-
 » dommager de tout le ravage que l'ar-
 » mée Romaine avoit fait sur ses terres ;
 » qu'il ne demandoit pas mieux que de
 » l'avoir pour ami , & qu'il signeroit à
 » l'heure même un traité de paix , s'il

MACRIN.

» vouloit l'accepter. « Artabane éclairci par ces lettres & par le rapport des envoyés, content des satisfactions qu'on lui offroit, accepta les propositions de Macrin, & s'en retourna dans son royaume avec toutes ses troupes. L'empereur, de son côté, quittant la Mésopotamie, vint à Antioche.





HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE CINQUIÈME.

ON a vu dans le Livre précédent, l'histoire du règne d'Antonin, sa mort, & les commencemens de son successeur. Macrin écrivit d'Antioche, au sénat & au peuple romain, des lettres conçues en ces termes : » Comme vous » n'ignorez pas la conduite que j'ai » tenue jusqu'à mon élévation à l'em- » pire ; que vous connoissez le penchant » naturel que j'ai pour la douceur, dont » je vous ai donné plusieurs marques

MAGRIN.

MACRIN.

» dans l'exercice d'une charge qui ap-
» proche fort de la souveraine puissance,
» (puisque l'empereur même & sa vie
» dépendent en quelque manière du pré-
» fet des cohortes prétoriennes) je crois
» qu'il seroit inutile de m'étendre fort
» au long pour vous prouver une chose
» dont vous êtes déjà convaincus. J'ai
» toujours condamné les excès d'Anto-
» nin. Les remontrances que je me suis
» hasardé quelquefois de lui faire, pour
» sauver la vie à ceux qu'il faisoit mou-
» rir sans raison & sans fondement, ont
» pensé me coûter la mienne. Aussi me
» disoit-il souvent des paroles piquan-
» tes, me reprochant ma modération,
» & traitant de lâcheté & de mollesse,
» ce qui s'éloignoit de la férocité de ses
» mœurs. Pour lui plaire, il falloit le flat-
» ter, entretenir & exciter son humeur
» sanguinaire. Les délateurs qui ser-
» voient sa cruauté, étoient le plus avant
» dans la faveur. Mais dans une cour si
» corrompue je n'ai point changé de ca-
» ractère, & j'ai toujours préféré la
» vertu à la fortune. Après sa mort,
» nous avons terminé heureusement une
» guerre importante qu'il avoit injuste-
» ment commencée, ayant hasardé, par

» une vanité ridicule, la gloire & le salut
» de l'empire. Nous avons fait paroître
» autant de valeur dans le combat, que de
» prudence dans un traité par lequel,
» d'un ennemi redoutable, nous nous
» sommes fait un ami sincère; délivrant
» en même temps l'empire de l'alarme
» que lui donnoit une armée formidable
» répandue dans nos campagnes. Sous
» mon règne, vous jouirez d'une heu-
» reuse tranquillité, vous ne verrez point
» répandre le sang innocent, & vous re-
» trouverez sous un empereur les temps
» de la république. Je ne crois pas que
» personne s'imagine que la fortune se
» soit méprise, lorsqu'elle a mis un
» simple chevalier sur le trône. Il est vrai
» qu'elle se prodigue souvent aux plus
» indignes; mais la gloire qui revient
» des qualités personnelles, ne dépend
» point de ses caprices. La naissance, les
» richesses & tous les honneurs qui font
» le sujet de l'admiration des hommes,
» ne font point le mérite de ceux qui en
» sont revêtus; on leur porte envie sans
» les en estimer davantage. Mais la dou-
» ceur & la modération sont des vertus,
» qu'il est également heureux & hono-
» rable de posséder. A quoi sert la no-

MACRIN.

» bleſſe ſi le mérite ne la ſoutient ? Vous
» êtes-vous mieux trouvés de Commode
» & d'Antonin , parce que ce dernier
» étoit fils d'empereur , & que l'autre
» en comptoit pluſieurs entre ſes aïeux ?
» Au contraire , ceux qui viennent à
» l'empire par ſucceſſion , croient être
» en droit d'en uſer à leur fantaſie &
» ſans aucun égard , comme de leur hé-
» ritage. Mais ceux que vous tirez d'une
» condition privée , vous ont une obli-
» gation dont ils ne ſauroient jamais ſ'ac-
» quitter , & qu'ils tâchent toute leur
» vie de reconnoître. Les princes qui
» ſont de familles patriciennes donnent
» ordinairement dans l'orgueil , & regar-
» dent avec mépris leurs ſujets comme
» infiniment au deſſous d'eux ; mais ceux
» qui d'une fortune médiocre ſe ſont par
» différens degrés élevés juſqu'au trône ,
» ſ'y maintiennent par leur modération.
» Ils ménagent avec retenue ce fruit de
» leurs travaux , & ils ont toujours beau-
» coup de conſidération pour les perſon-
» nes de qualité , auxquelles ils étoient
» accoutumés de marquer du reſpect. Je
» ſuis réſolu de ne rien faire ſans votre
» participation , de vous admettre dans
» tous mes conſeils , & de vous rendre

» cette ancienne liberté que vous avez
 » perdue sous les plus nobles empereurs,
 » & dont vous aviez recommencé à jouir
 » sous Marc Aurèle & sous Pertinax ,
 » tous deux parvenus à l'empire par
 » votre choix, & non par le droit de la
 » naissance. Il vaut mieux donner à sa
 » race des commencemens illustres ,
 » que de ternir par ses vices l'éclat de
 » sa maison. «

MACRIN.

Cette lettre fut reçue du sénat avec de grandes acclamations, & l'on accorda sur l'heure à Macrin tous les titres & les qualités qu'on donne aux empereurs. Ce n'étoit pas tant toutefois son élévation que la mort d'Antonin, qui causoit la joie publique. Les personnes de qualité sur-tout, du moment de la mort de ce prince, croyoient voir éloignée de dessus leur tête l'épée qui étoit prête à y tomber. On fit pendre tous les délateurs de profession, & les esclaves qui avoient accusé leurs maîtres. Rome & presque tout l'empire se vit, par leur mort ou par leur fuite, purgée de cette peste. S'il en restoit quelques-uns, ils se tenoient cachés, & ne troubloient point la tranquillité publique, & ce rayon de liberté qui se montra aux

MACRIN.

Romains pendant l'année du règne de Macrin. La plus grande faute que fit ce prince, & celle qui causa sa perte, ce fut de retenir ses troupes en corps d'armée, & de ne les pas renvoyer dans leurs quartiers d'hiver. Il auroit dû aussi se rendre au plus tôt à Rome, où les vœux du peuple Romain l'appeloient tous les jours. Mais au lieu de faire une démarche si essentielle, il demeuroit tranquillement à Antioche, prenant grand soin de sa barbe, marchant avec une gravité étudiée, faisant attendre long-temps ceux à qui il donnoit quelque réponse, & leur parlant si bas, que le plus souvent on n'entendoit rien de ce qu'il disoit. Par ces manières, il affectoit d'imiter Marc Aurele; mais il n'imitoit que ses défauts. Il s'abandonnoit aux plaisirs, passoit tout son temps à des spectacles de farceurs & de baladins, au lieu de le donner aux affaires de l'état. Il portoit des agraffes d'or, & un ceinturon tout couvert d'argent & de pierres précieuses. Ce luxe & cette afféterie ne plaisoient point aux soldats Romains, qui ne croient ces vains ornemens propres que pour des femmes. Ces objets qu'ils avoient tous les jours

devant les yeux, les choquoient de plus en plus. Ils ne pouvoient souffrir une telle mollesse dans un général d'armée ; sur-tout lorsqu'ils lui oppoient la vie dure & laborieuse & les vertus militaires d'Antonin. Ils murmuroient encore de ce que la paix étant faite, on les tenoit toujours sous des tentes, éloignés de leur pays, manquant souvent des choses les plus nécessaires ; pendant que Macrin ne se refusoit aucun plaisir, & se plongeoit dans toutes sortes de voluptés. Après avoir long-temps murmuré, ils s'échappèrent tout-à-fait jusqu'à lui dire des injures en public, & commencèrent à épier tous les momens pour se défaire d'un homme dont ils ne pouvoient s'accommoder.

MACRIN.

La fortune, lassée au bout d'une année de voir Macrin abuser de ses faveurs & s'abandonner à une indigne oisiveté, donna aux soldats une occasion de le perdre, qui étoit d'elle-même peu considérable. Julie, femme de Sévère & mère d'Antonin, avoit une sœur appelée Mæsa, qui étoit de la ville d'Emèse, en Phénicie. Elle avoit passé presque toute sa vie à la cour sous les règnes de Sévère & d'Antonin. Ma-

Antonin Héliogabale proclamé empereur.

MACRIN.

crin ayant été élevé à l'empire, la renvoya dans son pays, sans lui rien ôter de ses biens qui étoient fort considérables : car elle avoit bien profité de son alliance avec le prince, & du temps qu'elle avoit été auprès de lui, pour en amasser. Elle avoit deux filles, Soême & Mammée. La première avoit un fils nommé Bassien, & la seconde, un autre nommé Alexien. Mæsa, leur aïeule, donnoit tous ses soins à leur éducation. Bassien avoit alors environ quatorze ans, & son cousin dix. Ils étoient prêtres du soleil que les Phéniciens honorent particulièrement, & qu'ils appellent dans leur langue Héléagabale. Ces peuples lui ont bâti un temple superbe, où l'argent, l'or & les pierres précieuses brillent de toutes parts. Il n'est pas seulement orné par les gens du pays ; mais les satrapes & les rois voisins y envoient à l'envi de riches offrandes. On ne voit point dans ce temple, comme chez les Grecs & chez les Romains, une statue qui représente le dieu qu'on y adore : il y a seulement une grande pierre toute noire, de la figure d'un cône, qu'ils disent être tombée du ciel. Lorsqu'on la regarde de

près, on y apperçoit quelques inégalités, avec des traits mal formés; ils prétendent que c'est l'image du soleil. Bassien exerçoit la charge de pontife, revêtu d'une robe qui lui descendoit jusqu'aux talons, avec de grandes manches à la mode de ces barbares. Il avoit une chaussure qui lui prenoit depuis les pieds jusqu'à la ceinture, avec un habit de dessus couvert de bandes de pourpre & brodé d'or, & sur la tête une couronne enrichie de pierres précieuses. Il surpasseoit en beauté tous ceux de son âge : sa bonne mine, soutenue d'un air de jeunesse & relevée par sa parure, le rendoit assez semblable à ces beaux portraits que nous avons de Bacchus. On se faisoit un plaisir de l'aller voir lorsqu'il exerçoit ses fonctions, & que, selon la coutume des Phéniciens, il dansoit au son de la flûte, suivi d'une troupe de jeunes gens & de femmes du pays. Sa beauté lui attiroit tous les regards; mais les soldats Romains surtout s'attachoient à le considérer, parce qu'il étoit du sang de leurs empereurs. La plus grande partie de l'armée campoit alors auprès d'Emèse, pour garder les frontières de la Phénicie; on ne la

MACRIN.

fit revenir de cette province que quelque temps après, comme nous le verrons dans la suite.

Les soldats, qui alloient de temps en temps à la ville & au temple en dévotion, y voyoient le jeune Bassien avec une admiration toujours nouvelle. Quelques-uns d'entre eux étoient bannis de Rome, où ils avoient été connus de Mæsa. Cette femme, lorsqu'ils admiroient la beauté de son petit-fils, les assuroit qu'il étoit véritablement fils d'Antonin, quoiqu'il passât pour être d'un autre. Soit que ce fût la vérité, ou que ce fût un conte fait à plaisir, elle leur disoit, que pendant qu'elle demouroit à Rome dans le palais, ce prince avoit eu commerce avec ses filles, qui étoient alors fort belles & dans la fleur de l'âge. Ces gens redirent la même chose à leurs compagnons, & ce bruit se répandit bientôt, par leur moyen, dans tout le camp. On ajoutoit que Mæsa avoit des monceaux d'or & d'argent qu'elle étoit prête à distribuer aux soldats, s'ils rendoient à son petit-fils l'héritage dont il avoit été frustré. Ils lui promirent de la recevoir dans le camp avec toute sa famille, &

de déclarer Bassien empereur & fils d'Antonin. Cette femme surmontant par l'ambition la crainte ordinaire à son sexe, se résolut à tout hasarder, plutôt que de traîner plus long-temps dans l'obscurité d'une condition privée. Elle sortit la nuit de la ville avec ses filles & ses petits-fils, escortée par les soldats qui avoient été chassés de Rome. D'abord qu'elle approcha du mur, on lui ouvrit les portes, & l'armée proclama tout d'une voix son petit-fils empereur sous le nom d'Antonin. S'étant ainsi déclarés, ils firent de grandes provisions de vivres, retirèrent des villages voisins leurs femmes & leurs enfans, avec tout leur petit bien, & se préparèrent à soutenir le siège.

MACRIN.

Lorsqu'on eut porté ces nouvelles à Antioche, & que le bruit se fut répandu dans les autres armées qu'on avoit reconnu un fils d'Antonin, & que la sœur de l'impératrice Julie faisoit aux soldats de grandes largesses; les esprits se trouvant disposés à croire tout ce qu'on disoit, & tout ce qui n'étoit pas impossible, admiroient avec étonnement cette aventure. La haine qu'ils portoient à Macrin, un reste d'affection pour son

MACRIN.

prédécesseur, mais par dessus tout, l'argent qu'on leur promettoit, leur faisoit prêter l'oreille aux nouveautés; de sorte qu'il y en avoit tous les jours plusieurs qui se rendoient auprès du nouvel Antonin. Macrin, sans s'étonner de ces mouvemens, affectant un air tranquille & plein d'assurance, ne daigna pas marcher en personne contre les rebelles, & se contenta d'envoyer un de ses lieutenans avec des troupes qu'il crut suffisantes pour les ranger bientôt à leur devoir. Julien (c'étoit le nom du général) s'étant avancé à la vue du camp, pour l'assiéger; les soldats qui s'y tenoient enfermés, montant sur les tours & sur les parapets, faisoient voir de loin à leurs compagnons le petit prince, qu'ils appeloient, avec de grandes acclamations, fils d'Antonin. Ils montroient en même temps des sacs d'argent, comme un hameçon très-puissant pour les attirer dans leur parti. Aussi les soldats de Julien se laissèrent-ils persuader sans peine que le fils de Soëme l'étoit d'Antonin; l'envie qu'ils avoient de le croire faisoit même qu'ils lui trouvoient tous les traits de son prétendu père, quoiqu'ils pussent à peine le voir

dans l'éloignement où ils étoient. Ils commencèrent par couper la tête à leur général, & l'envoyèrent à Macrin; puis passèrent dans le camp de ceux qu'ils étoient venus assiéger, qui par ce renfort, joint au grand nombre des transfuges qui arrivoient tous les jours, se virent en état, non-seulement de se défendre dans leurs murailles, mais même de tenir la campagne.

MACRIN.

Macrin ayant appris ces fâcheuses nouvelles, marcha à la tête de son armée pour forcer les rebelles dans leur camp; mais ils ne l'y attendirent pas, & vinrent au devant de lui pleins d'assurance. La bataille se donna sur les confins de la Syrie & de la Phénicie. Les gens d'Antonin combattoient avec chaleur, animés par le désespoir, & convaincus qu'il n'y avoit point de pardon pour eux, s'ils avoient le dessous. Ceux de Macrin, au contraire, le servoient sans ardeur; plusieurs même le trahirent, & passèrent dans l'armée ennemie. Ce prince appréhenda de se voir bientôt abandonné de tous ses soldats, & d'être fait prisonnier. Pour s'épargner les indignités & les insultes qu'il auroit eu à essuyer, il se retira sur le soir de la mêlée; &

Mort de
Macrin.

MACRIN.

quittant sa cotte d'armes & toutes les autres marques qui le distinguoient, prenant un habit de voyageur, se couvrant le visage, ayant aussi coupé sa barbe qui l'auroit fait reconnoître, il s'enfuit avec quelques centurions qui lui étoient attachés, & marcha jour & nuit pour prévenir le bruit de sa défaite. Les centurions pouffoient les chevaux de son chariot à toute bride, comme s'ils fussent allés en poste pour des affaires d'importance dont l'empereur les avoit chargés. Cependant la bataille duroit toujours : les soldats prétoriens tenoient seuls pour Macrin contre tous les autres qui étoient passés du côté d'Antonin. Comme ce sont des hommes vigoureux & aguerris, ils demeuroient fermes & soutenoient le combat sans plier. Mais dans la suite, ne voyant plus Macrin, ni les enseignes qu'on porte devant l'empereur ; ne sachant s'il avoit été tué, ou s'il avoit pris la fuite, ils se trouvèrent fort embarrassés sur le parti qu'ils avoient à prendre. Il n'y avoit pas d'apparence de combattre plus long-temps pour un homme qui avoit disparu ; mettre bas les armes, c'étoit s'avouer vaincus & se rendre comme à discrétion.

tion. Antonin ayant su des prisonniers que Macrin avoit pris la fuite, leur envoya dire par un héraut, que c'étoit à eux une folie de s'exposer davantage pour un lâche qui les avoit abandonnés; qu'il leur promettoit avec serment une amnistie générale, & qu'il étoit prêt à les recevoir pour ses gardes. Les prétoriens, sur sa parole, se rendirent auprès de lui. Il envoya aussitôt en toute diligence après Macrin qui étoit déjà fort loin. Ses gens l'ayant trouvé à Calcédoine dans une méchante maison du fauxbourg, avec une grosse fièvre que lui avoit donnée la fatigue du chemin, lui tranchèrent la tête. On dit qu'il vouloit se sauver à Rome, comptant sur l'affection du peuple; & que s'étant embarqué, il eut dans le détroit de la Thrace auprès de Byfance un vent contraire qui le repoussa sur les côtes d'Asie, pour le livrer à la mort qui l'attendoit: tant il s'en fallut peu qu'il n'échappât à ceux qui le poursuivoient! Ainsi périt misérablement ce prince, pour n'avoir pas été à Rome dès le commencement de son règne, sans attendre à la dernière extrémité. Si la fortune lui manqua, il avoit manqué à la fortune. Sa

ANTONIN
HELIOGA-
BALE.

mort fut suivie de celle de son fils Diaduménien qu'il avoit créé César.

Luxe & mol-
lesse d'Anto-
nin Hélioga-
bale.

LORSQUE Antonin eut été reconnu par tous les soldats, & qu'il fut paisible possesseur de l'empire; comme il étoit encore trop jeune, & qu'en lui la culture de l'esprit n'avoit pas suppléé à l'expérience, pour le mettre en état de prendre en main le gouvernement; Mæsa régla avec ses amis les affaires d'Orient, & il partit aussitôt après pour Rome, voulant satisfaire la passion violente qu'avoit son aïeule de se revoir dans ce palais qu'elle avoit habité si long-temps. Le sénat & le peuple Romain ayant appris ce qui s'étoit passé en Orient, en furent fort affligés; mais ils conçurent qu'il étoit de la prudence de céder au temps, & de confirmer le choix des soldats; & rappelant dans leur esprit la nonchalance & la mollesse de Macrin, ils reconnoissoient qu'on ne s'en pouvoit prendre qu'à lui seul de sa perte & de cette révolution. Antonin étant passé de la Syrie à Nicomédie, y fut retenu tout l'hiver, parce que la saison n'étoit pas propre pour

s'embarquer. Il prit aussitôt son premier train de vie, passant son temps à danser au son des flûtes & des timbales, pour imiter les mystères & le culte du dieu dont il avoit desservi le temple. Il portoit des habits trop somptueux, couverts d'or & de pourpre, avec des bracelets, un collier, & une couronne en manière de tiare, enrichie de perles & de pierres précieuses. Son habillement tenoit de celui des prêtres de Phénicie, & empruntoit quelque chose du luxe de la Macédoine; il méprisoit celui des Romains & des Grecs qui n'étoit que de laine, & ne faisoit cas que des étoffes de soie. Ces manières déplaisoient fort à Mæsa; elle le conjuroit de s'accoutumer à porter la robe à la romaine, de peur que se montrant devant le sénat & le peuple sous la forme d'un barbare, il ne choquât, par cette nouveauté & par ce luxe, les yeux de tous les Romains qui renvoient aux femmes ces vains ornemens. Mais il ne faisoit nul compte des avis de son aïeule; il se conduisoit à sa fantaisie, & n'admettoit dans sa familiarité que des jeunes gens de son âge, & des flatteurs de profession qui applau-

ANTONIN
HÉLIOGA-
BALE.

Antonin éta-
blit à Rome
le culte d'Hé-
liogabale.

dissoient à tout ce qu'il faisoit , au lieu de le redresser.

Il voulut accoutumer par avance le peuple & le sénat à la bizarre figure de son habillement. Pour éprouver s'il seroit si difficile sur cet article, il se fit peindre de sa hauteur marchant en cérémonie , & faisant la fonction de prêtre du dieu Héliogabale , dont l'image étoit représentée dans ce même tableau. Il l'envoya à Rome , avec ordre de le mettre dans le sénat au dessus de l'autel de la Victoire ; afin que chaque sénateur , en entrant , brûlât de l'encens & fît des libations de vin en son honneur. Il obligea aussi les magistrats Romains de nommer Héliogabale avant tous les autres dieux , dans l'invocation que l'on a coutume de faire dans les sacrifices publics. Ainsi , lorsqu'il vint à Rome , ce ne fut point une nouveauté & une chose étrange , de voir en réalité ce qu'on avoit déjà vu en peinture. Après son entrée, il fit au peuple pour son avènement à l'empire, une distribution de blé, qu'il accompagna de jeux & de spectacles , & d'autres semblables divertissemens. Il bâtit ensuite à son dieu un temple magnifique ,

où l'on égorgeoit tous les jours un nombre prodigieux de taureaux & de moutons. Il y brûloit aussi toutes sortes de parfums, & faisoit des libations si abondantes, que les ruisseaux du vin le plus exquis couloient de toutes parts, avec le sang des victimes. Il dançoit, après, autour des autels, au son des instrumens, avec des femmes de son pays, qui frapportoient des cymbales ou de petits tambours ; & cela en présence du sénat & des chevaliers, qui étoient rangés sur une espèce d'amphithéâtre. Les entrailles des victimes & les parfums étoient portés dans des bassins d'or par les généraux d'armée, & par les premiers officiers de l'empire, qui avoient des robes traînantes à grandes manches, à la manière des Phéniciens, avec une bande de pourpre au milieu, & des chausses de lin, comme en portent en Phénicie ceux qui se mêlent de prédire l'avenir. Antonin prétendoit faire un grand honneur à ceux qu'il vouloit bien admettre dans ces sortes de cérémonies. Mais quoiqu'il ne parût occupé que de sacrifices & de fêtes, il ne laissa pas de faire mourir plusieurs personnes des plus considérables & des plus riches.

ANTONIN
HELIOGA-
BALE.

ANTONIN
HELIOGA-
BALE.

Sacrilèges &
folies d'Anto-
nin Hélioga-
bale.

de l'empire, parce qu'ils n'approuvoient pas sa conduite, & qu'ils en faisoient quelquefois des railleries.

Ayant épousé une fille des meilleures maisons de Rome, il la répudia peu de temps après, & lui ôta les honneurs d'impératrice. Feignant ensuite d'être passionnément amoureux d'une vestale, il l'enleva par force; comme s'il eût voulu, par cette violence, donner une marque de son courage, & faire voir du moins une fois qu'il étoit homme *. Il l'épousa publiquement, sans se mettre en peine des coutumes & des lois romaines qui l'obligeoient à garder une virginité perpétuelle. Pour consoler le sénat & pour s'excuser d'un si grand sacrilège, il lui écrivit : » Que » ce n'étoit qu'une faute de foiblesse, » dont tous les hommes étoient ca- » pables; qu'il n'avoit pu résister à » la passion violente qu'il avoit pour » cette vierge. Qu'au reste, une prê- » tresse convenoit assez à un prêtre, » & que leur mariage enseroit plus saint » & plus auguste. « Mais il se dégoûta bientôt de cette seconde femme; & l'ayant répudiée, il en épousa une troisième qui étoit parente de Commode.

* *V. les Re-
marques.*

Non - seulement il se jouoit de la sainteté du mariage entre les hommes, il voulut aussi donner une femme à son dieu. Pour cet effet, il fit apporter dans sa chambre la statue de Pallas, que les Romains révèrent & tiennent cachée avec tant de religion; & qu'on n'avoit changée de place, depuis qu'on l'avoit apportée de Troie, qu'une seule fois, lorsque le feu prit à son temple. Mais s'étant ravisé, & disant qu'une déesse si guerrière n'étoit pas le fait d'un dieu aussi pacifique que le sien, il fit apporter à Rome l'image de la déesse Uranie, que les Carthaginois & tous les peuples voisins honorent avec une dévotion singulière; ils croient qu'elle fut placée dans leur ville par Didon, lorsqu'elle commença à la bâtir. Les peuples d'Afrique l'appellent Uranie, & les Phéniciens Astroarché*; mais ils tombent d'accord entre eux que c'est la lune. Antonin prétendant qu'il n'y avoit point de parti plus favorable pour le soleil que la lune, fit venir d'Afrique la statue de cette déesse, avec l'or & tout ce qu'il y avoit de précieux dans son temple, pour lui servir de dot. Lorsqu'elle fut arrivée, il cé-

ANTONIN
HELIOGABALUS.

* V. les Re-
marques.

ANTONIN
HELIOGA-
BALE.

lébra leurs nocces ; & voulut qu'à Rome & par toute l'Italie, on passât plusieurs jours dans des réjouissances publiques, pour honorer le mariage de ces divinités.

Il fit bâtir, dans un des fauxbourgs, un temple très - vaste & très - somptueux, dans lequel il menoit son dieu en cérémonie, au commencement de l'été. Là, pour divertir le peuple, il lui donnoit toutes sortes de jeux, de spectacles, & de festins qui se succédoient la nuit & le jour. Il faisoit mettre l'image d'Héliogabale sur un char couvert de plaques d'or & de pierres précieuses, traîné par six grands chevaux blancs richement caparaçonnés. Nul mortel n'étoit jamais monté sur ce char ; mais on se tenoit autour comme si le dieu l'eût conduit lui-même. Antonin marchoit à reculons par respect, tenant la bride des chevaux. Mais de peur qu'il ne tombât, on marquoit la trace qu'il devoit suivre avec du sable doré, & ses gardes se tenoient à ses côtés, pour le soutenir en cas d'accident. Le peuple couroit à l'entour avec des flambeaux, semant le chemin de festons & de fleurs. On portoit aussi
dans

dans cette pompe les statues des autres dieux, les offrandes qu'on leur avoit consacrées, les marques de la dignité impériale, & les plus riches meubles de l'empire. La cavalerie & les cohortes prétoriennes fermoient la marche. Après avoir placé le dieu dans son temple, & fait tous les sacrifices dont nous avons parlé, Antonin montoit sur de hautes tours qu'il avoit fait bâtir exprès, d'où il jetoit au peuple des vases d'or & d'argent, des habits & des étoffes de toutes sortes de couleur; il leur faisoit aussi distribuer des animaux privés & sauvages, excepté des porcs dont l'usage est interdit aux Phéniciens. Ces libéralités coûtèrent la vie à plusieurs personnes; tout le monde voulant en avoir sa part & se pressant pour attraper quelque chose, les uns furent écrasés dans la foule, & quelques autres percés par les soldats. Ce prince ne gardant aucun ménagement, & ne se mettant point en peine de ce qu'on pouvoit penser de lui, non-seulement dansoit & conduisoit des chariots aux yeux de tout le monde; mais se peignoit les yeux, & se fardoit le

ANTONIN
HELIOGA-
BALE.

Alexandre
créé César,

visage, gâtant sa beauté naturelle par des couleurs empruntées.

Mæsa voyoit avec beaucoup de chagrin cette mauvaise conduite; elle appréhendoit que les soldats ne s'en lassassent à la fin, & craignoit de se voir, par la mort d'Antonin, éloignée une seconde fois de la cour. Pour prévenir ce coup, elle persuada facilement à ce jeune prince, qui étoit sans lumières & sans vues, de déclarer César & d'adopter son cousin germain, fils de Mammée. Elle lui dit, pour lui faire goûter cette proposition: » Qu'il étoit » bon qu'il pût s'occuper sans distrac- » tion du culte de son dieu; que pen- » dant qu'il seroit appliqué tout entier » aux choses du ciel, il pouvoit se re- » mettre des affaires d'ici-bas à un se- » cond, qui, prenant sur lui les soins » du gouvernement, ne lui en laisseroit » que les plaisirs; qu'il étoit naturel de » le choisir dans sa famille, & de faire » cet honneur à son cousin. « On avoit donné à cet enfant le nom d'Alexandre, au lieu de celui d'Alexien, en mémoire de l'estime qu'Antonin, son prétendu père, avoit eue pour ce roi

de Macédoine, d'ailleurs si renommé. Les deux filles de Mæsa, sans se mettre en peine de leur bonheur, se van-toient par-tout d'avoir eu chacune un fils d'Antonin; & leur mère appuyoit cette fausseté, pour assurer à ses petits-fils l'affection des soldats. Alexandre fut donc créé César & nommé consul avec Antonin, qui vint au sénat pour y faire confirmer son adoption. On en passa par où il voulut, &, sans s'arrêter au ridicule de cette déclaration, on le reconnut, à quatorze ans, père d'un enfant qui en avoit près de douze.

ANTONIN
HELIOGA-
BALE.

Il tâcha de faire prendre toutes les manières à son cousin. Il vouloit qu'il fût de ses danses, & qu'il fît les fonctions de prêtre du dieu Héliogabale, comme son collègue dans le sacerdoce. Mais sa mère Mammée lui inspiroit de l'éloignement pour toutes ces actions indignes d'un empereur. Elle le fit instruire en secret, par différens maîtres, dans toutes les sciences estimées chez les Romains & chez les Grecs; elle l'envoyoit aux académies, où il apprenoit tous les exercices qui donnent aux corps de la souplesse &

ANTONIN
HELIOGA-
BALE.

de la vigueur. Antonin le trouvoit fort mauvais , & ne fut pas long-temps à se repentir de l'avoir associé à l'empire. Il éloigna de la cour tous ses maîtres , fit mourir les principaux , & bannit les autres ; sous le prétexte ridicule qu'ils lui gâtoient son fils , parce qu'au lieu de le porter à la danse & de le former sur son goût , ils lui inspiroient des sentimens plus nobles & plus relevés. Il en vint à cet excès , de donner aux comédiens & aux plus infâmes bateleurs les premières charges de l'empire. Il fit préfet des cohortes prétoriennes un fameux danseur qui n'avoit jamais exercé que ce métier. Il tira du théâtre un chef pour la jeunesse romaine , un autre pour le sénat , & un troisième pour l'ordre des chevaliers. Il confioit les emplois les plus importans à des conducteurs de chariots ; & les intendances des meilleures provinces étoient pour ses esclaves ou ses affranchis les plus corrompus.

Mort d'Antonin Héliogabale.

Ce qu'il y avoit dans l'empire de plus considérable étant si indignement prostitué , tous les esprits étoient pleins d'indignation contre Antonin. Les sol-

dats , sur - tout , ne pouvoient souffrir qu'il eût de sa beauté plus de soin qu'on n'en peut permettre à une honnête femme ; qu'il portât un collier & des bracelets d'or , & qu'avec une parure & un air si efféminé , il n'eût pas de honte de danser devant tout le peuple. La haine qui les animoit contre lui , leur donnoit plus d'inclination pour Alexandre. Ils se consoloient par les espérances qu'ils concevoient de la bonne éducation de ce jeune prince , & faisoient la garde auprès de sa personne avec beaucoup de soin , pour le mettre à couvert des embûches de l'empereur. Sa mère Mammée ne lui laissoit goûter d'aucun des mets que lui envoyoit son cousin. Il avoit ses officiers de table à part , qu'elle lui avoit elle - même choisis , & sur la fidélité desquels elle se reposoit. Elle lui donnoit aussi quelquefois de l'argent en secret pour le distribuer aux soldats , persuadée que c'est le plus sûr moyen de gagner & de se conserver leur affection.

Antonin en ayant été averti , cherchoit par toutes sortes de voies à se dé-

ANTONIN
HELIOGA-
BALE.

faire du fils & de la mère. Mais leur aïeule détournoit tous les coups. Cette femme d'un esprit très-pénétrant, n'étoit pas neuve dans les intrigues de la cour, auxquelles elle avoit eu tant de part avec sa sœur Julie, sous le règne de Sévère; ainsi rien ne lui échappoit des desseins d'Antonin qui n'étoit pas d'ailleurs fort adroit, & qui, marchant sans détour, laissoit voir tout ce qu'il avoit dans l'ame. Rebuté à la fin de ce qu'on éventoit ses menées secrettes, il résolut de faire un éclat, & d'ôter à Alexandre la qualité de César. Il le retenoit enfermé dans le palais, pour accoutumer le peuple à ne lui plus rendre les honneurs qu'il recevoit lorsqu'il paroïssoit en public. Les soldats trouvoient fort mauvais qu'on les privât de sa vue, & se doutoient bien du dessein de l'empereur. Mais lorsqu'il eut fait courir le bruit qu'Alexandre étoit à l'extrémité, pour voir quelle impression cette nouvelle feroit sur les esprits, leur inquiétude redoubla; ils prirent la chose avec tant de chaleur, que, s'étant enfermés dans leur camp, ils firent dire à Antonin qu'ils ne se rendroient

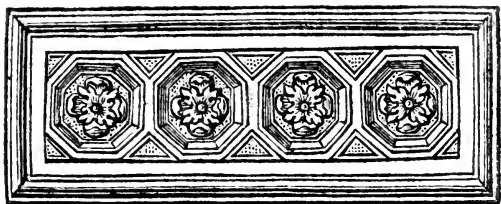
point auprès de sa personne pour faire la garde , qu'il n'eussent vu le prince son cousin. L'empereur fort épouvanté , le leur mena au plus tôt sur un char magnifique. Ils vinrent les recevoir , & les conduisirent dans la chapelle du camp , saluant Alexandre avec des cris de joie , sans presque regarder Antonin. Il en fut outré , & ayant remarqué avec soin ceux qui avoient paru les plus ardens , il voulut les faire arrêter le lendemain matin , & les traiter en chefs de sédition. Les soldats ne crurent pas devoir abandonner leurs compagnons à son ressentiment ; comme ils le haïssoient fort , & qu'ils cherchoient depuis long-temps l'occasion de se défaire d'un prince si indigne du trône , ils crurent l'avoir enfin trouvée , & le tuèrent sur le champ , avec l'impératrice Soême qui se trouva présente. Ses officiers & les autres ministres de ses infamies , qui l'avoient accompagné , furent aussi massacrés. On exposa aux insultes du peuple les corps d'Antonin & de sa mère ; & après leur avoir fait toutes les indignités imaginables , on les jeta dans les cloaques , d'où ils furent portés dans

ANTONIN
HELIOGA-
BALE.

ANTONIN
HELIOGA-
BALE,

le Tibre. Ainsi mourut Antonin, après six ans de règne. Les soldats ayant proclamé Alexandre empereur, conduisirent au palais ce jeune prince qui étoit encore sous la tutèle de sa mère & de son aïeule.





HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE SIXIÈME.

COMME Alexandre n'étoit pas en âge de gouverner, il n'avoit que les honneurs de l'empire ; & toute l'autorité étoit entre les mains de Mæsa & de Mammée qui ne s'en servoient que pour le bien de l'état, & pour réformer les abus & les désordres du règne précédent. Elles commencèrent par choisir entre les sénateurs, seize personnes d'une grande expérience & d'une vertu éprouvée, pour composer le conseil de leur fils. On ne faisoit rien sans

Heureux
commence-
mens du rè-
gne d'Ale-
xandre.

ALEXAN-
DRE.

leur participation, & l'on suivoit en toutes choses leurs avis. Cette forme de gouvernement, qui tenoit du républicain, plaisoit fort au sénat, au peuple, & même aux soldats qui sortoient d'une domination tyrannique. On remplaça dans leurs temples les statues des dieux, qu'Antonin en avoit ôtées; on dépouilla de leurs charges & de leurs emplois, les créatures qui n'avoient mérité ces postes que par leurs crimes ou par leurs infamies, & on les réduisit à la bassesse de leur première condition. On ne donnoit plus les charges de la robe qu'à des personnes consommées dans les affaires & dans la science des lois romaines; & l'on ne confioit le commandement des armées qu'à ceux qui avoient servi long-temps, & qui s'étoient signalés dans les guerres précédentes. Après quelques années d'un gouvernement si sage & si modéré, Mæsa mourut dans une extrême vieillesse. On lui fit des funérailles d'impératrice, qui furent suivies de son apothéose, selon la coutume des Romains. Mammée restée seule auprès de son fils, suivit le même projet, & tâcha d'être toujours maîtresse de son esprit. Elle

craignoit que dans une si grande jeunesse, n'ayant personne au dessous de lui à ménager, il n'abusât de la souveraine puissance, & ne suivit l'exemple de son cousin. Ainsi elle fermoit toutes les avenues aux débauchés, aux flatteurs, & à tous ceux dont la conduite étoit décriée; de peur qu'ils ne lui fissent perdre tout le fruit d'une bonne éducation, qu'ils n'enflammasent ses passions naissantes, & ne le portassent aux plus infâmes voluptés. Elle lui conseilloit, sur toutes choses, de s'appliquer à rendre la justice, & de passer la plus grande partie du jour à donner audience; afin que cette assiduité & les soins du gouvernement l'occupassent tout entier, & ne lui laissassent point de temps pour la débauche.

ALEXAN-
DRE.

Ce jeune prince étoit d'un naturel fort doux & fort modéré, comme il parut dans toute la suite de sa vie : car en quatorze années il ne répandit pas une goutte de sang innocent; ce qu'on ne peut pas dire des princes qui ont succédé à Marc-Aurèle, & qui se trouve si vrai de celui-ci, qu'on ne nommera pas un seul homme qui, pendant un si long règne, ait été condamné sans qu'on

Vertus
d'Alexandre.
Avarice de
Mammée.

ALEXAN-
DRE.

lui ait fait auparavant son procès dans toutes les formes. Quelquefois même il ne pouvoit se résoudre à condamner à mort des gens qui étoient coupables de fort grands crimes. Il faisoit souvent à sa mère des reproches de son avarice, & trouvoit fort mauvais que sous prétexte de lui amasser de l'argent, pour lui servir de ressource dans les occasions, elle ne pensât qu'à accumuler des trésors, employant toutes sortes d'artifices pour s'emparer du bien des particuliers. Quoiqu'il n'eût point de part à toutes ces injustices, & qu'il les désapprouvât le premier, ce fut toutefois une tache pour son règne. Elle lui avoit fait épouser une fille de maison patricienne, avec laquelle il vivoit très-bien, & qu'il aimoit fort; mais, sans y avoir égard, elle la chassa honteusement du palais, ne pouvant souffrir qu'elle eût la qualité & qu'elle partageât avec elle les honneurs d'impératrice. Elle se laissa tellement emporter à sa jalousie, & lui fit de si indignes traitemens, que le père de cette malheureuse princesse ne pouvant soutenir plus long-temps les insultes & les outrages que l'on faisoit à sa fille, s'alla

jeter au milieu des soldats dans le camp, où rendant justice à l'empereur dont il avoit tout sujet d'être content, il se plaignit amèrement des violences de Mammée. Cette femme plus irritée que jamais, le fit mourir, & relégua sa fille en Afrique. Alexandre ne trempoit point dans tous ces crimes, & ne donnoit, de sa part, aucun sujet de se plaindre du gouvernement. Mais la seule chose qu'on ait eue à lui reprocher, c'est d'avoir laissé prendre à cette princesse impérieuse trop d'autorité sur lui, & d'avoir souffert, par un excès de ménagement, des choses qu'il condamnoit sans avoir la force de s'y opposer.

ALEXAN-
DRE.

Après treize ans d'un heureux règne, pendant lequel l'empire avoit joui d'une profonde paix, on apprit soudainement par les lettres des gouverneurs de Syrie & de Mésopotamie, qu'Artaxerxès, roi des Perses, ayant subjugué les Parthes, & ôté la vie & la couronne à Artabane, qu'on appeloit le grand roi, & qui portoit deux diadèmes, pour marquer l'étendue de sa domination, avoit aussi dompté & fait tributaires les autres barbares ses voisins. Qu'il n'en

Mouvement
& invasion
d'Artaxerxès

ALEXAN-
DRE.

demeuroit pas là, mais qu'ayant déjà passé le Tigre, il couroit la Mésopotamie, & menaçoit la Syrie. Qu'il prétendoit avoir des droits incontestables sur toutes les provinces d'Asie, qui sont séparées de l'Europe par la mer Egée & par la Propontide. Que tout ce pays, jusqu'à l'Ionie & la Carie, avoit toujours été gouverné par des satrapes de la nation, depuis Cyrus qui transporta l'empire des Mèdes aux Perses, jusqu'à Darius qui fut vaincu par Alexandre; & qu'ainsi il ne feroit point d'injustice aux Romains, en rentrant dans l'ancien héritage de ses ancêtres. Des nouvelles si peu attendues, étonnèrent étrangement Alexandre, qui avoit été élevé loin du bruit des armes, dans les délices de Rome & de la paix. Ayant délibéré avec son conseil, on fut d'avis qu'il écrivît d'abord au roi Artaxerxès, pour lui persuader d'abandonner une entreprise si injuste & si hasardeuse. Il lui représenta dans ses lettres, » qu'il feroit mieux de se » tenir dans son royaume content de » ce qu'il possédoit, au lieu de s'em- » barquer, sur des espérances frivoles, » dans une guerre dont le succès feroit

» incertain. Qu'il ne devoit pas compter
 » sur ses victoires précédentes, où il
 » n'avoit eu affaire qu'à des barbares,
 » qui n'étoient pas mieux instruits que
 » lui dans l'art de la guerre. Qu'il n'en
 » feroit pas de même des armées ro-
 » maines, qui étoient accoutumées à
 » vaincre, comme les Perses l'avoient
 » éprouvé plusieurs fois à leurs dépens;
 » témoin les victoires d'Auguste, de
 » Trajan, de L. Vérus & de Sévère. «

ALEXAN-
DRE.

Alexandre croyoit par de telles raisons étonner le roi barbare, & lui faire abandonner ses projets: mais il ne daigna pas seulement lui faire réponse; & persuadé qu'il falloit dans la conjoncture présente des actions & non des paroles, il poussa sa pointe avec plus de vigueur, ravagea toute la Mésopotamie, & vint attaquer jusque dans leur camp les armées qui gardoient les frontières. Ce prince naturellement présomptueux & enflé de ses premières conquêtes, s'imaginoit que rien ne pourroit tenir contre lui; & ce n'étoit pas sans quelque apparence de raison qu'il formoit de si vastes desseins. Il avoit osé le premier porter la guerre chez les Parthes; les Perses, par sa valeur, venoient de recou-

ALEXAN-
DRE.

vrer l'empire & la gloire dont ils étoient déchus. Depuis Darius qui fut déposé par Alexandre, les Macédoniens successeurs de ce conquérant, avoient partagé entr'eux les provinces de l'Asie, qui étoient devenues autant de royaumes. Mais dans la suite, la puissance de la Macédoine se trouvant affoiblie par les guerres que leurs descendans se firent pendant plusieurs siècles; Arface, Parthe de nation, fit le premier soulever ceux de son pays, qui l'élurent pour roi, avec les autres peuples leurs voisins. La couronne demeura dans sa maison jusqu'à Artabane, à qui Artaxerxès ôta l'empire qu'il transféra chez les Perses, après en avoir, par ses conquêtes, étendu les limites & relevé la splendeur; de sorte qu'il se croyoit désormais en état d'entreprendre sur les Romains.

Alexandre ayant appris par de secondes lettres, que ce roi, sans avoir égard à ses remontrances, continuoit ses hostilités, & faisoit tous les jours de nouveaux progrès; il se rendit aux pressantes sollicitations des gouverneurs d'Asie, & se résolut enfin, quoique avec beaucoup de peine, à marcher en personne contre le barbare. On fit aussitôt

tôt dans l'Italie, & dans les autres provinces de l'empire, de nouvelles levées, où l'on enrôloit tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, pour opposer de puissantes forces à la multitude prodigieuse des ennemis. Alexandre, avant son départ, ayant fait assembler les soldats prétoriens dans le camp, leur parla en ces termes : » Je voudrois » bien n'avoir aujourd'hui à prononcer » devant vous, qu'une de ces harangues d'apparat, qui vous donnoient » du plaisir & m'attiroient vos applaudissemens. Mais j'appréhende, qu'après plusieurs années d'une profonde » paix, les mauvaises nouvelles que nous » avons reçues n'alarment un peu trop » des esprits accoutumés à n'avoir rien » à craindre. Cependant, s'il est permis » aux grands cœurs de souhaiter que » la fortune leur soit favorable, ils doivent aussi attendre ses retours, & » soutenir ses revers sans foiblesse. Si » les plaisirs de la paix ont leurs charmes, » la gloire que l'on va chercher au » milieu des hasards n'en manque pas. » Celui qui attaque le premier a tous » jours son injustice à se reprocher ; » mais quand on ne fait que se défendre

ALEXAN-
DRE.

» & repouffer les injures, la bonté de
» notre cause nous inspire une fecrette
» affurance que le succès ne dément
» guères. Artaxerxès qui n'étoit qu'un
» fimple particulier parmi les Perfes,
» après avoir tué Artabane fon maître,
» & transféré l'empire des Parthes à
» ceux de fa nation, oſe plus encore ;
» & méprifant la gloire du nom ro-
» main & la terreur de vos armes, il
» court & ravage nos frontières. J'ai
» tâché d'abord, par mes lettres, de le
» faire revenir de cette manie, & de
» cette fureur infatiable de s'agrandir.
» Mais fa préſomption & fa vanité ri-
» dicule lui ferment l'oreille à toutes
» mes raifons. Ne différons pas davan-
» tage à réprimer une telle infolence.
» Que les plus anciens d'entre vous ra-
» niment leur valeur, par le ſouvenir
» des victoires qu'ils ont remportées
» contre ces barbares, ſous Sévère &
» ſous mon père Antonin ; & que les
» plus jeunes profitent d'une fi belle
» occaſion pour acquérir de la gloire.
» Faites enfin connoître à tout le monde
» que, ſi pendant la paix vous ſavez
» vivre avec retenue & ſans défordre,
» vous n'en avez pas moins, dans les

» combats , d'ardeur & de courage.
 » Pour les barbares , ils pressent vive-
 » ment ceux qui plient & qui fuient
 » devant eux ; mais pour peu qu'on leur
 » fasse tête & qu'on effuie leur premier
 » feu , on en vient à bout facilement.
 » Ils ne savent ce que c'est que de com-
 » battre de pied ferme , & n'osent pas
 » se promettre de remporter dans une
 » bataille rangée une victoire complète ;
 » mais ils font la guerre comme des vo-
 » leurs , & n'en retirent point d'autre
 » fruit que ce qui leur reste de leurs
 » brigandages. L'ordre au contraire que
 » nous gardons dans le combat , & la
 » discipline de nos armées , nous ont ap-
 » pris depuis long-temps à les vaincre. «

 ALEXAN-
DRE.

Les soldats répondirent au discours
 de l'empereur par des acclamations ,
 lui témoignant qu'ils étoient tout prêts
 à le suivre. Pour les encourager davan-
 tage , il leur fit de grandes largesses ; &
 alla ensuite au sénat , où il ne fit que
 répéter à peu près les mêmes choses
 qu'il avoit dites aux soldats. Lorsque
 le jour marqué pour son départ fut ar-
 rivé , il offrit les sacrifices ordinaires ,
 afin d'obtenir des dieux un heureux re-
 tour ; & sortit de Rome accompagné

 Alexandre
marche con-
tre les Perses

ALEXAN-
DRE.

du sénat & du peuple. Il ne pouvoit retenir ses larmes, & tournoit de temps en temps les yeux du côté de la ville. Les Romains, en le voyant partir, ne pouvoient aussi s'empêcher de pleurer; car ils aimoient tendrement ce prince qui avoit été élevé au milieu d'eux, & qui les gouvernoit depuis tant d'années avec beaucoup de douceur. Il fit dans sa marche beaucoup de diligence; & ayant visité en chemin les armées d'Ilirie, dont il tira des troupes pour grossir la sienne, il se rendit à Antioche, où il demeura quelque temps à donner ses ordres, & à faire tous les préparatifs nécessaires pour une campagne de cette importance. Mais avant que de passer outre, il voulut tenter une seconde fois la voie de la négociation, & envoya des ambassadeurs au roi de Perse pour lui offrir la paix, & l'alliance du peuple romain. Il espéroit que, de si près, ses remontrances auroient plus de force, & que sa présence intimideroit & rendroit plus traitable le barbare. Cependant Artaxerxès congédia ses ambassadeurs, sans leur donner de réponse. Mais ayant choisi quatre cents Perses d'une taille & d'une mine avantageuse,

il les lui envoya montés sur de superbes chevaux, avec des habits magnifiques, & de fort belles armes ; s'imaginant que des hommes de cette taille, avec un tel équipage, donneroient de l'admiration & de l'étonnement aux Romains. Ils étoient chargés de déclarer à l'empereur, de la part du grand roi :
 » Qu'il eût à lui céder toute la Syrie,
 » avec les provinces d'Asie jusqu'à
 » l'Ionie & la Carie, c'est-à-dire, tout
 » le pays que la mer Egée & le Pont
 » Euxin séparent de l'Europe; que c'é-
 » toient les anciennes limites de l'em-
 » pire des Perses. « Alexandre choqué de cette hauteur, fit arrêter les quatre cents envoyés; & leur ayant fait quitter cet équipage d'ostentation, les relégua en Phrygie, où il leur fit donner des terres afin qu'ils s'y établissent, se contentant de punir par cet exil leur bravade ; car ç'auroit été un attentat trop criant & une indigne lâcheté, que de faire mourir des gens qu'on n'avoit point pris les armes à la main, & qui n'avoient fait qu'exécuter les ordres de leur maître.

Peu de temps après, Alexandre se disposant à passer le Tigre & l'Euphrate,

ALEXAN-
DRE.

quelques foldats , qu'on avoit fait venir d'Egypte , défertèrent. Il y eut auffi en Syrie quelques mouvemens , & quelques féditiions qui furent bientôt étouffées par la mort des rebelles. L'empereur , avant que de fe mettre en campagne , ayant eu foin de laiffer des troupes dans tous les postes d'où l'on pouvoit plus facilement observer les ennemis , & empêcher leurs irruptions ; fe voyant à la tête d'une armée auffi forte & auffi nombreufe que celle des Perfes , la divifa , par le confeil de fes capitaines , en trois corps. Le premier eut ordre de prendre du côté du nord , & d'entrer dans le pays des Mèdes , par l'Arménie qui étoit alors alliée des Romains. Il fit entrer le fecond dans la Méfopotamie , par cet endroit de la frontière où le Tigre & l'Euphrate fe jettent dans des marais fort bourbeux & confondent enfemble leurs eaux. Avec le troifième corps , qui étoit le plus nombreux & l'élite de toute l'armée , il devoit aller au devant du roi des Perfes pour lui donner bataille. Sa penfée étoit de déconcerter l'ennemi par ces attaques oppofées , & de le prendre au dépourvu : car les barbares n'ont point de

garnisons dans leurs places, & n'entretiennent point pendant la paix, des soldats qui se trouvent tout formés pour la guerre; mais au premier ordre du prince, ceux qui sont en état de porter les armes se rendent auprès de lui, suivis quelquefois de leurs femmes: quand la guerre est terminée, chacun s'en retourne aussitôt chez soi, sans attendre son congé; & le butin, qu'ils emportent avec eux, leur tient lieu de solde & de récompense. Leurs arcs & leurs chevaux ne leur servent pas seulement pour le combat, comme chez les Romains; mais dès leur première jeunesse, ils apprennent à en faire usage, ayant toujours le carquois sur le dos, & passant à la chasse tout le temps qu'ils ne sont pas à la guerre.

ALEXAN-
DRE.

Alexandre avoit pris d'assez bonnes mesures; mais la fortune les rompit, bien qu'elle semblât, au commencement, vouloir le seconder. L'armée qui avoit eu ordre de prendre son chemin par l'Arménie, ayant passé avec beaucoup de peine les hautes montagnes de cette province, quoique la douceur de la saison diminuât de beaucoup la fatigue du chemin, entra dans la Mé-

Différens
succès de la
guerre de
Perse.

ALEXAN-
DRE.

die, courut la campagne, brûlant & faccageant les villages. Le roi de Perse en ayant eu avis, détacha des troupes pour les lui opposer ; mais l'assiette du pays donnoit aux Romains un grand avantage. Comme leur armée n'étoit composée que d'infanterie, ils se tiroient sans peine des chemins étroits & raboteux : au lieu que les barbares étoient fort embarrassés de leurs chevaux dans ces lieux inégaux & escarpés. Les Romains ne furent pas si heureux d'un autre côté. Artaxerxès ayant appris qu'ils s'étoient jetés dans le pays des Parthes du côté de l'orient, appréhenda qu'après avoir ravagé cette contrée, ils ne passassent jusques dans la Perse. Ayant donc laissé en Médie des troupes suffisantes pour empêcher le progrès des ennemis, il s'avança au plus tôt du côté de l'orient avec le reste de son armée. Celle des Romains n'ayant trouvé personne à sa rencontre, marchoit sans ordre, comptant qu'Alexandre, avec le troisième corps, étoit déjà dans le pays ennemi, où il donneroit assez d'affaires aux barbares qui seroient obligés de lui faire tête. Sur cette fausse assurance, ils ne se tenoient nullement sur leurs

leurs gardes, & s'écartoient à droite & à gauche pour piller, croyant que cela étoit sans conséquence, pourvu qu'ils se rendissent à temps au rendez-vous général. Mais Alexandre leur manqua de parole; soit dans l'appréhension de hasarder sa vie en défendant l'empire; soit qu'il écoutât trop sa mère, qui, par une crainte de femme & par une tendresse excessive, le retenoit & amortissoit toute son ardeur. Elle lui faisoit entendre qu'il ne devoit pas exposer sa personne en combattant à la tête de son armée, mais qu'il falloit dans l'action en laisser le risque à ses capitaines. C'est ce qui causa la perte entière des troupes qui étoient déjà fort avant dans le pays des Parthes. Le roi Artaxerxès étant venu avec toutes ses forces à leur rencontre, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & les ayant investis de tous côtés, ils furent aussitôt accablés d'une grêle effroyable de dards & de flèches. Surpris d'une attaque si imprévue, & ne pouvant en si petit nombre résister à la multitude des barbares, ils ne pensèrent qu'à sortir, la vie sauve & sans combattre, d'un si mauvais pas. Ils serrèrent leurs rangs;

ALEXAN-
DRE.

& joignant leurs boucliers en forme de tortue, ils essayèrent la décharge des ennemis : mais elle continua pendant plusieurs heures avec tant de violence, qu'ils furent enfin rompus, & demeurèrent presque tous sur la place. Cette perte fut pour les Romains une des plus considérables qu'ils eussent jamais faites; les troupes qui périrent dans cette journée, ne cédant à celles qui avoient eu autrefois le même malheur, ni en courage, ni en expérience. Le roi de Perse enflé d'un si grand succès, & d'une victoire qui lui avoit si peu coûté, se crut désormais au dessus de toutes les entreprises.

Alexandre repasse l'Euphrate, & revient à Antioche.

Ces mauvaises nouvelles redoublèrent l'inquiétude de l'empereur, qui étoit alors malade, soit de chagrin, soit à cause de l'air du pays auquel il n'étoit pas accoutumé. Mais les soldats y furent encore plus sensibles, & en rejetèrent sur lui toute la faute, l'accusant d'avoir par sa lâcheté & par sa négligence, & pour ne s'être pas trouvé au rendez-vous général, livré aux ennemis les meilleures troupes de l'empire. Cependant les chaleurs excessives, qui avoient causé son incommodité, l'aug-

mentoient tous les jours. Il y avoit même beaucoup de maladies dans son camp, sur-tout parmi les soldats d'Illirie, dont le pays est froid & pluvieux, & qui, dans un climat si chaud où il falloit manger fort peu, ne purent prendre sur eux de retrancher quelque chose de leur nourriture ordinaire. L'empereur étant donc résolu de retourner à Antioche, fit revenir de la Médie les troupes qui se trouvèrent fort diminuées, le froid en ayant fait périr un grand nombre dans les montagnes. Les maladies lui avoient aussi enlevé beaucoup de monde dans l'armée qu'il commandoit; de sorte que cette campagne fut également funeste aux Romains & honteuse pour Alexandre, qui n'y manqua pas moins de résolution que de bonheur. Sitôt qu'au sortir des chaleurs excessives de la Mésopotamie, il fut arrivé à Antioche où l'air est frais & tempéré, il recouvra une santé parfaite. Il fit aux soldats des largesses, pour les consoler des malheurs de la guerre, & pour gagner leur affection; car il savoit que c'est un remède très-puissant pour effacer de l'esprit les fâcheuses impressions qu'on

y a pu faire. Il leva ensuite de nouvelles troupes, dans le dessein de rentrer sur les terres des Perses, s'ils ne se tenoient chez eux en repos. Mais on eut avis, peu de temps après, qu'Artaxerxès avoit licencié tous ses soldats, & qu'ils s'étoient déjà séparés, pour s'en retourner dans leurs maisons.

Quoique les Perses eussent eu en apparence l'avantage & l'honneur de la victoire; cependant les fréquens combats qu'ils avoient eu à soutenir dans la Médie, & la bataille qui se donna dans le pays des Parthes, avoient fort diminué leur nombre. Il y en avoit eu dans toutes ces occasions beaucoup de tués & de blessés, les Romains leur ayant toujours vendu chèrement la victoire. De sorte qu'ils n'eurent le dessous, que parce qu'ils se trouvèrent en plus petit nombre; & le barbare n'eut l'avantage, que parce qu'après une égale perte des deux côtés, il lui restoit toujours plus de soldats qu'aux Romains. Mais ce qui fait voir combien cette campagne avoit coûté aux Perses, c'est que de trois ou quatre ans ils ne furent en état de mettre une armée sur pied, Alexandre, ravi de se

voir délivré des soins & des dangers de la guerre, s'abandonna dans Antioche aux plaisirs de cette ville voluptueuse; persuadé que les Perses ne reprendroient point les armes, ou que du moins ils ne le feroient de très-long-temps. Ce n'est pas une petite affaire, quand on les a une fois congédiés, que de les rassembler; ils n'ont point de troupes entretenues; & lorsque leurs troupes sont ensemble, ce n'est pas tant une véritable armée qu'une multitude sans ordre & sans discipline, qui n'a de vivres & de provisions que ce que chacun en apporte pour sa subsistance; outre qu'ils ne quittent qu'avec beaucoup de peine leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans.

Alexandre n'appréhendant plus rien de la part des Perses, eut bientôt une plus grande alarme du côté de l'Illyrie. Les gouverneurs lui mandèrent que les Germains ayant passé le Rhin & le Danube, s'étoient répandus sur les terres de l'empire & ravageoient le pays, sans que les armées qui campoient sur les frontières pussent s'y opposer; que par-là, l'Italie se trouvoit fort découverte; que dans un si pres-

Guerre d'Allemagne.

ALEXAN-
DRE.

fant danger, on avoit besoin de sa présence & de toutes les forces qui étoient en Orient. Ces nouvelles troublèrent étrangement Alexandre, & affligèrent encore plus les soldats d'Illyrie, qui se voyoient de toutes parts maltraités par la fortune ; vaincus d'un côté par les Perses, tandis que de l'autre les Germains brûloient leurs maisons, & égorgeoient leurs femmes & leurs enfans. Ils se prenoient de tous leurs malheurs à Alexandre, qui avoit perdu par sa négligence ou par sa lâcheté les affaires d'Orient, qui ne faisoit paroître guère plus de courage & d'activité pour donner ordre à celles du Nord. Cependant le péril étoit d'autant plus grand qu'il menaçoit l'Italie : c'étoit ce qui donnoit fort à penser à l'empereur. La guerre de Perse n'étoit rien auprès de celle-ci. Les peuples d'Orient, séparés de l'Italie par une vaste étendue de terres & de mers, savent à peine les noms de ces contrées ; mais la Germanie y touche presque du côté de l'Illyrie. Un tel danger ne souffroit point de retardement : il fallut donc qu'Alexandre se déterminât enfin à marcher à la tête de son armée. Après

avoir laissé sur les frontières d'Orient des troupes pour les garder, & fait faire de nouveaux retranchemens aux camps & à toutes les places fortes, dans lesquelles il laissa de bonnes garnisons, il se mit en chemin; & ayant fait de fort grandes journées, il arriva en peu de jours sur les bords du Rhin. Il commença par faire dresser un pont de bateaux pour en faciliter le passage à ses troupes. Le Rhin & le Danube sont les deux plus grands fleuves du Nord. L'un coule dans la Germanie, & l'autre dans la Pannonie. Pendant l'été, leur largeur & leur profondeur les rendent navigables: mais en hiver, ils se gèlent si fort, qu'on passe dessus à cheval comme sur la terre ferme. Non-seulement ils portent les hommes & les chevaux, l'eau en est même quelquefois prise jusqu'au fond. Lorsqu'on veut en avoir, il faut porter une-cognée ou une hache; & quand on l'a cassée, on n'a que faire de vase pour l'emporter, on la tient dans sa main comme une pierre. Alexandre avoit dans son armée un grand nombre de soldats Maures, & d'archers qu'on lui avoit levés dans le pays des Osroéniens,

ALEXAN-
DRE.

ou qu'il avoit attirés du pays des Parthes, en leur offrant de l'argent pour les faire désertter. Il comptoit fort sur ces fortes de troupes, qui dans le combat incommodent beaucoup les Germains ; les Maures lançant de fort loin le javelot, & faisant avec une agilité surprenante des mouvemens opposés ; & les gens de trait ne manquant guère leur coup, lorsqu'ils tirent contre ces barbares, qui combattent la tête nue, & donnent, à cause de leur grosseur & de leur grande taille, beaucoup plus de prise aux flèches, qui ne portent presque jamais à faux. Mais lorsqu'on venoit à combattre de pied ferme, l'avantage étoit ordinairement partagé. Les choses en étant à ce point, Alexandre ne laissa pas de leur envoyer des ambassadeurs, pour leur offrir la paix avec de grandes sommes, & toutes les autres choses dont ils pourroient avoir besoin. C'étoit le vrai moyen d'obtenir ce qu'il demandoit, & ce n'étoit pas la première fois que les barbares de là Germanie avoient vendu la paix aux Romains. Ainsi Alexandre aimoit mieux faire avec eux un honteux traité, que de s'exposer aux hasards de la guerre.

Les soldats souffroient fort impatiemment qu'on les tint si long-temps sous les armes , sans leur donner aucune occasion de se signaler , & que l'empereur ne pensât qu'à se divertir & à conduire des chariots , au lieu de réprimer l'insolence des Barbares.

ALEXAN-
DRE.

Il y avoit dans l'armée un officier nommé Maximin , qui étoit de cette partie la plus reculée de la Thrace , qui confine avec les Scythes. Il avoit été dans sa jeunesse un simple pâtre ; mais la grandeur & la force de son corps le firent recevoir dans la cavalerie , où , ayant passé en peu de temps par tous les degrés de la milice , il se vit enfin élevé jusqu'aux gouvernemens des provinces & au commandement des armées. Alexandre connoissant son habileté dans l'art militaire , l'avoit fait chef de toute la jeunesse & des nouveaux corps , pour les dresser aux exercices de la guerre. Il s'acquittoit fort bien de cet emploi , les instruisant encore plus par son exemple que par ses leçons , & leur donnant une grande émulation qui les portoit à l'imiter plutôt comme leur modèle , que comme leur maître. Il gagnoit aussi leur affection par ses

Maximin élevé à l'empire.
Mort d'Alexandre.

ALEXAN-
DRE.

largeſſes, & par toutes ſortes de manières engageantes. Les nouvelles troupes, qui faiſoient le plus grand nombre, ſur-tout dans l'armée de Pannonie, charmées de la valeur de Maximin, parloient avec mépris d'Alexandre qui étoit encore ſous la tutèle de ſa mère, ne voyoit que par ſes yeux, & ne ſe conduiſoit que par ſes avis. Ils ſ'entretenoient entre eux des pertes qu'ils avoient faites en Orient par ſa faute, & de la tache qu'il venoit d'imprimer au nom Romain en recevant la loi des barbares. Comme les ſoldats ſont naturellement volages & amateurs de la nouveauté, & qu'ils étoient d'ailleurs laſſés d'un ſi long règne, où les largeſſes étoient devenues plus rares à meſure que l'autorité ſ'étoit affermie; convaincus qu'un prince qu'ils auroient eux-mêmes élevé ſur le trône dans le temps qu'il ſ'y attendoit le moins, leur feroit de plus grandes libéralités & les ménageroit davantage; ils réſolurent de ſe défaire d'Alexandre, & de mettre en ſa place Maximin qu'ils aimoient comme leur compagnon, & dont la valeur & l'expérience leur ſeroit d'une fort grande reſſource dans la préſente

guerre. Un jour donc, qu'il vint à son ordinaire pour leur faire faire l'exercice, (soit qu'il ignorât leur dessein, ou qu'il eût lui-même tout conduit) ils le couvrirent d'une robe de pourpre & le proclamèrent empereur. Il se défendit d'abord, & voulut ôter cette robe; mais voyant qu'ils tiroient leurs épées, & qu'ils le menaçoient de le tuer s'il ne se rendoit à leur volonté, il ne se fit pas prier davantage; & rappelant en sa mémoire tout ce qu'on lui avoit prédit de sa grandeur future, il se rassura sur le danger & le risque d'une telle entreprise. Il protesta, par forme, contre la violence des soldats; & leur dit que s'ils vouloient soutenir cette première démarche, il falloit prévenir Alexandre, & surprendre les soldats prétoriens, afin de les obliger de gré ou de force à consentir à son élection, & à passer de leur côté. Il ajouta plusieurs autres choses pour les animer, leur promit de doubler leur montre, de leur faire de grandes distributions de blé & d'argent, & accorda en même temps à tous ceux qui pouvoient être coupables de quelque crime, une amnistie générale. Il se mit ensuite à leur

ALEXAN-
DRE.

ALEXAN-
DRE.

tête , & les conduisit au quartier d'Alexandre qui n'étoit pas loin. Ce prince ayant appris ces terribles nouvelles , sortit de sa tente tout tremblant & hors de lui-même , déplorant son malheur , reprochant à Maximin sa perfidie & son ingratitude , & faisant une longue énumération des bienfaits dont il l'avoit comblé ; accusant d'autre part de sacrilège & de fureur la nouvelle milice , qui violoit , sans aucune raison , le serment de fidélité qu'elle lui avoit prêté. Il promettoit à ses soldats de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderoient , & de réformer tout ce qui pouvoit leur déplaire dans le gouvernement. Ses gardes l'assurèrent cette première fois , avec de grandes acclamations , qu'ils le défendroient aux dépens de leur propre vie. Le lendemain matin , quelqu'un lui étant venu dire que Maximin approchoit , que l'on voyoit déjà une grande poussière , & qu'on entendoit un bruit de voix confuses , il se montra une seconde fois aux soldats , & les conjura de s'armer pour la défense d'un prince qu'ils avoient eux-mêmes élevé , & qui pendant quatorze ans de règne , ne leur avoit donné aucun sujet de

plainte. Ses paroles les ayant émus de compassion, il leur dit de prendre leurs armes, & de se ranger en bataille. Mais, quoiqu'ils lui eussent d'abord tout promis, il y en eut cependant un grand nombre qui se retirèrent les uns après les autres. Quelques-uns demandoient la tête du préfet des cohortes prétoriennes & des autres favoris d'Alexandre, prétendant qu'ils étoient la première cause de ce soulèvement. D'autres en accusoient sa mère, qui, par son avarice & son avidité insatiable, avoit rendu son fils odieux aux soldats, au lieu de lui conserver leur affection par des largeesses. Quoiqu'ils se donnassent la liberté de tenir ces propos séditieux, ils demeurèrent toutefois dans le devoir, jusqu'à ce que Maximin vint à paroître. Leurs compagnons leur ayant alors conseillé d'abandonner une femme avare, & un enfant qui étoit encore en tutèle, pour suivre un homme prudent & plein de valeur, qui avoit passé toute sa vie avec eux sous les armes, ils se rendirent à leurs remontrances, & vinrent trouver Maximin, qu'ils proclamèrent tous ensemble empereur. Alexandre tremblant

ALEXAN-
DRE.

de peur & à demi mort, put à peine gagner sa tente, où se jetant entre les bras de sa mère, & lui reprochant qu'elle étoit, elle seule, cause de sa mort, il attendit en cet état le coup du bourreau. Maximin envoya un tribun & quelques centurions pour leur trancher la tête à l'un & à l'autre, avec ordre de faire main-basse sur ceux qui se mettroient en devoir de les défendre. Ses favoris périrent presque tous avec lui; & ceux qui se cachèrent alors, ne purent échapper long-temps aux recherches de Maximin, qui ne pardonna à aucun d'eux. Ainsi mourut Alexandre, après quatorze ans de règne, pendant lesquels il gouverna avec beaucoup de modération, & sans répandre de sang. Il étoit naturellement doux & bienfaisant. Il avoit en horreur les meurtres & les cruautés, n'aimoit point à se servir des voies de fait, & suivoit en tout celles de la justice. Jamais règne n'eût été, ni plus heureux, ni plus regretté, si l'avarice fordide de sa mère n'en avoit terni l'éclat.





HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE SEPTIÈME.

ON a vu dans le livre précédent Cruautés de Maximin.
 quelles furent les maximes & la conduite d'Alexandre. Après sa mort, Maximin changea tout d'un coup la face des choses : la crainte & la cruauté succédèrent à l'amour & à la douceur ; & l'on passa du gouvernement le plus modéré qui fut jamais, sous la plus cruelle des tyrannies. Il sentoît bien que ce n'étoit pas sans indignation & sans envie , qu'on l'avoit vu monter de la plus basse des conditions à la première place

MAXIMIN.

du monde. Il étoit d'un pays barbare , & ses mœurs ne démentoient point son origine ; il n'avoit rien perdu parmi les Romains de ce naturel violent & sanguinaire qui lui étoit commun avec ceux de sa nation. Il ne pensoit qu'à affermir son autorité par le sang & par des crimes ; comme pour se mettre , par sa cruauté , au dessus des mépris du sénat & de tout l'empire , qui oppo-
soit à sa grandeur présente le souvenir de sa naissance obscure. C'étoit une chose connue de tout le monde , qu'après avoir , pendant sa jeunesse , gardé les troupeaux dans les montagnes de la Thrace , s'étant ensuite enrôlé dans une méchante compagnie de ces quartiers , la fortune l'avoit conduit par la main jusques sur le trône. Il commença par écarter les créatures d'Alexandre & les sénateurs qui composoient son conseil ; renvoyant les uns à Rome , & ôtant aux autres leurs charges , sous prétexte de malversation ; tout cela , pour éloigner ceux dont la naissance illustre sembloit lui reprocher la bassesse de la sienne , & afin que n'ayant plus personne auprès de lui à ménager & qui lui fît ombrage , il pût exercer sa tyrannie

tyrannie en sûreté & sans contrainte. Il chassa du palais tous les officiers qui avoient été si long-temps au service d'Alexandre, & en fit mourir plusieurs, dont tout le crime étoit de regretter un si bon maître, & d'avoir donné à leurs larmes un trop libre cours. Mais ce qui acheva d'irriter son esprit si porté de lui-même à la cruauté, ce fut une conjuration dans laquelle on disoit que tout le sénat & plusieurs centurions étoient entrés.

Il apprit qu'un consulaire d'une maison patricienne, appelé Magnus, faisoit contre lui de sourdes menées, & qu'il avoit déjà gagné un bon nombre de soldats. Voici, disoit-on, ce qu'ils avoient concerté. Maximin, résolu de porter la guerre dans la Germanie, avoit fait construire un pont sur le Rhin. Comme il étoit redevable de son élévation à sa bonne mine & à son expérience dans la guerre, il vouloit au plus tôt, par quelque grand exploit, soutenir sa réputation, répondre à l'attente de ceux qui l'avoient mis sur le trône, & justifier par de prompts succès, qu'on avoit eu raison d'attribuer à la lâcheté & à la négligence d'Alexandre, le peu de pro-

MAXIMIN.

Conjuration
de Magnus.

MAXIMIN.

grès qu'on avoit fait jusqu'alors contre les barbares. Il passoit les jours entiers à faire faire l'exercice à ses troupes , les animant par son exemple , ayant toujours la cuirasse sur le dos , & se trouvant le premier à tout. On prétend donc que Magnus avoit corrompu quelques-uns de ses meilleurs soldats , & surtout ceux qui gardoient le pont dont nous avons parlé ; qu'ils devoient le rompre d'abord que Maximin seroit passé de l'autre côté du Rhin , afin de le laisser seul exposé à tous les coups des barbares , sans qu'il pût leur échaper ; le fleuve étant si large & si profond , qu'il lui seroit impossible de le repasser à la nage. Voilà ce qu'on dit alors de cette affaire. S'il y en avoit quelque chose de vrai , ou si c'étoit une pure calomnie de l'invention de Maximin même , c'est ce qu'on n'a jamais éclairci. Il ne fit aucunes informations juridiques , & condamna à mort tous ceux contre qui il avoit les moindres soupçons , sans leur faire faire leur procès , ni vouloir entendre leurs défenses.

Révolte des
Ostroéniens.

Quelque temps après , les soldats Ostroéniens se révoltèrent , sans en avoir d'autre raison , que le ressentiment qu'ils

gardoient toujours de la mort d'Alexandre. Ayant donc rencontré par hasard un consulaire nommé Quartinus, des amis de ce prince, à qui, pour cette raison, Maximin avoit fait quitter le service, ils le prirent pour leur chef, malgré toute sa résistance, lui mirent une robe de pourpre, firent porter le feu devant lui, & le proclamèrent empereur; le forçant d'accepter un honneur funeste, dont le faux éclat ne tentoit point son ambition. Quelques jours après, il fut tué dans sa tente par un de ses compagnons & de ses anciens amis nommé Macédo, qui avoit été non-seulement complice, mais même l'auteur de la révolte des Osroéniens qu'il commandoit depuis long-temps. Il ne paroît point qu'il y eût eu entr'eux aucune brouillerie, & sa trahison fut d'autant plus horrible, qu'il avoit été le premier à le presser d'accepter l'empire. Il porta sa tête à Maximin, croyant, avec un tel présent, se faire un grand mérite auprès de lui. Ce prince fut bien aise de se voir délivré d'un compétiteur; mais, au lieu de récompenser le traître qui s'étoit imaginé qu'on ne pourroit jamais assez

MAXIMIN. payer un service de cette importance, il le fit mourir, détestant sa perfidie dont il conçut une juste horreur; car il n'ignoroit pas que ce misérable avoit été la première cause du désordre, & qu'il avoit engagé son ami dans cette mauvaise affaire. C'est ainsi que le penchant que Maximin avoit à la cruauté, augmentoit de jours en jours par les occasions qu'il avoit de l'exercer. Tout répondoit en lui à son naturel; son air étoit terrible & menaçant; il étoit si grand & si robuste, qu'il n'y avoit, ni chez les barbares, ni parmi les gladiateurs, aucun homme qu'on pût lui comparer.

**Victoires de
Maximin sur
les Allemands**

Après avoir fait tous les préparatifs dont nous avons parlé, il passa le Rhin sans trouver de résistance, & entra dans la Germanie avec une puissante armée, dans laquelle presque toutes les forces de l'empire étoient réunies. Outre plusieurs régimens étrangers, tant de Maures armés de javelots, que d'archers Osroéniens & Arméniens, dont les premiers étoient vassaux de l'empire, & les autres ses alliés; il avoit aussi à sa solde un grand nombre de Parthes, qui avoient quitté leurs pays, attirés

par l'argent que l'on promettoit aux transfuges; ou qui, ayant été faits prisonniers de guerre, avoient pris parti avec leurs compagnons. Alexandre s'étoit servi le premier de ces sortes de troupes. Maximin les avoit de beaucoup augmentées, & elles s'étoient formées sous ce prince aux exercices de la guerre. Les gens de trait & de javelot sont de grand usage contre les Germains, sur lesquels ils tombent avec impétuosité, se retirant avec la même vitesse, & ne s'engageant jamais dans la mêlée. L'armée romaine s'avança sur les frontières des barbares vers le temps de la moisson; & personne ne se présentant pour la combattre, elle se mit à courir la campagne, pillant & brûlant les villages, où le feu prenoit fort aisément; car les maisons ne sont bâties que de gros pieux joints ensemble, que les vastes forêts fournissent aux habitans du pays, qui n'emploient guère la pierre ni la brique. L'armée de Maximin s'étoit déjà répandue sur les terres des Germains, & faisoit par-tout un très-grand dégât, brûloit les blés, enlevait les troupeaux, sans rencontrer aucun ennemi. Les barbares s'étoient

MAXIMIN.

MAXIMIN.

retirés dans leurs bois & dans leurs marais , pour dresser des embûches aux Romains & pour combattre avec plus d'avantage dans ces lieux couverts , où il étoit difficile de les forcer ; les flèches & les javelots n'étant guère d'usage au travers de ces épaisses forêts , & les marais étant si profonds , que ceux qui ne connoissent point le pays courent risque de s'y noyer ; au lieu que les Germains , qui y passent tous les jours à gué , savent les endroits qui sont ou sûrs ou dangereux. Ce fut là qu'on attaqua les ennemis , & que Maximin se signala merveilleusement. Un jour , que les barbares s'étoient sauvés dans un grand marais , & que les Romains s'étoient arrêtés tout court , & n'osoient les y poursuivre , il s'y lança le premier ; & quoique son cheval eût de l'eau jusqu'au ventre , & qu'il fût pressé de tous côtés par les ennemis , il ne recula point , & tua tous ceux qui lui firent tête. Cette hardiesse piqua de honte ses soldats , qui s'engagèrent aussitôt dans le combat pour seconder leur général , & partager avec lui le danger où il s'étoit exposé pour eux. Il se fit alors un si grand carnage , que

le marais devint rouge de sang, & fut ⁼⁼⁼⁼⁼
 comblé de corps morts. Les Romains ^{MAXIMIN,}
 perdirent assez de monde ; mais ils furent redevables à la valeur de Maximin, d'une victoire si complète, qu'il n'échappa presque pas un seul barbare. L'empereur écrivit au sénat & au peuple le détail de cette journée, avec toutes les circonstances qui lui étoient si glorieuses ; & pour en conserver la mémoire, il fit placer devant la porte du sénat un grand tableau où elles étoient représentées. Mais après sa mort on l'en ôta, comme tous les autres monumens qu'on a érigés dans Rome en son honneur. Il se donna encore dans la Germanie plusieurs sanglans combats, où il fit paroître autant de valeur & d'intrépidité, s'engageant au plus fort de la mêlée, & tuant un grand nombre d'ennemis de sa propre main. Après tant de glorieux exploits, il ramena en Pannonie l'armée romaine avec tout le butin, & les prisonniers qu'il avoit faits pendant cette campagne. Il passa l'hiver à Sirmium, capitale de la province, à faire des préparatifs pour l'été suivant, ne menaçant de rien moins les barbares, que de pousser les con-

MAXIMIN.

quêtes jusqu'à l'océan : & à juger de l'avenir par le passé , on a tout lieu de croire que ses menaces n'eussent pas été vaines si la mort ne l'eût prévenu.

Tyrannie de
Maximin.

Telles étoient les vertus militaires de Maximin , qui lui auroient donné place parmi les plus grands hommes , si sa cruauté ne l'avoit pas mis au nombre des tyrans ; & s'il ne s'étoit pas rendu encore plus odieux à ses sujets , que redoutable à ses ennemis. Que servoit à l'empire qu'il se couvrît dans les combats du sang des barbares , pendant qu'à Rome & dans les provinces il faisoit couler celui des citoyens , & que son armée regorgeât de butin , s'il dépouilloit en même temps ses peuples de leurs héritages ? Non-seulement les délateurs avoient toute sorte de liberté ; mais il les soutenoit , appuyoit leurs fourberies , & leur présentoit des amorces. Personne n'étoit en sûreté ; les enfans répondoient pour leurs pères ; on alloit fouiller jusques dans les règnes précédens , & l'on déterroit tous les jours de prétendus crimes dont personne n'avoit jamais entendu parler. Etre accusé , c'étoit être coupable : on commençoit , avant d'écouter un
homme ,

homme, pour confisquer tous les biens ;
 de sorte qu'on voyoit des gens réduits à MAXIMIN.
 la mendicité, qui la veille avoient de
 grandes richesses. C'est ainsi que Ma-
 ximin assouvissôit son avarice, don-
 nant pour toute raison de cette tyran-
 nie, la nécessité de faire des largesses
 aux soldats. Il prêtoit l'oreille aux ca-
 lomnies, sans avoir égard ni à l'âge ni
 au rang de ceux qu'on lui déferoit :
 souvent, sur les plus légers soupçons,
 il faisoit arrêter des consulaires gou-
 verneurs de provinces ou généraux
 d'armées, qui avoient reçu l'honneur
 du triomphe ; il les faisoit traîner seuls
 sur des chariots d'orient en occident,
 ou du midi en Pannonie, où il faisoit
 alors sa résidence ; & après les traite-
 mens les plus indignes & la confisca-
 tion entière de leurs biens, il les en-
 voyoit en exil, ou même les condam-
 noit à la mort.

Tant que ses coups ne tombèrent
 que sur quelques particuliers, ou qu'ils
 ne s'adressèrent qu'à des personnes de
 qualité, le peuple & les provinces ne
 s'en mirent pas fort en peine : les mal-
 heurs des grands & des riches n'inté-
 ressent guère la multitude ; souvent

MAXIMIN.

même, par un basse jalousie, elle se fait un bonheur de leur chute & en ressent une maligne joie. Mais, sous Maximin, le peuple eut bientôt à pleurer ses propres maux. Ce tyran, après avoir ruiné les plus illustres maisons de l'empire, sans pouvoir contenter son avarice qui trouvoit ces fonds trop petits, s'empara des deniers publics que l'on gardoit dans chaque ville, ou pour acheter des blés, ou pour faire des distributions aux peuples, ou pour les frais des spectacles & des autres divertissemens. Il fit aussi fondre tout l'or & l'argent qui se trouva dans les temples des dieux, leurs statues, celles des héros; enfin, tout ce qu'il y avoit de beaux ouvrages dont on pouvoit faire de la monnoie. Ce fut pour toutes les villes de l'empire la chose du monde la plus affligeante, que de se voir, au milieu de la paix, abandonnées au pillage, comme si elles avoient été prises d'affaut. Dans quelques-unes, il y eut des gens assez hardis pour s'opposer aux violences des ministres de Maximin, tout prêts à mourir plutôt aux pieds des autels, que de laisser enlever à leurs yeux ce que la piété de leurs

ancêtres y avoit consacré. Les esprits étoient donc fort échauffés, & c'étoit comme le prélude d'un orage tout prêt à se former. Les soldats mêmes étoient rebutés d'avoir à effuyer tous les jours les reproches amers de leurs parens & de leurs compatriotes, qui s'en prenoient à eux & à leur avarice insatiable de tout ce qu'ils souffroient. Ces justes sujets de plainte avoient jeté par-tout des semences de révolte; mais personne n'osoit se déclarer, ni hasarder les premières démarches. On se contentoit de gémir en secret, d'implorer le secours des dieux, & de les intéresser dans leur propre querelle. Enfin, une occasion d'elle-même très-légère & sans conséquence mit tout en mouvement: (tel est le sort de la tyrannie; elle ne porte presque sur rien: si la moindre chose vient à manquer, tout s'écroule.) La troisième année du règne de Maximin, les peuples d'Afrique levèrent les premiers l'étendart de la révolte, & allumèrent un feu qui se répandit bientôt dans tout l'empire. Voici quelle en fut la cause.

Il y avoit à Carthage un intendant qui traitoit la province avec beaucoup

MAXIMIN.**Soulèvement
de l'Afrique.
Gordien pro-
clamé empe-
reur.**

de dureté & de violence , condamnant tous les jours , sans aucun sujet , des particuliers à de fort grosses amendes , pour répondre aux intentions de Maximin , qui ne mettoit dans ces postes que des gens de son caractère. Ceux qui avoient alors le manîment des finances , s'il leur restoit quelque probité , ce qui étoit fort rare , la perdoient bientôt ; & convaincus qu'il n'étoit pas sûr d'être homme de bien sous un prince si injuste & si avare , ils prenoient le parti de faire comme les autres. L'intendant d'Afrique ayant donc un jour condamné à une amende très-considérable des jeunes gens de la première qualité du pays , les pressoit fort pour le paiement , & vouloit les obliger à vendre leurs fonds. Ils furent outrés d'une telle injustice ; mais ils cachèrent leur ressentiment , & lui demandèrent un délai de trois jours. Pendant ce temps-là , ils rassemblèrent tous ceux qui avoient reçu de lui quelque mauvais traitement , ou qui y étoient exposés ; & firent venir , la nuit , de leurs terres , les jeunes paysans , qui se rendirent à leurs ordres dans la ville avec des bâtons , des cognées , & autres for-

tes d'armes qu'ils avoient trouvées sous leurs mains. Ils faisoient ensemble une MAXIMIN.
 fort grosse troupe ; car l'Afrique , & sur-tout la campagne , est extrêmement peuplée. Le matin , leurs seigneurs les firent joindre avec leurs esclaves ; & les avertirent de tenir leurs armes cachées , jusqu'à ce qu'ils vissent les soldats ou le peuple faire quelque mouvement pour les arrêter , & pour venger l'action qu'ils avoient méditée. Ils s'avancèrent donc avec des poignards sous leurs robes , comme pour payer à l'intendant la somme à laquelle il les avoit condamnés , & le tuèrent en l'abordant , sans lui donner le temps de se reconnoître. Ses gardes se mirent aussitôt en devoir de punir les meurtriers ; mais les paysans défendirent leurs maîtres si vigoureusement , qu'ils écartèrent en peu de temps tout le monde.

Ces jeunes seigneurs voyant que tout leur avoit jusqu'alors si bien réussi , crurent qu'après un tel éclat il ne falloit pas demeurer en chemin ; qu'ils ne pouvoient se tirer d'une si mauvaise affaire qu'en s'y engageant davantage , ni se mettre à couvert que par quelque action encore plus hardie ; qu'il falloit

 MAXIMIN.

faire soulever la province & engager le gouverneur dans leur parti. Ils savoient que la haine qu'on portoit à Maximin nourrissoit depuis long-temps dans les esprits des dispositions à la révolte, & que la crainte seule les empêchoit de se produire. Ils allèrent donc, en plein midi, suivis d'une grande foule de peuple, à la maison du gouverneur nommé Gordien, à qui cette province étoit échue après son consulat, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avoit eu auparavant plusieurs autres gouvernemens, & avoit été employé dans les plus grandes affaires de l'état; ce qui leur faisoit croire qu'il accepteroit avec joie l'empire comme la seule place qui pût désormais flatter son ambition; & que le sénat & le peuple Romain reconnoîtroient volontiers pour leur prince, un homme que sa naissance, & les postes éminens qu'il avoit occupés, approchoient si fort du trône. Il arriva, par hasard, que ce jour-là Gordien, pour se délasser des fatigues de sa charge, étoit demeuré chez lui sans donner audience. Ces jeunes gens ayant renversé les gardes du proconsul, entrèrent l'épée à la main, & le trouvèrent cou-

ché sur un lit de repos, autour duquel s'étant rangés, ils lui mirent une robe de pourpre & le saluèrent empereur. Gordien fort surpris de se voir en cet état, & croyant que ce n'étoit qu'une feinte & qu'on en vouloit à sa vie, se jeta de dessus son lit à leurs pieds, les priant d'épargner un homme cassé de vieillesse, qui ne leur avoit jamais fait aucun mal, & de garder à leur prince légitime la foi qu'ils lui avoient jurée. Il demeura quelque temps dans cette posture sans être éclairci, tremblant de peur à la vue de leurs épées qu'ils tenoient toutes nues. Mais enfin, le plus qualifié d'entre eux, qui avoit le plus de facilité à s'énoncer, se fit prêter silence, & tenant son épée toujours levée lui dit : » De deux dangers, l'un » présent & certain, l'autre éloigné & » douteux, il vous en faut choisir un » aujourd'hui, ou de vous livrer avec » nous à la fortune pour conserver votre » vie, ou de mourir tout-à-l'heure de » notre propre main. Si vous prenez le » premier parti, vous ne manquerez pas » de grands motifs pour vous y soutenir ; » vous délivrerez l'empire d'un prince » universellement haï, & d'une horrible

MAXIMIN.

MAXIMIN.

» tyrannie. Cette dernière action cou-
» ronnera toutes vos vertus. Le sénat
» & le peuple romain vous en auront
» une éternelle obligation, & votre nom
» vivra toujours parmi eux. Mais si vous
» ne voulez pas vous mettre à notre
» tête, nous allons venger ce refus par
» votre mort, & s'il le faut, nous nous
» immolerons après vous. L'action que
» nous avons osé faire, ne nous laisse
» aucune espérance de pardon. Le mi-
» nistre de la tyrannie vient d'être puni
» par nos mains de toutes ses violences,
» son sang les a expiées. Si vous avez
» le courage de partager avec nous le
» danger, de proconsul nous vous fe-
» rons empereur. Notre attentat chan-
» geant de nom nous sera glorieux ;
» votre puissance garantira notre tête,
» & nous mettra à couvert de toutes
» poursuites. «

Pendant ce discours dont on atten-
dit à peine la fin, toute la populace
étoit accourue à la porte de la maison,
& l'on proclama d'une commune voix
Gordien empereur. Il fit d'abord quel-
que difficulté, s'excusant sur sa vieil-
lesse ; mais comme il avoit beaucoup
d'ambition, il se rendit sans se faire

trop prier, hafardant volontiers le peu ^{MAXIMIN.}
 de jours quilui reſtoient, dans la penſée
 que, de quelque manière que les choſes
 puſſent tourner, il lui ſeroit toujours
 glorieux de mourir empereur. Il ſe fit
 auſſitôt dans toutes les villes d'Afrique
 un ſoulèvement général. On abattit les
 ſtatues de Maximin, & l'on mit à la
 place celles de Gordien, à qui on
 donna le ſurnom d'Africain; car c'eſt
 ainſi que les Romains appellent les peu-
 ples de Lybie. Gordien ayant demeuré
 encore quelques jours à Thifdre où
 toutes ces choſes s'étoient paſſées, ſe
 rendit à Carthage avec une nombreuſe
 ſuite, afin de paroître avec plus d'éclat
 & de majeſté dans une ville fort grande
 & fort peuplée, qui, ne cédant qu'à
 Rome ſeule, diſpute le ſecond rang
 à Alexandrie. On imita le mieux que
 l'on put le faſte & la pompe qui relè-
 vent la perſonne des empereurs. On
 portoit devant lui le feu & les autres
 marques de la dignité impériale; ſes
 faiſceaux étoient entourés de laurier, ce
 qui diſtingue ceux du prince de ceux
 des magiſtrats. Les ſoldats qui ſe trou-
 vèrent dans ces quartiers, joints aux
 jeunes gens de la ville les mieux faits,

MAXIMIN.Rome se
déclare pour
Gordien.

tenoient la place des cohortes préto-
riennes. Par cette image empruntée ,
Carthage se vit , pour quelques jours ,
presque égalee à la capitale du monde.

Gordien écrivit à Rome aux magis-
trats & aux sénateurs les plus distin-
gués , qui étoient tous les parens ou
les amis. A ces lettres , il en joignit
d'autres adressées au sénat & au peu-
ple , dans lesquelles , après leur avoir
appris que toute l'Afrique s'étoit dé-
clarée pour lui , il faisoit un grand dé-
tail des cruautés de Maximin , qui lui
avoient attiré avec justice une haine
aussi forte que générale. Il leur pro-
mettoit de prendre une conduite toute
opposée , de bannir les délateurs , d'é-
couter une seconde fois dans leur dé-
fense ceux qui avoient été condamnés
injustement , & de rappeler d'exil ceux
que Maximin y avoit envoyés. Enfin ,
il faisoit espérer aux soldats & au peuple
de plus grandes largeesses qu'ils n'en
avoient reçu d'aucun de ses prédé-
cesseurs. Il eut , en même temps , la
prévoyance de faire tuer dans Rome
même le préfet des gardes préto-
riennes nommé Vitalien , homme violent &
cruel , qui , étant entièrement dévoué

à Maximin, n'auroit pas manqué de le traverser , & d'empêcher le soulèvement du peuple. Pour cet effet, il envoya, avec quelques gens de guerre, le questeur de sa province, jeune homme hardi & vigoureux, prêt à tout hasarder pour son service ; & lui donna des lettres avec un double cachet, comme sont toutes celles par lesquelles les gouverneurs donnent avis à l'empereur des affaires secrètes & importantes. Ils avoient ordre d'entrer dans Rome de grand matin, & d'aller trouver Vitalien avant qu'il eût commencé à donner audience ; & lorsqu'il seroit encore dans le petit cabinet où il avoit coutume d'examiner les papiers qui regardoient la personne de l'empereur, de lui dire qu'ils venoient lui remettre des lettres pour Maximin, qui contenoient des secrets de la dernière importance ; & qu'ils étoient chargés d'y ajouter de vive voix plusieurs autres choses non moins essentielles. Que lorsqu'il ne penseroit qu'à les écouter, ils profitassent de ce moment, & le tuassent avec les poignards qu'ils porteroient sous leurs robes. Tout ceci fut exécuté de point en point ; les gens

MAXIMIN.

MAXIMIN.

de Gordien étant entrés dans Rome avant le jour, trouvèrent Vitalien presque seul, & le tuèrent pendant qu'il examinoit le cachet des lettres qu'ils lui avoient présentées. Ils sortirent aussitôt le poignard à la main, & personne ne se mit en devoir de les arrêter : on croyoit que le tout s'étoit fait par l'ordre de Maximin même ; car ce n'étoit pas la première fois qu'il avoit ainsi traité ceux qu'on croyoit le mieux dans son esprit. Les meurtriers allèrent par la rue sacrée dans la place, où ils rendirent au peuple les lettres de Gordien. Ils portèrent ensuite aux consuls & à quelques particuliers, celles qu'ils avoient pour eux ; & firent en même temps courir le bruit que Maximin avoit été tué.

La populace est par-tout légère, & donne ordinairement dans la nouveauté ; mais celle de Rome l'emporte sur celle de toutes les autres villes. Cette grande multitude d'habitans confondue avec des étrangers de toutes les nations, s'agite plus aisément, & ne se calme qu'avec beaucoup de peine. Ainsi, au premier bruit de la mort de Maximin, pleins d'une joie & d'une fureur in-

sensée, ils abattirent les statues & les
 traînèrent dans la boue, avec les ins-
 criptions & les autres monumens qu'on
 lui avoit élevés dans les places publi-
 ques. Leur haine véhémence, que la
 crainte avoit jusqu'alors retenue, ve-
 nant à se déborder & ne trouvant plus
 d'obstacle, se répandit avec plus d'im-
 pétuosité. Le sénat s'étant assemblé le
 même jour, déclara Gordien empereur
 avec son fils, & abrogea tous les hon-
 neurs qu'on avoit décernés à Maximin,
 quoique la nouvelle de sa mort n'eût
 point été confirmée. Mais le présent
 les rassuroit contre l'avenir, & ce pré-
 mier succès les rendoit moins timides &
 moins prévoyans. Les délateurs de pro-
 fession prirent aussitôt la fuite, ou fu-
 rent tués par ceux qu'ils avoient accusés.
 Les intendans de Maximin & les autres
 ministres de ses violences furent traînés
 par la populace dans les égoûts. Mais,
 sous prétexte d'exterminer tous les fau-
 teurs de la tyrannie, on alloit assassiner
 son créancier, sa partie, & ceux avec
 qui on avoit le moindre démêlé; on
 pillait leurs maisons; & sous le nom
 spécieux de la liberté, on renouveloit,
 au milieu de la paix, les crimes & les

 MAXIMIN.

MAXIMIN.

horreurs des guerres civiles. Les choses allèrent si loin, que le préfet de la ville nommé Sabin, qui avoit été consul, voulant empêcher le désordre, fut tué d'un coup de bâton sur la tête. Telle étoit la licence du peuple. Pour le sénat, voyant qu'après une démarche si éclatante il n'étoit plus temps de reculer, & qu'ils avoient tout à craindre du ressentiment de Maximin, ils ne pensèrent plus qu'aux moyens de mettre les provinces dans leur parti. On députa les sénateurs & les chevaliers les plus qualifiés; & on leur donna des lettres pour les gouverneurs, dans lesquelles, après avoir exposé les intentions du peuple & du sénat, on les exhortoit à les seconder, & à servir leur patrie, en persuadant à ceux de leurs provinces d'obéir aux Romains, à qui la souveraine puissance avoit de tout temps appartenu, & que leurs ancêtres avoient reconnus pour maîtres lorsqu'ils étoient devenus sujets de l'empire. La plupart des gouverneurs reçurent avec honneur ces députés, & firent soulever sans peine les peuples, qui se trouvoient déjà disposés à la révolte par la haine qu'on portoit à Ma-

ximin. Ils tuèrent tous les officiers & les magistrats qui lui étoient attachés, & ce fut par-là qu'ils commencèrent à se déclarer. Quelques gouverneurs, mais en petit nombre, firent mourir les députés du sénat, ou les envoyèrent, avec sûre garde, à Maximin qui leur fit souffrir les plus cruels supplices. Voilà quel étoit à Rome l'état des choses & la disposition des esprits.

Ces nouvelles jetèrent Maximin dans une humeur noire & chagrine, quoiqu'il affectât de n'y paroître pas sensible, & qu'il traitât cette affaire de bagatelle. Ses soldats n'ignoroient rien de ce qui s'étoit passé; l'heureux succès qu'avoient eu les commencemens de la révolte tenoit tous les esprits en mouvement & en attente; mais on n'osoit s'ouvrir à personne, il falloit faire tout seul ses réflexions, & feindre d'ignorer ce que l'on savoit le mieux : tant on redoutoit Maximin & son esprit pénétrant, qui non-seulement par les paroles, mais par les gestes seuls & par l'air du visage, jugeoit du fond des cœurs, & découvroit les pensées les plus secrètes. Il demeura deux jours enfermé avec ses amis à délibérer sur les remèdes qu'on pourroit

MAXIMIN.

Maximin
marche contre les rebelles.

MAXIMIN.

apporter à un mal si imprévu ; & le troisième , il fit assembler ses troupes dans une plaine hors de la ville , & leur lut le discours suivant , que ses amis lui avoient composé. » Je sai que vous » ne vous attendez pas aux nouvelles » que je viens vous apprendre ; mais je » suis persuadé qu'elles exciteront plu- » tôt vos risées , qu'elles ne vous donne- » ront de l'étonnement. Savez-vous qui » sont ceux qui prennent les armes con- » tre nous , & qui osent s'attaquer à » votre valeur ? Ce ne sont ni les Ger- » mains , leurs pertes les ont rendus » sages ; ni les Sarmates , ils nous font » au contraire tous les jours des propo- » sitions de paix. Les Perses , qui ra- » vageoient autrefois la Mésopotamie , » se croient fort heureux maintenant » qu'on les laisse chez eux en repos. » La terreur de vos armes , & ma va- » leur qu'ils ont assez éprouvée pen- » dant que j'ai commandé sur leurs fron- » tières , leur ont appris à se contenter » de ce qu'ils possèdent. Mais pour ne » vous pas tenir davantage en suspens , » & pour vous dire tout d'un coup la » chose du monde la plus étrange ; les » Carthaginois , par un trait insigne de » folie ,

» folie, se sont fait un roi de théâtre,
 » d'un vieillard décrépît qui commence
 » à perdre le sens, & qui n'a peut-être
 » accepté que malgré lui cette ombre
 » de royauté. Je voudrois leur deman-
 » der où ils prendront des troupes ?
 » Ils ne trouveront dans leur province
 » que des liâteurs à la suite du procon-
 » sul ; de quelles armes se serviront-ils,
 » eux qui ne savent manier que de pe-
 » tites lances qui ne sont bonnes qu'à
 » la chasse ? Enfin, où ont-ils fait leur
 » apprentissage pour la guerre ? à moins
 » que les jeux, les danses & l'art des
 » bons mots ne leur tiennent lieu d'exer-
 » cices militaires. Les nouvelles qui
 » sont venues d'Italie ne sont pas plus
 » fâcheuses. Il est vrai qu'on a tué Vita-
 » lien, mais ç'a été par surprise & en
 » trahison. Vous connoissez trop le peu-
 » ple de Rome pour ne le pas mépriser.
 » Ils se laissent emporter à tout vent,
 » & sont toujours les plus forts quand
 » il n'est question que de faire beau-
 » coup de bruit ; mais s'ils voient seule-
 » ment deux ou trois épées nues, c'est
 » à qui fuira le plus vite ; ils se jettent
 » les uns sur les autres, chacun pense
 » à se sauver, sans se mettre en peine

 MAXIMIN.

» de soutenir la querelle commune.
 » Pour les sénateurs, il n'est pas sur-
 » prenant que notre vie sobre & réglée
 » leur paroisse trop sauvage. La valeur
 » & les autres vertus militaires passent
 » dans leur esprit pour dureté de naturel
 » & férocité ; ils s'accoutument mieux
 » de la mollesse & de la débauche, c'est
 » ce qu'ils appellent douceur & mo-
 » dération. Ils se trouvent fort mal de
 » l'éloignement que j'ai de toutes for-
 » tes d'excès, & me préfèrent un hom-
 » me qui leur ressemble & dont les
 » infamies ne vous sont pas inconnues.
 » C'est contre de telles gens que vous
 » aurez à combattre ; telle est la
 » guerre dont on nous menace, qui
 » dans le fond ne sera rien moins qu'une
 » guerre véritable. Je ne doute point,
 » & je crois que vous êtes tous per-
 » suadés, que d'abord que nous paroî-
 » trons à l'entrée de l'Italie, les uns
 » viendront avec des branches d'olivier,
 » en signe de paix, se jeter à nos pieds,
 » & nous présenter leurs enfans pour
 » nous émouvoir à la compassion ; &
 » que les autres aussi lâches & aussi épou-
 » vantés, ne chercheront leur salut que
 » dans la fuite. Ce sera alors que maître

» de leurs biens , je vous enrichirai de
 » leurs dépouilles. « Maximin entrecou- =====
 pa ce discours d'injures contre le sénat MAXIMIN.
 & contre le peuple, avec un air furieux
 & menaçant , comme s'il se fût mis
 en colère contre quelqu'un qu'il eût
 eu devant les yeux. Il dit à ses soldats
 de se tenir prêts à partir ; & leur ayant
 fait de grandes largesses , il marcha
 deux jours après vers l'Italie, à la tête
 d'une puissante armée dans laquelle
 presque toutes les forces de l'empire
 se trouvoient réunies ; sans compter
 les nouvelles troupes de Germains ,
 qu'il avoit levées depuis qu'il s'étoit
 rendu maître du pays de ces barbares,
 ou qu'il avoit fait alliance avec eux.
 Il faisoit suivre aussi toutes les machines
 de guerre qu'on avoit construites pour
 la campagne suivante ; ce qui retar-
 doit sa marche , à cause de la diffi-
 culté des charois : outre qu'il étoit
 obligé de s'arrêter en chemin pour faire
 toutes les provisions nécessaires ; car
 cette guerre lui étant tombée soudaine-
 ment sur les bras, il fallut que chacun
 de son côté amassât à la hâte de quoi
 subsister pendant la marche. Mais comme
 la diligence étoit décisive dans cette oc-

MAXIMIN.

caſion, il fit prendre le devant aux troupes de Pannonie ſur leſquelles il comptoit le plus, & qui ayant été les premières à le proclamer empereur, étoient réſolues de s'expoſer aux plus grands dangers pour lui conſerver ce qu'elles lui avoient procuré.

Victoire de
Capellien.
Mort des
deux Gor-
diens.

Cependant les affaires de Carthage tournèrent beaucoup mieux que Maximin n'eût oſé l'eſpérer. Un ſénateur, nommé Capellien, étoit gouverneur de cette partie de la Mauritanie qu'on appelle Numidie, & commandoit un corps d'armée aſſez conſidérable, qu'on entretenoit ſur cette frontière pour empêcher les courſes des barbares voiſins. Gordien qui s'étoit brouillé avec lui à l'occaſion d'un procès, ne fut pas plus tôt élevé à l'empire, qu'il lui envoya un ſucceſſeur, avec ordre de ſortir de la province. Ce gouverneur outré de cet affront, & affectionné d'ailleurs à Maximin qui l'avoit mis en place, ayant perſuadé à ſes ſoldats de lui demeurer fidèles, marcha vers Carthage avec des troupes nombreuses, bien armées, composées de ſoldats hardis & vigoureux, que les attaques qu'ils avoient à ſoutenir tous les jours contre

les Maures, avoient rendus expérimentés & aguerris. Ces nouvelles jetèrent Gordien dans un fort grand trouble ; mais les Carthaginois, quoiqu'un peu étonnés, s'imaginant que la victoire dépendoit moins de l'ordre & de la discipline que du nombre, sortirent tous de leur ville avec le jeune Gordien à leur tête. Leur armée étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Capellien ; mais comme ils passent leur vie au milieu d'une profonde paix ; dans les jeux & dans les plaisirs, ils n'avoient aucune expérience. De plus, ils manquoient d'armes, & chacun avoit pris à l'aventure, ou un poignard, ou une cognée, ou une de ces petites lances dont ils se servent à la chasse, ou même de simples bâtons dont ils avoient brûlé les bouts pour les rendre durs & pointus. Les Numides, au contraire, qui étoient dans l'armée de Capellien, lancent le javelot avec une adresse merveilleuse, & manient si bien leurs chevaux, qu'avec une baguette ils les conduisent aussi facilement & en font aussi maîtres, que s'ils avoient un mors & une bride. De si bonnes troupes n'eurent pas de peine à renverser cette

MAXIMIN.

grande multitude de Carthaginois , qui , au premier choc , jetèrent leurs armes & prirent la fuite. Ils se pressèrent si fort les uns les autres , qu'il en mourut plus dans la foule que de la main des ennemis. Le jeune Gordien fut tué avec tous ceux qui étoient autour de lui ; le nombre des morts fut si grand qu'on ne put retrouver son corps , & qu'il en demeura beaucoup sans sépulture. De tous ceux qui étoient sortis de Carthage & qui faisoient leurs efforts pour y rentrer , à peine en échappa-t-il au vainqueur quelques-uns qui se répandirent de tous côtés dans cette grande ville , & se cachèrent dans les endroits les plus obscurs & les plus reculés. Le reste fut percé de traits par les Numides , ou tué à coups d'épée par l'infanterie. La ville retentissoit des cris des femmes & des enfans , qui voyoient égorger devant leurs yeux ce qu'ils avoient au monde de plus cher. Le vieux Gordien , à qui l'âge & les forces n'avoient pas permis de se trouver au combat , ayant su que Capellien étoit déjà dans la ville , s'enferma dans sa chambre comme pour se reposer , & s'étrangla avec sa ceinture. D'autres

ont prétendu qu'il l'avoit fait dès que l'ennemi avoit été à la vue de Carthage, mais qu'on avoit eu soin de tenir sa mort cachée jusqu'après la bataille. Ainsi finit ce consulaire, qui ayant eu pendant toute sa vie assez de bonheur, eut encore celui de mourir revêtu du titre & des marques de la souveraineté. Capellien ne fut pas plus tôt maître de Carthage, qu'il fit mourir toutes les personnes de distinction qui s'y étoient sauvées; & pilla non-seulement les maisons des particuliers, mais les temples mêmes & les trésors publics. Passant ensuite dans toutes les autres villes, où l'on avoit abattu les statues de Maximin, il condamna à la mort les principaux citoyens, bannit ceux du second ordre, fit brûler les villages & en abandonna le pillage à ses troupes; non pas tant pour venger l'empereur des outrages de la province, que pour se ménager l'affection des soldats; afin que si Maximin venoit à être abattu, il pût se servir d'une armée qui seroit toute à sa disposition, pour s'élever à l'empire.

Voilà où en étoient les affaires d'Afrique, lorsqu'on apprit à Rome la

MAXIMIN,

MAXIMIN.

mort du vieux Gordien. Cette nouvelle jeta le peuple & le sénat dans la dernière consternation ; ils crurent avoir tout perdu en perdant leur chef, d'autant plus qu'ils n'attendoient aucune grace de Maximin. Ce prince naturellement cruel & vindicatif, n'ayant jamais eu pour eux que de l'aversion, avoit alors un juste sujet de ressentiment, depuis qu'ils s'étoient déclarés contre lui avec tant de chaleur. Après avoir long-temps délibéré dans une assemblée publique, on conclut qu'on avoit fait trop d'éclat, que les choses ne pouvoient plus se raccommoder, qu'il falloit prendre les armes & soutenir cette première démarche ; qu'on éliroit deux empereurs qui auroient une égale autorité, de peur que la souveraine puissance ne dégénéraît encore en tyrannie, si elle résidoit dans un seul. Ils ne firent point cette élection dans le lieu où le sénat s'assembloit ordinairement, mais ils allèrent s'enfermer au capitolé dans le temple de Jupiter, qui domine sur toute la ville, afin d'avoir pour témoin & comme pour président, le premier des dieux. Ils proposèrent d'abord ceux que leur

âge

âge leur réputation rendoient dignes de cette place : Maxime & Balbin l'emportèrent à la pluralité des voix. Maxime , après avoir eu long-temps le commandement des armées , avoit depuis exercé la charge de préfet de Rome d'une manière irréprochable , & s'étoit fait dans ce poste la réputation d'un homme très-intègre , très-prudent & très-éclairé. Balbin , d'une famille patricienne , avoit été deux fois consul & gouverneur de plusieurs provinces , où les peuples s'étoient toujours fort loués de sa conduite : du reste , il avoit des manières simples , & n'étoit pas si pénétrant que son collègue. En les proclamant empereurs , on leur décerna par un sénatus-consulte , tous les autres honneurs attachés à cette suprême dignité.

Le peuple ayant appris ce qui se passoit , soit que les parens & les amis de Gordien , qui avoient d'autres vues , l'en eussent fait avertir sous main , ou que le bruit s'en fût déjà répandu dans la ville , vint en foule aux portes du capitolé. La rue qui y mène fut en un moment remplie de toute la multitude , qui s'étoit armée de pierres & de bâ-

MAXIMIN.

tons, pour obliger par force le sénat à casser ce qu'il avoit fait. Ils ne vouloient point sur-tout de Maxime, dont l'exacte sévérité n'accommodoit pas la populace; car pendant qu'il étoit préfet de Rome, il avoit tenu en bride ces esprits inquiets & remuans, qui, dans une ville, sont ordinairement la première source du désordre. C'étoit pour cela qu'ils appréhendoient de le voir sur le trône, & qu'ils s'opposoient si fortement à cette élection, menaçant de tuer l'un & l'autre, si l'on s'opiniâtroit à les soutenir. Ils demandoient un prince du sang de Gordien, & ne vouloient pas que l'empire sortît de sa maison. Maxime & Balbin, escortés des plus jeunes chevaliers & des soldats qui se trouvèrent dans Rome, tâchoient de s'ouvrir un chemin pour sortir du capitolé; mais la populace étoit si animée, qu'il fut impossible de la forcer. Enfin, une personne du parti des empereurs s'avisa d'un artifice qui réussit. La fille de Gordien avoit un fils qui portoit le nom de son aïeul; ils l'envoyèrent querir par quelques-uns de leurs gens qui le trouvèrent dans la maison de sa mère, où il jouoit avec

des enfans de son âge , & le portèrent sur leurs épaules à travers la multitude. MAXIMIN.
 Quand elle fut que c'étoit le petit-fils de Gordien , elle le conduisit jusqu'au capitolé avec de grandes acclamations , le couvrant par honneur de fleurs & de feuilles. Le sénat l'ayant nommé César , parce qu'il n'étoit pas encore en âge de gouverner , appaisa , par ce moyen , le peuple qui n'empêcha plus les empereurs de se retirer dans leur palais.

Ce premier trouble fut suivi , peu de jours après , d'un autre beaucoup plus grand & plus funeste , qui fut causé par la hardiesse inconsiderée de deux sénateurs. Comme on étoit assemblé dans le sénat , quelques soldats vétérans qui étoient demeurés à Rome à cause de leur âge & de leur ancienneté dans le service , étant venus pour assister aux délibérations , sans autres armes que leur cuirasse , s'étoient mêlés la plupart à l'entrée de la salle avec le peuple ; mais deux ou trois plus curieux s'approchèrent jusques par-delà l'autel de la Victoire. Alors un sénateur qui sortoit tout nouvellement du consulat , nommé Gallicanus , & un autre qui avoit été préteur , appelé Mecænas ,

Guerre civile
entre le peuple & les soldats.

MAXIMIN.

pendant que ces soldats tenoient leurs mains sous leurs habits sans aucun mauvais dessein, les tuèrent avec des poignards qu'ils avoient sous leurs robes : car depuis les derniers troubles, ils portoient tous des armes pour être toujours en garde contre les attaques imprévues. Les corps de ceux qui venoient d'être tués demeurèrent étendus devant l'autel de la Victoire ; leurs compagnons fort étonnés, se trouvant sans armes & appréhendant d'être enveloppés par la multitude, prirent au plus tôt la fuite. Gallicanus sortant de l'assemblée, & se jetant au milieu du peuple à qui il montrait son poignard & ses mains sanglantes, l'exhortoit à s'armer contre des gens ennemis du sénat & de Rome, & partisans de Maximin. La populace facile à échauffer le crut sur sa parole, & lui répondant par des acclamations, se mit à poursuivre les soldats & en blessa quelques-uns avant qu'ils eussent gagné leur camp, où ils s'enfermèrent. Gallicanus, pour n'avoir pas le démenti de sa témérité, alluma dans Rome une guerre civile, qui emporta un grand nombre de citoyens. Il fit enfoncer les portes

des magasins publics où l'on gardoit des armes, plutôt pour la pompe & pour les cérémonies, que pour le combat. Mais, comme il n'y en avoit pas assez, on alloit dans les maisons & dans les boutiques, se saisir de tout ce qui s'y trouvoit d'épées, de piques ou de haches; ou bien, au défaut d'armes, on prenoit tout ce qu'on rencontroit sous la main d'instrumens de fer qui en pouvoient tenir lieu.

La fureur ayant de la sorte armé tout le peuple, il sortit avec les gladiateurs, & alla investir le camp. Les soldats profitant d'une longue expérience; & de l'avantage de leur poste, les repousoient à coups de piques & de flèches, & en tuèrent ou blessèrent un grand nombre; de sorte que, rebutés d'une si vigoureuse résistance, ils se retirèrent sur le soir. Mais les soldats remarquant que le peuple marchoit en désordre & ne se tenoit point sur ses gardes, dans la pensée qu'ils n'oseroient pas faire une sortie sur une si grande multitude, ouvrirent soudainement leurs portes, & se mettant à leurs trouffes, tuèrent presque tous les gladiateurs, & beaucoup de Romains qui en fuyant se renver-

MAXIMIN.

soient les uns sur les autres. Ils ne voulurent pas cependant les pousser plus loin, de peur de s'éloigner trop de leur camp. Ce mauvais succès ne fit qu'irriter davantage le sénat & le peuple. On nomma des officiers généraux, & l'on fit des levées de troupes dans l'Italie, dont on arma à la hâte & le mieux que l'on put toute la jeunesse. De la plus grande partie de cette nouvelle milice, on forma un corps d'armée, à la tête duquel Maxime devoit marcher contre Maximin. Le reste demeura à Rome pour la défense de la ville. On attaquoit tous les jours le camp, mais le peuple y perdoit beaucoup de monde. Balbin fit publier une déclaration par laquelle il accordoit une amnistie générale, & exhortoit l'un & l'autre parti à mettre bas les armes; mais il n'en put rien obtenir. On s'aigrissoit de plus en plus; le peuple étoit piqué de ce qu'une poignée de gens lui tenoit tête; & les soldats n'étoient pas moins outrés de voir leurs concitoyens plus acharnés contre eux, que ne l'auroient été des barbares.

Grand incendie. Approche de Maximin.

Enfin, après plusieurs assauts où les Romains furent toujours repoussés, ils

s'avisèrent de couper tous les canaux qui portoient de l'eau au camp, pour venir à bout par la soif, de ceux qu'ils désespéroient de vaincre par la force. Dans cette extrémité, les soldats animés par le désespoir sortirent avec fureur sur le peuple, & après un long combat le poussèrent jusques dans la ville. Mais les bourgeois quittant alors leurs armes & montant sur les toits, accabloient les soldats à coups de pierres, de tuiles & de pots cassés. Ceux-ci n'osant s'engager dans des maisons inconnues, mirent le feu aux portes & aux auvens des boutiques. Comme les bâtimens sont fort ferrés, & qu'ils ne sont la plupart que de charpente, la flamme gagna en un instant de toutes parts, & consuma, en un seul jour, un quartier de Rome, qui valoit une des plus grandes villes de l'empire. Plusieurs personnes périrent misérablement dans leurs maisons. On alloit piller les autres pendant le désordre, & la canaille se mêlant avec les soldats, profitoit du malheur public. Cependant Maximin étoit déjà sur les confins de l'Italie ; & après avoir offert des sacrifices sur les autels qui y sont

 MAXIMIN.

dressés , il commença à marcher en ordre de bataille. On a vu dans ce Livre le soulèvement de l'Afrique , la guerre civile allumée à Rome , les préparatifs que fit Maximin contre les rebelles , & son arrivée en Italie. Il faut garder le reste de notre histoire pour le Livre suivant.





HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE HUITIÈME.

LORSQUE Maximin fut arrivé au passage des Alpes, il envoya des coureurs pour reconnoître le pays, & marcha dans cet ordre. Son infanterie formoit un corps de bataille dont les rangs étoient fort élargis principalement sur les côtés ; le bagage étoit au milieu, & l'empereur à la tête des cohortes prétoriennes commandoit l'arrière-garde. Les cavaliers armés de toutes pièces, les maures & les archers voltigeoient sur les aîles. Son avant-garde étoit com-

Maximin
passe les
Alpes.

MAXIMIN.

posée des troupes auxiliaires de la Germanie, qu'il exposoit ordinairement au premier choc des ennemis, tant à cause de leur intrépidité naturelle, qu'afin que le danger & les plus rudes attaques tombassent plutôt sur ces barbares que sur les Romains. Après quelques heures de marche, il arriva à la première ville de la frontière d'Italie, que les gens du pays appellent Ema, & qui est située au pied des Alpes. Comme il en approchoit, ses coureurs vinrent lui dire que la ville étoit abandonnée, que les habitans avoient mis le feu aux portes de leurs maisons & de leurs temples, & qu'ils avoient enlevé ou brûlé tout ce qu'il y avoit de vivres & de fourages dans la campagne & dans les lieux voisins. Cette nouvelle fit beaucoup de plaisir à Maximin, qui s'imagina que toutes les autres villes prendroient l'alarme comme celle-ci, & qu'il n'y en auroit aucune qui osât lui fermer ses portes. Les soldats, au contraire, furent fort affligés d'avoir à craindre la famine dès le premier pas qu'ils faisoient en Italie. L'armée ayant passé la nuit dans les maisons de cette ville déserte, s'avança dès le point du jour

vers les Alpes. Ces montagnes qui servent comme de mur & de rempart à l'Italie, s'élèvent jusques aux nues, & s'étendent à droite jusqu'à la mer de Toscane, & à gauche jusqu'à celle d'Ionie. Elles sont couvertes d'épaisses forêts, & entrecoupées de précipices affreux, sur les bords desquels les anciens peuples du pays ont applani, avec un travail immense, des sentiers fort étroits. L'armée de Maximin, en les passant, fut dans de continuelles alarmes. Ils ne doutoient point que les ennemis ne se fussent emparés des hauteurs qui dominent sur le chemin, & ils appréhendoient de les avoir en tête à tous les défilés. Et certes, à considérer les circonstances du temps & du lieu, & les avantages qu'on pouvoit prendre sur eux dans ces détroits, ils avoient tout à craindre. Mais lorsqu'ils eurent passé les Alpes sans aucune opposition, & qu'ils se furent répandus dans la plaine, leurs esprits revenus de cette peur se trouvèrent remplis d'alégresse & d'assurance. Maximin crut certainement que rien ne tiendrait contre lui, puisque ses ennemis ne s'étoient pas même flattés de trouver une sûre retraite dans

 MAXIMIN.

ces lieux où ils pouvoient lui dresser si
 MAXIMIN. facilement des embuscades.

Description
 de la ville &
 des environs
 d'Aquilée.

Cependant comme il commençoit à marcher dans le plat-pays, les coureurs vinrent lui dire, que la ville d'Aquilée, l'une des plus considérables de l'Italie, avoit fermé ses portes; que les troupes de Pannonie, à qui il avoit fait prendre les devants, y avoient donné plusieurs assauts, mais toujours sans succès; que les murailles étoient hérissées de piques, & qu'il en tomboit sans cesse une grêle si effroyable de flèches & de pierres, que les assiégeans avoient été obligés, à la fin, de se retirer. Maximin fort en colère contre les officiers des troupes de Pannonie, & s'en prenant à eux, comme s'ils eussent manqué de vigueur & de courage, marcha en diligence contre la ville qu'il croyoit prendre au premier assaut. Aquilée renferme dans ses murailles un grand nombre d'habitans, tant de naturels du pays, que d'étrangers que le commerce y attire de toutes parts. Comme elle est placée entre l'Italie & l'Illyrie, on y voit par terre & par eau toutes les marchandises de ces deux provinces qu'on em-

barque sur mer pour envoyer dans les pays éloignés, dont elle tire par la même voie les choses qui manquent aux peuples voisins du côté du nord, à cause du grand froid de leur climat. On y fait sur-tout un grand commerce du vin qui croît dans le pays, & que l'on transporte dans l'Illyrie & dans les autres provinces dont le terroir ne peut porter de vigne. La multitude des citoyens & des étrangers étoit alors fort grossie par les paysans des environs, & par les habitans des petites villes du voisinage, qui étoient venus chercher leur sûreté dans cette place. Elle avoit été long-temps sans aucunes fortifications; car depuis que les Romains avoient si fort reculé les frontières de leur empire, les villes d'Italie n'entendant plus le bruit des armes, & se trouvant couvertes de tant de provinces, n'avoient besoin ni de rempart ni d'autres défenses. Il fallut donc relever les murs, qu'on flanqua de tours. Ce travail étant achevé, ils firent jour & nuit la garde, & soutinrent vigoureusement l'attaque des ennemis. Crispinus & Ménéphile, tous deux consulaires & nommés par le sénat, commandoient dans la place,

Il s'avoient pris de si bonnes mesures, & la ville étoit si bien fournie de vivres & de munitions, qu'elle pouvoit sans peine soutenir un siège de plusieurs années. Il y avoit aussi de l'eau en abondance; car outre que les puits y sont fort communs, il passe au pied du mur une rivière qui lui sert de fossé.

Maximin fait
sommier Aquilée de se rendre.

Maximin appréhendant que cette place ne l'arrêtât trop long-temps, voulut tenter de les gagner par la douceur, & crut qu'il ne feroit pas mal d'envoyer quelqu'un qui s'abouchât avec eux pour tâcher de les résoudre à lui ouvrir leurs portes. Il avoit dans ses troupes un tribun qui étoit d'Aquilée, & dont la femme & les enfans étoient enfermés dans la ville. Il l'envoya, avec quelques autres officiers, dans la pensée qu'étant leur compatriote, il leur feroit goûter plus facilement ses remontrances. Lorsqu'il fut arrivé au pied du mur, il haussa la voix, & leur dit :
 » Que Maximin, leur commun maître,
 » leur ordonnoit de mettre bas les armes;
 » qu'il ne tenoit qu'à eux de jouir du
 » bonheur de la paix, & de mériter
 » sa bienveillance; qu'ils feroient prudemment de se la procurer par leur

» soumission, au lieu de s'attirer, par
 » leur opiniâtreté, son indignation &
 » son ressentiment. Qu'il valoit bien
 » mieux passer son temps dans des ré-
 » jouissances & dans des fêtes que sous
 » les armes, & voir plutôt couler le
 » sang des victimes que celui de leurs
 » concitoyens. Qu'ils eussent pitié de
 » leur patrie dont ils alloient eux-mêmes
 » causer la ruine, & qu'ils auroient la
 » douleur de voir raser jusqu'aux fonde-
 » mens. Qu'il étoit encore temps de
 » la garantir & de se sauver avec elle ;
 » & que l'empereur convaincu qu'ils ne
 » s'étoient point portés d'eux-mêmes à
 » la révolte, étoit prêt à leur accorder
 » une amnistie générale. « Voilà à peu
 près ce que les députés dirent à haute
 voix, pour se faire entendre du peu-
 ple qui étoit accouru en foule sur les
 murs & sur les tours, & qui les écou-
 toit avec beaucoup d'attention.

Crispinus, qui connoissoit l'humeur
 volage & incertaine de la multitude,
 appréhendant qu'ils n'acceptassent les
 propositions qu'on leur faisoit, & ne
 préférassent les douceurs de la paix aux
 dangers & aux fatigues de la guerre,
 les conjuroit » de ne se point relâcher,

MAXIMIN.

» de demeurer fidèles au sénat & au
» peuple Romain , & de ne point man-
» quer une si belle occasion de mériter
» à leur ville le nom de boulevard de
» l'Italie, & d'acquérir pour eux-mêmes
» celui de défenseurs de la liberté. Qu'ils
» ne devoient point compter sur les
» promesses d'un homme à qui les par-
» jures ne coûtoient rien ; qu'il prissent
» garde de se laisser gagner par cette
» douceur affectée , & de se livrer sous
» de fausses assurances à un tyran of-
» fensé. Qu'il étoit beaucoup plus sûr
» pour eux de tenter la fortune de la
» guerre ; que ce ne seroit pas la pre-
» mière fois que de grosses armées au-
» roient été défaites par d'autres beau-
» coup moins nombreuses , & que le
» bonheur suppléoit souvent à la force.
» Que des soldats mercenaires qui ne
» partagent avec leur général que le dan-
» ger, lui laissant tout le fruit de la
» victoire , ne portent jamais au com-
» bat qu'une foible ardeur. Que ceux ,
» au contraire , qui combattent pour
» leur patrie , non-seulement trouvent
» dans la bonté de leur cause de justes
» motifs d'espérance , mais sont encore
» animés par leurs propres intérêts à
» bien

» bien faire leur devoir dans une guerre
 » dont tout le fruit leur doit revenir. « MAXIMIN.
 Par ces différentes raisons, s'adressant
 tantôt à quelques particuliers, & par-
 lant ensuite à tous ceux qui étoient
 présens, ce consulaire, qui avoit d'ail-
 leurs un air vénérable, qui possédoit
 parfaitement l'éloquence romaine, &
 qui avoit gagné tous les cœurs par la
 douceur de son gouvernement, ras-
 sura ceux qui commençoient à branler,
 & renvoya les députés de Maximin
 sans leur rien accorder. On dit que
 les réponses favorables des aruspices,
 qu'il avoit fait consulter à Rome, l'a-
 voient confirmé dans la résolution où
 il étoit de n'entendre à aucun accom-
 modement ; car les Romains sont fort
 superstitieux, & comptent beaucoup
 sur ces sortes de pronostics. Le dieu
 du pays leur avoit aussi promis la victoire
 par un oracle ; ils l'appellent Bélis, &
 disent que c'est Apollon même qu'ils
 honorent sous ce nom. Quelques sol-
 dats de Maximin rapportèrent, depuis,
 qu'ils l'avoient vu plusieurs fois en l'air,
 les armes à la main, combattant pour
 les assiégés. Je ne puis assurer s'ils disoient
 en cela la vérité ; ou si, pour sauver

MAXIMIN.

l'honneur d'une puissante armée qui n'avoit pu venir à bout d'une troupe de bourgeois, ils inventèrent ce conte, & voulurent faire entendre qu'ils avoient été vaincus plutôt par les dieux que par les hommes. Mais, dans l'étonnement où la résistance d'Aquilée laissa tous les esprits, rien ne paroissoit incroyable.

Maximin
marche con-
tre Aquilée.

Maximin ayant appris par ses députés qu'on avoit rejeté ses propositions, marcha avec plus de diligence, plein de colère & de rage. Mais, lorsqu'il fut arrivé sur le bord d'une rivière qui passe à douze stades de la ville, il la trouva extrêmement grossie par les neiges des montagnes voisines, qui s'étoient fondues pendant l'été, & qui l'avoient rendue si large & si profonde qu'il étoit impossible de la passer à la nage. Ceux d'Aquilée avoient eu la précaution d'abattre le pont de pierre que les empereurs y avoient fait autrefois bâtir, & n'avoient laissé sur la rive aucuns bateaux, de sorte qu'il se vit arrêté tout court, sans savoir quel parti prendre. Quelques Germains s'imaginant que les fleuves d'Italie n'étoient pas plus rapides que ceux de leur pays, qui coulent fort lentement, & qui par cette raison sont fort

sujets à se prendre pendant l'hiver ,
 voulurent faire passer leurs chevaux à
 la nage, & furent aussitôt emportés par
 le courant. Maximin ayant fait tirer des
 lignes de circonvallation, campa deux
 ou trois jours sur le bord de la rivière ,
 pensant aux moyens d'y construire un
 pont. Mais, comme on manquoit de
 bois & de bateaux, quelques ouvriers
 vinrent avertir l'empereur qu'il y avoit
 dans la campagne d'alentour beaucoup
 de vieilles futailles ; que ces vaisseaux
 creux étant liés ensemble, & couverts
 de claies qu'on chargeroit ensuite de
 terre, résisteroient facilement à la ra-
 pidité de l'eau. On se mit aussitôt à
 travailler à cet ouvrage, qui fut achevé
 en peu de temps ; & l'armée ayant pas-
 sé la rivière, fit le dégât sur la route,
 brûla les maisons qui étoient abandon-
 nées, & ravagea entièrement toute cette
 belle campagne qui étoit couverte d'al-
 lées à perte de vue, & où les vignes
 formoient des berceaux agréables ; de
 sorte que cette plaine paroissoit comme
 ornée de couronnes pour l'appareil
 d'une fête.

Après avoir coupé ou brûlé tout ce
 qu'ils trouvèrent aux environs de la

MAXIMIN.

Siège d'A-
quilée.

ville, ils l'investirent. Comme ils étoient fort las, Maximin ne voulut pas les faire combattre sur le champ ; mais il les fit tenir hors de la portée du trait, & leur laissa un jour pour se reposer, pendant lequel il distribua les quartiers. Le lendemain, il commença le siège, fit ses approches avec toutes ses machines, & ne négligea rien de tout ce qui pouvoit avancer la prise de la place. On donnoit presque tous les jours de rudes assauts, mais les assiégés les soutenoient avec beaucoup de vigueur. Ils avoient fermé leurs maisons & leurs temples, & se tenoient sur les remparts. & sur les tours avec leurs femmes & leurs enfans ; le sexe & l'âge le plus foible vouloit, dans le danger commun, contribuer de quelque chose à la défense de sa patrie. Maximin ayant déjà ruiné toutes les maisons des fauxbourgs, faisoit travailler sans relâche à la sappe du mur, pour faire au plus tôt une brèche raisonnable ; car il souhaitoit ardemment de prendre la place d'assaut, afin d'user de tous les droits de la victoire, & de la faire raser après l'avoir saccagée. Il voyoit bien que c'étoit trop hasarder sa réputation, que de marcher

vers Rome sans se venger avec éclat d'une ville qui vouloit lui fermer l'entrée de l'Italie. Il alloit donc de rang en rang, accompagné de son fils qu'il avoit nommé César; & tantôt par ses prières, tantôt par de grandes promesses, exhortant ses soldats & les conjurant, il les animoit au combat. Mais lorsqu'ils venoient à l'attaque, il tomboit du mur une grêle de flèches & de pierres, ou même une pluie de feu, composée de soufre, de poix & de bitume, que les assiégés répandoient sur eux, avec de petits barils qui tenoient à de longues perches. Ces matières visqueuses s'attachoient aux parties du corps qui étoient découvertes, couloient sur les autres par les fentes de la cuirasse, ou bien en échauffoient tellement le fer, que les soldats étoient obligés de la quitter; elles brûloient l'osier & faisoient retirer le cuir de leurs boucliers, qui par-là leur devenoient inutiles. On voyoit ces malheureux tout défigurés, s'aider les uns aux autres à ôter leurs armes; ces dépouilles restoient au pied du mur, comme un trophée que l'adresse & l'artifice avoient plutôt élevé que la valeur. Les assiégés lançoient

MAXIMIN. en même temps contre les machines de bois avec lesquelles on battoit les murs, des torches de poix ardentes qui avoient des pointes comme des flèches, & qui, s'attachant à la charpente, y mettoient le feu de tous côtés.

Cependant les premiers jours l'avantage avoit été presque également balancé de part & d'autre ; mais les troupes de Maximin commencèrent à perdre courage, rebutées d'une résistance à laquelle elles ne s'étoient pas attendues, & d'avoir perdu tant de monde devant une place qu'elles comptoient d'emporter au premier assaut. Les assiégés, au contraire, animés par le bon succès, tiroient de leur assurance de nouvelles forces. La longueur du siège, en leur donnant plus d'expérience, leur donna aussi plus de hardiesse ; & ils méprisèrent à la fin, ceux qu'ils avoient eu lieu de craindre jusqu'alors. Ils les insultoient du haut de leurs murailles, &, lorsque Maximin passoit avec son fils, ils lui disoient les injures les plus offensantes. Ce prince en étoit piqué au vif ; mais, comme il ne pouvoit s'en venger sur les ennemis, il déchargeoit sa colère sur ses officiers, & en-

faisoit mourir tous les jours plusieurs, sous prétexte qu'ils faisoient mal leur devoir dans les postes où il les avoit mis. Cette cruauté ne servoit qu'à lui attirer la haine des siens, & le mépris des assiégés, qui le craignoient d'autant moins qu'ils avoient des vivres & des munitions pour plusieurs années. Les assiégeans, au contraire, manquoient de tout; ils s'étoient ôté à eux-mêmes une grande ressource, en brûlant & coupant les arbres fruitiers, & les fourages des environs. La plupart campoient à découvert, les tentes des autres étoient en fort mauvais état : ils souffroient tous de la faim, & n'y voyoient point de remède; ne pouvant faire venir d'aucun autre endroit les vivres qu'ils ne trouvoient point sur les lieux. Les Romains étoient maîtres de tous les chemins de l'Italie, où l'on avoit élevé d'espace en espace des murailles, avec des portes qui étoient gardées par des soldats. Le sénat avoit distribué dans tous les ports de mer, des consulaires & d'autres personnes d'autorité, pour empêcher qu'il n'en sortît aucun vaisseau. Maximin ne pouvoit pas même apprendre ce qui se pas-

MAXIMIN.

 MAXIMIN.

 Mort de Ma-
 ximin,

soit à Rome, & les assiégans se trou-
 voient à leur tour assiégés, sans pou-
 voir ni avancer ni reculer.

L'alarme qui étoit répandue parmi
 eux, leur faisoit donner créance à tou-
 tes les mauvaises nouvelles, & la peur
 ajoutoit beaucoup à la vérité. On di-
 soit que le peuple Romain avoit fait
 prendre les armes à toute l'Italie; que
 l'Illyrie, le Nord & l'Orient avoient
 conspiré avec eux pour la perte d'un
 tyran qui étoit odieux à tout l'uni-
 vers. Ces nouvelles augmentoient le
 trouble où les avoit jetés l'extrême
 disette qu'ils souffroient, jusqu'à n'a-
 voir point d'autre eau à boire que celle
 du fleuve voisin, qu'il leur falloit pui-
 ser au milieu du sang & des corps
 morts, que les assiégés & les assiégeans
 mêmes étoient obligés d'y jeter tous
 les jours. Ils se lassèrent à la fin de
 tant d'incommodités; ils pensèrent à
 se délivrer de toutes les fatigues d'un
 siège dont ils ne pouvoient espérer de
 voir la fin, & à se tirer de la fâcheuse
 nécessité de porter les armes en Italie,
 & de servir un tyran qui étoit en exé-
 cration à toute la terre. Un jour qu'on
 n'avoit point donné d'attaque, que
 l'empereur

l'empereur se reposoit dans sa tente, pendant que chacun étoit retiré dans son quartier, les soldats qui ont leur camp sur le mont d'Albe où ils avoient laissé leurs femmes & leurs enfans, prirent tout d'un coup la résolution de tuer Maximin. Ils allèrent sur le midi à sa tente, & faisant entrer les soldats de sa garde dans leur conjuration, ils ôtèrent d'abord son image de leurs enseignes. Il se présenta pour leur parler; mais ils ne lui en donnèrent pas le tems, & le tuèrent avec son fils & ses autres amis les plus affectionnés. Ils exposèrent leurs corps aux insultes de toute l'armée, & les jetèrent ensuite hors du camp où ils demeurèrent sans sépulture. On coupa les têtes des deux empereurs, & on les envoya à Rome. Ainsi périt Maximin, justement puni de ses crimes, & des violences qu'il avoit exercées pendant la plus cruelle des tyrannies.

LES soldats qui n'avoient point eu part à la conjuration, ne favoient comment prendre cette affaire. Ils ne s'en réjouissoient pas tous également. Les troupes de Thrace & de Pannonie,

Les soldats de Maximin mettent bas les armes.

MAXIME &
BALBIN.

qui avoient été les premières à proclamer Maximin empereur, en étoient fort affligées; mais comme il n'y avoit plus de remède, il fallut prendre le parti de la dissimulation, & cacher sous une fausse joie leurs véritables sentimens. Ils quittèrent donc leurs armes comme leurs compagnons, & s'approchèrent avec eux des murs de la ville. Après avoir appris aux assiégés la mort de Maximin, ils les prièrent de recevoir parmi eux des gens qu'ils ne devoient plus regarder comme leurs ennemis. Les deux consulaires qui commandoient dans la place, ne voulurent pas y consentir; mais ayant fait apporter sur les murailles les statues de Balbin, de Maxime & du jeune Gordien, les assiégés les saluèrent avec des cris de joie, exhortant les soldats à les imiter, & à reconnoître pour leurs princes légitimes ceux que le sénat & le peuple Romain avoient élus; ajoutant que les deux autres Gordiens étoient au nombre des dieux. Ils firent exposer en vente sur les remparts, des habits, du vin, des viandes, & toutes les autres denrées qui se trouvent en abondance dans une grande ville. Ce qui surprit

étrangement les foldats , & leur fit avouer qu'une place fi bien munie pouvoit tenir plufieurs années; & qu'eux , au contraire , dans la difette extrême où ils étoient , ne pouvoient manquer de périr bientôt de mifère. L'armée demeura pendant quelques jours fous les murs d'Aquilée , d'où on lui fournisfoit toutes les chofes néceffaires pour fa fubfiftance. Ainfi , quoique les portes fuflent encore fermées & que les foldats tinflent toujours la ville inveftie , ils ne laiffoient pas de jouir de part & d'autre d'une paix véritable fous les apparences de la guerre.

Cependant , les cavaliers qui portoient à Rome la tête de Maximin faifoi-
 foient toute la diligence poffible , & répandoient l'alégreffe dans les villes où ils paffoient. Ils trouvèrent l'empereur Maxime à Ravenne , où il avoit donné rendez - vous à toutes les nouvelles troupes qu'on avoit levées à Rome & par toute l'Italie. Les villes de la Germanie lui avoient auffi envoyé un corps d'armée affez confidérable , en reconnoiffance des bons traitemens qu'elles en avoient reçus pendant qu'il commandoit fur leurs frontières. Com-

MAXIME &
BALBIN.

Alégreffe
universelle à
la mort de
Maximin.

MAXIME &
BALBIN.

me il étoit donc tout prêt à marcher contre Maximin, les cavaliers arrivèrent, & lui montrant la tête du tyran, crièrent victoire; ils lui apprirent que les troupes qui assiégeoient Aquilée n'étoient plus ennemies des Romains, & qu'elles l'avoient reconnu avec son collègue, pour leurs princes légitimes. Au premier bruit d'une nouvelle si peu attendue, tout le monde courut aux temples pour remercier les dieux d'une victoire d'autant plus heureuse, qu'elle n'avoit point coûté de sang. Maxime congédia les cavaliers, afin qu'ils allaient au plus tôt faire part de ces heureuses nouvelles au peuple Romain. On ne peut exprimer quels furent ses transports lorsqu'on lui montra au bout d'une lance la tête d'un ennemi si redoutable. On vit aussitôt l'encens fumer sur les autels, le sang des victimes couloit dans tous les temples: les enfans mêmes, prenant part à la joie publique, alloient, comme les autres, rendre aux dieux des actions de grâces; personne ne demouroit dans sa maison; les rues étoient pleines de gens qui se félicitoient mutuellement; le cirque étoit tout rempli, comme si l'on eût

été prêt à représenter quelque spectacle : l'empereur sur-tout & les sénateurs faisoient éclater leur allégresse ; car ils avoient des raisons particulières & personnelles pour se réjouir de cette mort, qui avoit détourné de dessus leurs têtes le coup qui les menaçoit. On envoya des députés dans toutes les provinces, pour leur apprendre, de la part du sénat & du peuple romain, tout ce qui s'étoit passé.

MAXIME &
BALBIN.

Cependant Maxime alla de Ravenne à Aquilée, après avoir passé le lac appelé les sept mers, parce que le Pô & les étangs voisins qui s'y déchargent, vont de là se rendre dans la mer par sept embouchures. D'abord qu'il approcha de la place, on ouvrit les portes qu'on avoit tenues jusqu'alors fermées. Les villes d'Italie lui députèrent leurs principaux citoyens. Ils étoient vêtus de robes blanches & couronnés de laurier ; on portoit devant eux en cérémonie les statues des dieux, avec les couronnes d'or qu'on avoit consacrées dans leurs temples ; ils faisoient leur compliment à l'empereur en jetant devant lui, selon la coutume, des feuilles & des fleurs. Les soldats de Maximin

Maxime &
Balbin reconnus dans tout
l'empire.

MAXIME &
BALDIN.

vinrent aussi lui rendre leurs devoirs ; mais ils ne se portoient pas volontiers à faire cette démarche, & ne pouvoient se consoler de ce qu'ayant perdu l'empereur qu'ils s'étoient eux-mêmes choisi, ils se voyoient forcés d'en recevoir de la main du sénat. Maxime passa les deux premiers jours qu'il fut à Aquilée à offrir des sacrifices ; & le troisième, ayant assemblé l'armée dans une plaine hors de la ville, il lui parla de cette sorte : » Votre propre expérience vous » fait voir maintenant combien il étoit » de votre intérêt de changer de parti, » & d'entrer dans celui des Romains. » Par-là, vous vous êtes délivrés d'une » funeste guerre ; vous avez apaisé la » colère des dieux, & vous n'êtes plus » dans la malheureuse nécessité de violer » un serment que les Romains regardent » comme la chose du monde la plus sacrée. Il ne tiendra qu'à vous de jouir » long-temps de ces avantages, pourvu » que vous demeuriez fidèles au sénat » & à vos empereurs, que leur illustre » naissance rend dignes de cette place, » & qui n'y sont montés que par degrés. » La souveraine puissance, parmi nous, » n'appartient en propre à personne ;

» mais de tout temps le peuple romain
 » a eu droit d'en disposer, & de don-
 » ner des maîtres à l'univers. Il nous
 » a commis l'administration de l'em-
 » pire ; c'est à vous à seconder nos tra-
 » vaux. Si vous le faites, & que vous
 » ne sortiez point du devoir & du res-
 » pect que vous devez à vos princes,
 » vous vous procurerez une vie heureuse
 » & tranquille. Votre exemple empê-
 » chera les provinces de remuer ; vous
 » pourrez demeurer en paix dans vos
 » maisons ; vous ne serez plus obligés
 » de camper sur les frontières du nord,
 » & d'effuyer toutes les rigueurs de ces
 » affreux climats. Nous nous chargeons
 » de mettre à la raison les barbares.
 » L'empire étant gouverné par deux
 » personnes, tout en ira mieux ; ils
 » fourniront sans peine aux affaires
 » étrangères & aux domestiques ; &
 » l'un ou l'autre pourra se rendre faci-
 » lement dans les lieux où la présence
 » du prince sera nécessaire. Au reste,
 » soyez pleinement convaincus que,
 » ni les empereurs, ni le peuple ro-
 » main, ni les autres provinces qui
 » avoient pris les armes contre le tyran,
 » ne gardent contre vous aucun reste

MAXIME &
BALBIN.

MAXIME &
BALBIN.

» d'animosité. Ils savent tous que vous
» n'avez fait qu'obéir à vos maîtres. Il
» faut donc perdre entièrement le sou-
» venir du passé, & renouveler une
» amitié solide & éternelle. » Maxime
finit son discours en leur promettant
de grandes sommes d'argent; & peu
de jours après, il partit pour Rome. Il
renvoya les soldats dans leurs garnisons
ou dans leur camp; & n'emmena avec
lui que les cohortes prétoriennes avec
les nouvelles levées, & les troupes au-
xiliaires de la Germanie qui lui étoient
fort affectionnées. Balbin vint au de-
vant de lui avec le jeune Gordien; &
le peuple les reçut comme en triomphe
avec de grandes acclamations.

Maxime
& Balbin tués
par les sol-
dats.

Pendant le peu de temps qu'ils tinrent
l'empire, ils satisfirent tout le monde,
en général & en particulier. On se trou-
voit très-heureux de vivre sous des
princes de maisons patriciennes, dont
le mérite relevoit la noblesse. Les sol-
dats seuls ne pouvoient goûter les ap-
plaudissemens qu'on leur donnoit, &
qui ne servoient qu'à redoubler leur
mécontentement. Des empereurs de
la nomination du sénat ne pouvoient
leur plaire; tout, jusqu'à leur illustre

naissance, les choquoit. Ils trouvoient, de plus, fort mauvais que Maxime eût auprès de lui des soldats levés dans la Germanie. Ils voyoient bien qu'ils les auroient sur les bras au premier mouvement qu'ils oseroient faire. Ils appréhendoient qu'il ne leur arrivât la même chose qu'aux cohortes prétoriennes que Sévère cassa pour venger la mort de Pertinax, & qu'on ne leur substituât ces étrangers qui se trouveroient sur les lieux. Un jour qu'on célébroit les jeux en l'honneur de Jupiter Capitolin, ils prirent le temps que tout le monde étoit assemblé au cirque, pour exécuter ce qu'ils avoient projeté. Ils coururent comme des furieux au palais des empereurs. Ces princes n'étoient déjà plus en bonne intelligence; il étoit difficile qu'assis sur le même trône, ils le partageassent long-temps sans jalousie. Ils croyoient que ce n'étoit pas régner que de régner avec un autre; aussi chacun de son côté ne pensoit qu'à se délivrer de son collègue. Le double consulat de Balbin flattoit son ambition; d'autre part, la charge de préfet de Rome que Maxime avoit exercée, & la réputation d'une grande expérience

MAXIME &
BALBIN.

MAXIME &
BALBIN.

qu'il s'étoit faité , ne lui donnoient pas de moindres espérances. Enfin , étant tous deux de familles patriciennes , ils n'avoient aucun avantage l'un sur l'autre du côté de la noblesse. Ce fut cette méfintelligence qui les perdit. Car Maxime ayant été averti de la révolte des soldats prétoriens , fit appeler les soldats de la Germanie , qui étoient en assez grand nombre , pour les défendre contre les séditieux. Mais Balbin , qui savoit qu'ils étoient entièrement dévoués à son collègue , crut que , sous prétexte de les opposer aux cohortes prétorienne , il vouloit s'en servir contre lui-même ; dans cette pensée il empêchoit qu'on ne les allât quérir. Pendant cette contestation , les soldats ayant forcé les portes du palais & renversé les gardes , se saisirent de ces deux infortunés vieillards , déchirèrent leurs habits , & les traînèrent dans les rues , leur faisant toutes les insultes imaginables , les appelant par mépris les empereurs du sénat , & leur arrachant la barbe & les sourcils. Leur dessein étoit de les mener dans le camp , & de ne les faire mourir qu'après leur avoir fait souffrir tout ce que la rage peut inventer de plus cruel.

Mais ayant appris que les soldats de la Germanie venoient en diligence pour les enlever de leurs mains , ils les tuèrent sur la place ; & laissant leurs corps tout défigurés au milieu de la rue , ils prirent entre leurs bras le jeune Gordien , qui n'avoit encore que treize ans , & le proclamèrent empereur ; moins par affection pour lui , que parce qu'il ne se présenta personne qui voulût profiter d'une conjoncture si favorable. Ils crièrent au peuple qu'ils venoient de le défaire des empereurs qu'on l'avoit contraint de reconnoître , & qu'ils alloient mettre Gordien dans la place qu'il lui avoit destinée. Ils le portèrent ensuite dans leur camp , où ils se renfermèrent. Les soldats de la Germanie ayant su que les empereurs étoient déjà morts , ne pensèrent plus à combattre pour des gens qu'on ne pouvoit sauver. Telle fut la fin indigne & injuste de ces vieillards respectables , que leur naissance & leurs vertus rendoient dignes d'un meilleur sort.

F I N.



REMARQUES

SUR

LA TRADUCTION

D'HÉRODIEN.



REMARQUES

S U R

LA TRADUCTION D'HÉRODIEN.

Les endroits où l'on trouvera cette marque —* font ceux que j'ai retranchés du texte , pour différentes raisons que j'ai rapportées en général dans la Préface, & dont je rendrai compte ici en particulier.

PA G E 2, ligne 21. *En soixante années.* Hérodien dit à la fin du second Livre, qu'il a écrit l'histoire de ce qui s'est passé pendant *soixante & dix ans*. La première leçon est la plus conforme avec la chronologie, & je l'ai suivie dans tous les deux endroits.

Page 2, lig. 26. *En effet, si l'on considère.* Ces paroles suivoient dans le texte immédiatement après celles-ci, *une grande variété d'événemens remarquables*. J'ai fait une transposition, pour ôter une équivoque dans laquelle il étoit si naturel de tomber, que M. de B. G. a donné tout au travers. Hérodien, voulant faire voir combien son Histoire est remplie & variée, compare les 60 années qu'elle ren-

ferme, avec les 200 qui se sont passées depuis Auguste jusqu'à Marc-Aurèle ; & il avance qu'on ne trouvera point dans le plus grand espace, des révolutions si fréquentes, & des événemens si remarquables que dans le plus petit. M. de B. G. lui fait dire des 200 années depuis Auguste, ce qu'il dit des 60 qui les ont suivies. Cette faute justifie assez la liberté que j'ai prise de transposer une période, pour empêcher le lecteur de prendre à gauche, comme a fait ce Traducteur.

Page 3, lig. 14. *Quelques-uns ont perdu la vie le jour même qu'ils avoient reçu la qualité d'Empereur.* Il ne faut pas prendre à la lettre ce trait de déclamation. Il paroît par Hérodien même, qu'il n'y a eu aucun de ces Empereurs qui n'ait régné au moins quelques mois.

Page 3, lig. 25. —* *Ainsi sous des Princes d'un âge & d'un caractère si différent, le Gouvernement ne le fut pas moins.* Ce n'est qu'une pure répétition de ce qu'il a déjà dit en plusieurs manières.

Page 6, lig. 19. *Par un mépris déclaré des lois & des coutumes reçues presque chez toutes les nations, avoit osé épouser sa propre sœur.* Le texte porte, *chez les Macédoniens & chez les*

les Grecs. Ce qui m'a paru trop resserré pour une loi si étendue. Cependant, comme elle n'a pas été généralement reçue chez tous les anciens peuples, j'ai cru devoir y ajouter une restriction.

Page 15, lig. 17. *Seigneur.* Il y a dans l'original *τέκνον & δέσποτα*, *mon fils & mon maître.* Cette expression n'est pas assez de nos manières pour la faire passer dans notre langue.

Page 20, lig. 17. *Mais lorsqu'il voulut gouverner seul & qu'il ne prit plus leurs avis.* C'est-là manifestement le sens de ce passage, & je ne sçai pourquoi Politien en a pris un tout contraire en traduisant, *curâ dein totius imperii aliis mandatâ.* Il faut qu'il n'ait pas lu dans le texte *ἐαυτῷ.* M. de B. G. n'a pas manqué de tomber dans la même faute que Politien dont la version lui a servi d'original; & plût à Dieu qu'il l'eût suivie par-tout exactement!

Page 23, lig. 9. —* *Il obtenoit ensuite la confiscation de leurs biens, & par cette voie il devint le plus riche particulier de son tems.* On a déjà vu la même chose une ou deux pages auparavant.

Page 23, lig. 19. *Il fit donner à son fils.*
E e

Le texte porte à *ses enfans* ; mais comme dans toute la suite de la conjuration il n'est parlé que d'un seul, j'ai cru devoir donner à Hérodien cette uniformité.

Page 24, lig. 23. *Ce n'est point un orage qui se prépare, il est tout formé.* Il y a à la lettre : *Ce n'est point un danger futur, il est présent.* Hérodien s'est servi tant de fois de cette antithèse, de *danger futur*, & *danger présent*, que j'ai cru devoir substituer ici cette métaphore, qui répond parfaitement à ce qu'il a voulu dire.

Page 25, lig. 27. *Que ce jeune homme avoit eu l'audace de faire marquer à son coin.* Il y a dans le grec, ἐκτετυπωμένη τὴν ἐκείνου εἰκόνα, ce qui pourroit s'entendre du père comme du fils. Mais outre qu'il est parlé immédiatement auparavant de ce dernier, ces pièces de monnoie venoient d'Illyrie où étoit le fils, & une telle imprudence est plus d'un jeune homme.

Page 26, lig. 17. *Le jeune Perennis.* Comme Hérodien ne le nomme en aucun endroit, je me suis servi de cette expression pour éviter l'obscurité, & afin de ne pas répéter trop souvent *le fils de Perennis.* Avec un peu plus

d'exaëtitude il m'auroit épargné cet embarras. Puisque l'occasion s'en présente, je remarquerai en passant, qu'Hérodien ne rapporte souvent les noms romains qu'à demi. Ce qui peut jeter de l'obscurité dans une histoire, & qui n'auroit pas manqué d'en laisser dans la sienne, si les autres Historiens, qui ont écrit la vie des mêmes Empereurs, n'avoient pas été plus exacts sur cet article. Le père de Commode s'appeloit Marcus Aurelius Antoninus. Hérodien ne l'appelle jamais que *Marcus*, qui étoit un nom commun à une infinité de Romains. Mais, ce qui est moins pardonnable, les deux *Antonins* qui sont dans son Histoire, n'y sont distingués par aucun surnom, ni entr'eux, ni des deux autres *Antonins*, le *Pieux* & le *Philosophe*. J'ai ôté cette obscurité en ajoutant à la marge leurs surnoms, *Caracalla* & *Heliogabale*. Pour *Marc-Aurele*, il n'y avoit pas d'apparence de l'appeller dans le texte, *Marc* ni même *Marcus*; ce sont des noms qui chez les Romains ne vont jamais seuls. Pour revenir au fils de Perennis, dont il n'a pas plu à Hérodien de nous marquer le nom; cet auteur rapporte que ce jeune étourdi avoit eu l'audace de faire battre de la monnoie à son coin. Ce seroit sans doute une chose curieuse pour bien des

gens, que de recouvrer de ces pièces de monnoie; mais comment les distinguer, puisqu'on ne sçait point le nom qui en faisoit la légende?

Page 29, lig. 21. —* *De sorte qu'il est difficile de reconnoître ceux qui sont déguisez, & de les distinguer de ceux qui ne le sont pas.* Je crois n'avoir rien fait perdre au Lecteur en retranchant cette queue de phrase, qui n'apprendroit à personne que dans les mascarades il est difficile de reconnoître les gens.

Page 30, lig. 16. J'ai fondu ici ensemble deux endroits fort semblables, dont l'un étoit au commencement de la digression sur la déesse de Pessinunte, & l'autre à la fin; c'est ainsi que j'en ai usé quelquefois pour éviter les répétitions, sans rien omettre que ce qu'il y avoit de commun dans chaque passage.

Page 31, lig. 4. —* *Soit pour se disputer le passage, soit à l'occasion de l'enlèvement de Ganymède.* Ces circonstances, qui ne sont bonnes qu'à embarrasser le style, ne sont rien à la recherche de l'étymologie du mot de *Pessinunte* dont il s'agit ici. Celle de l'enlèvement de Ganymède est répétée quelques lignes plus bas.

Page 34, lig. 7. *Et esclave d'origine.* Il y a à la lettre : *Et de cette espèce d'hommes que les crieurs publics vendent dans les marchés.* Hérodien a plus pensé ici à arrondir sa période, qu'à parler simplement & naturellement.

Page 40, lig. 13. *Des Comètes.* Je crois qu'on ne peut entendre autre chose, par *ces étoiles à longues queues qui paroissent suspendues en l'air.* C'est ainsi que s'exprime l'auteur. On voit dans Lampridius, qu'il y eut alors une comète.

Page 40, ligne 22. —* *Qui le regardèrent comme un présage certain des maux qui menaçoient la République.* On trouvera deux pages au dessous, la même chose d'une manière plus précise : *Que la ruine du Temple de la Paix étoit un présage infailible de quelque guerre dont l'Empire étoit menacé.*

Page 44, lig. 11. —* *On affiuroit qu'il ne manquoit jamais son coup.* Si j'avois été exact jusqu'à la servitude, on auroit vu cette répétition jusqu'à trois fois dans la même page.

Page 47, lig. 18. *Et que de-là son pays fut appelé Latium...* (de lateo.) J'ai cru qu'il

y auroit de l'affectation d'aller chercher une étymologie grecque lorsqu'on en a une latine toute naturelle. Hérodien semble néanmoins le faire venir de *λεθεῖν* *. Il est toujours sûr que *lateo* vient de ce verbe grec.

* Λάτιον τε χληθῆναι ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος φωνῆς εἰς τὸ ἐπιπρότερον ὡς λέγειν.

Page 48, lig. 3. *Les Consuls désignés*. Il y a dans le grec, ἀρχὰ ἐπώνυμοι, *Magistratus Eponymi*. On appeloit ainsi les consuls qui entroient en charge au commencement de janvier, parce qu'on distinguoit les années par leurs noms; pour les distinguer des Consuls qu'on appeloit Subrogés, & qui entroient en charge dans d'autres mois.

Page 50, lig. 14. — * *Commode faisoit coucher cet enfant avec lui*. L'Auteur a fait assez entendre cette infamie, en disant que ces enfans servent aux plaisirs des Romains débauchés.

Page 63, lig. 24. *Il refusa d'abord ces honneurs, comme trop exposés à l'envie, & beaucoup au dessus de sa naissance*. J'ai cru que ces deux choses étoient renfermées dans ces mots du texte, τῷ ἀρχῆς τὸ ἐπιφθονον. Politien a traduit, *tanquam rem invidiosam nomen impe-*

rii ; ce qui me paroît fort imparfait. Depuis plus de deux cens ans que les Romains plioient sous le joug de la monarchie , je crois qu'il ne leur restoit guères de ce premier esprit républicain. Mais la qualité d'Empereur , quoiqu'elle ne fût point odieuse en elle-même , pouvoit le devenir en la personne de Petrinax , qui étoit d'une naissance obscure. Ce qui précède & ce qui suit touchant la noblesse de plusieurs Praticiens , dont Pertinax appréhendoit la jalousie , justifie absolument le sens que nous avons donné à ce passage.

Page 69 , lig. 12. *L'élevèrent jusques aux cieux & le comblèrent de louanges.* C'est dans ce sens métaphorique que je crois qu'il faut entendre ces paroles du texte *ἐνθεύαζεν αὐτῷ τὴν ἀρχήν*. Politien a traduit *ad deferendos ei honores divinos*. Je sçai que ce n'auroit pas été la première fois que la flatterie auroit élevé des autels aux Empereurs pendant leur vie ; mais comment croire que les alliés du peuple Romain , que l'auteur joint ici avec les sujets de l'Empire , eussent mis au nombre de leurs dieux un prince qui n'étoit pas de leur nation ? H. Etienne corrige Politien , & traduit *ad deferendos ejus imperio divinos honores* ; ce qui assurément , pour être plus à la lettre , ne fait pas un meilleur sens.

Page 78, lig. 4. *Avec le surnom de Commode; dont ils remirent les images à leurs enseignes.* L'excès du texte peut se rapporter à Commode ou à Julien. Je me suis décidé pour le premier, par deux raisons: 1°. *ἀπκαλυστηντες*, veut dire proprement relevant, remplaçant. 2°. Commode n'étant mort que depuis deux mois, les soldats qui lui étoient affectionnés pouvoient avoir encore ses images; au lieu qu'il n'étoit pas naturel que celles de Julien, qui venoit d'être élu, se trouvaient si à propos. De plus, ils ne faisoient qu'exécuter les premiers ce qu'ils avoient exigé de Julien, *qu'il feroit relever les statues de Commode.*

Page 78, lig. 8.—*. *Comme il avoit acheté indignement l'Empire.* Il est parlé si souvent dans l'Histoire de Julien d'acheter & de vendre l'Empire, qu'on ne le trouvera peut-être encore que trop, quoiqu'on l'ait retranché en deux ou trois endroits.

Page 81, lig. 2. *Il faisoit venir chez lui.* Il y a dans le grec *οἶκαδε μελαπεμπόμενῳ*, que Politien a traduit *domum dimittebat*; ce qui pourroit assez s'accorder avec toute la suite. Mais outre que *μελαπέμπειν* ne signifie proprement que *faire venir*, j'ai été absolument déterminé par un autre endroit tout semblable,

Remblable, οὐ δίκαιονⓈ répond précisément à δικάδε μεταπεμπόμενον, & ne se peut prendre que dans le sens que j'ai suivi : voici les deux endroits : ἡγεμόνας τε καὶ χιλιάρχους, τὰς τε ἑξέχοντας δικάδε μεταπεμπόμενον ; & quelques pages plus bas en parlant de Severe : ἡγεμόνας τε καὶ χιλιάρχους τοὺς τε ἐν τοῖς στρατιώταις ἐξέχοντας δικάδεⓈ.

Page 90, lig. 8. *Ce ne sont que des Soldats de parade & de cérémonie.* Ces paroles étoient un peu plus haut, avant celles-ci, *osèrent porter sur lui leurs mains sacrilèges.* Mais elles me paroissent maintenant aussi bien placées qu'elles l'étoient mal auparavant.

Page 98, lig. 21. *Les empêchèrent de s'enfuir & de se défendre.* Il y a à la lettre, *afin qu'étant en petit nombre & sans armes, ils n'osassent pas résister à une grande multitude bien armée.* La même chose est répétée deux ou trois pages plus bas. Cette petite antithèse γυμνοὶ πρὸς ὀπλισμένους καὶ ὀλίγοι πρὸς πολλὰς, *nudi armatis, pauci plurimis*, a fort plu à Herodien ; & on l'auroit bien trouvée une douzaine de fois, si je n'avois pas en quelques endroits substitué des équivalents.

Page 103, lig. 13. *Il manda aux troupes qu'il*

avoit laissées en Illyrie de le venir joindre en Thrace. Politien a traduit dans un autre sens *reliquiis Illyrici exercitûs, quæ in Thracia remanferant, occurrere jussit*. Il y a joint ἐν Θρακίᾳ avec λεῖψανον, au lieu qu'il se rapporte manifestement à συνίχεν, comme le remarque H. Etienne. Sévère devoit passer par la Thrace pour aller en Orient, ainsi il étoit bien plus naturel que ses troupes l'y attendissent, si elles y étoient, que de venir à sa rencontre, comme ce Traducteur le fait dire à Hérodien.

Page 116, lig. 4. *On dit que Darius perdit contre Alexandre la dernière bataille qui décida de son sort & où il fut fait prisonnier, dans cette même plaine. J'aurois bien voulu qu'il eût été possible de donner un autre sens à ce passage, qui est manifestement contraire à tous les Historiens. Il semble qu'Hérodien ait confondu la bataille d'Arbelle avec celle dont il parle ici, qui fut la première que perdit Darius en personne. Il est faux de plus, que Darius ait été fait prisonnier, même à Arbelle. Jamais il ne tomba vif entre les mains d'Alexandre. Tout le monde sait qu'il périt par la perfidie de Bessus. Comme je n'attribue point à mon Auteur cette espèce d'infailibilité que certains Traducteurs donnent assez*

libéralement à leurs originaux , je n'entreprendrai point opiniâtrément de le justifier à quelque prix que ce soit.

Page 122, lig. 9. — * *Au nom desquels il m'avoit fait tant de sermens.* On a vu quelques lignes au dessus , *sans se mettre en peine de la sainteté inviolable des sermens ; & on auroit vu encore dans la même harangue, sans se mettre en peine ni de ses sermens ni de notre alliance , si je n'avois pas substitué en équivalent , foulant aux pieds tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes.*

Page 129, lig. 16. — * *Il fit ce voyage avec sa vitesse ordinaire , plein de colère & de ressentiment contre les amis d'Albin.* On a vu quelques lignes plus haut , *Sévère fit aussi-tôt paroître son ressentiment contre les amis qu'Albin avoit à Rome ; & l'on verra plus bas quelque chose de fort semblable.* Pour la diligence de Sévère dans ses voyages, Hérodien n'en a fait que trop de descriptions, & l'on en trouvera encore trois ou quatre.

Page 130, lig. 24. *Il accusoit ceux qui avoient commandé en Orient d'avoir favorisé son parti.* Il y a dans le grec τοῖς μὲν ἐξ ἀνατολῆς ἀνθρώποις φίλοι. Politien a traduit , *quod amici orienta-*

ibus ; mais j'ose assurer qu'il n'a pas pris le sens. Voici la suite du passage, τοῖς δ' ἐπὶ θάλασσῃ, γινῶσιν Ἀλείνῃς ; il est visible que le φίλιον du premier membre, se rapporte à Ἀλείνῃς, aussi bien que le γινῶσιν du second, comme τοῖς δ' ἐπὶ θάλασσῃ répond à τοῖς μὲν ἐξ ἀνατολῆς. Il n'est pas nécessaire d'avertir que M. de B. G. a fait la même faute que Politien. Il n'a point eu d'autre original.

Page 134, lig. 20. *Sur les côtes des Parthes assez près de Ctésiphonte.* Je n'entends pas bien ici la géographie d'Hérodien. Ctésiphonte étoit à plus de 200 lieues de la Méditerranée ; & les côtes des Parthes étoient sur le golfe de Perse où les flottes romaines n'allèrent jamais *. Mais Hérodien n'est pas le seul auteur qui ait fait de pareilles fautes. Les critiques en ont relevé de plus considérables dans d'autres historiens non moins illustres.

Page 137, lig. 28. *Il ne logeoit pas même avec elle.* Il y a encore dans le texte, & ne couchoit, que j'ai cru devoir renvoyer aux Remarques.

Page 138, lig. 21. *Il avoit le rang de ceux qui avoient été Consuls en second.* Le grec porte ὅτι τοῖς δευτέρῳις ὑπαγεύσασιν ἐτίμαρχο. Les paroles

* Ctésiphonte en étoit à même éloignée de plus de 100 lieues.

du texte signifient qu'il avoit le rang de ceux qui avoient été consuls à la place de ceux qui l'étoient les premiers mois de l'année, & dont on mettoit le nom dans les Fastes. Je dis qu'il avoit le rang de ces seconds consuls, sans l'avoir été, parce que les sénateurs & les magistrats ne pouvoient alors être préfets des cohortes prétoriennes (1), & qu'ainsi Plautien ne pouvoit avoir été consul. Je trouve néanmoins dans des Fastes anonymes donnés par le cardinal de Noris, qu'il le fut avec Géta l'an de Rome 956. Sévère dispensa apparemment depuis son favori de la règle générale. Quelques années après, Alexandre abolit cet usage, & ne voulut pas que les préfets des gardes prétoriennes fussent exclus des magistratures (2). C'étoient deux choses auparavant si incompatibles, que lorsque l'empereur vouloit ôter à un préfet sa charge, il lui signifioit sa volonté en lui envoyant le laticlave.

Page 138, lig. 23. *Le laticlave*. C'étoit une espèce de surveste qui distinguoit les premiers magistrats & les sénateurs, & qu'on appeloit *latus clavus*, ou simplement *clavus*, parce qu'elle étoit semée de gros clous de pourpre.

(1) Jul. Capitol. in Pertin.

(2) Lamprid. in Alexand.

Page 141, lig. 14. *Il ne pensa qu'à sauver sa tête en découvrant un secret dont il étoit dangereux d'être dépositaire.* J'ai ajouté ces mots, pour préparer à ce qui suit. La narration avoit sans cela quelque chose de trop brusque, & l'on ne démêloit pas bien les vues du tribun dont il est ici parlé.

Page 145, lig. 8. *Comme elle l'avoit déjà été sous le règne de Commode.* J'ai cru que je devois, par cette addition, ôter à cet endroit un certain air de redite, en comparant la conduite de Sévère avec celle de Commode, dont Hérodien nous marque les motifs presque dans les mêmes termes, pag. 27. Mais il auroit dû nous marquer aussi quand cette charge, que Sévère partagea une seconde fois, avoit été réunie. Il y a bien de l'apparence que Cléandre, favori de Commode, qui avoit su mettre sur sa tête la charge de chambellan, celle de généralissime & celle de préfet des cohortes prétoriennes, avoit eu assez de crédit pour faire réunir cette troisième en sa personne. Il paroît par l'histoire de la conjuration contre Commode; & de l'élection de Pertinax, que Lætus étoit alors seul préfet des cohortes prétoriennes, quoiqu'Hérodien ne le dise pas expressément.

Page 161, lig. 18—*. *Dans les choses moins*

férieuses , comme dans les spectacles , ils n'étoient pas mieux d'accord. C'étoit la troisième fois que cela étoit répété. Page 159 , Qui jusques dans les plus petites choses & les moins intéressantes , laissoient voir leur forte opposition ; & beaucoup plus au long dans le Livre précédent.

Pag. 163 , lig. 3 —*. *C'est ainsi qu'il appelloit son frère.* L'auteur nous a assez rebattu la discorde & l'antipathie de ces deux frères ; & après tant de redites , il pouvoit supprimer cette parenthèse qui ne sert qu'à faire languir les paroles de Caracalla.

Pag. 166 , lig. 4. Je ne fais pourquoi Hérodien appelle ici Germanicus frère de Tibère Néron ; il étoit son fils par adoption & son neveu par la naissance. Ne faudroit-il point lire , au lieu de *Germanicus* , *Britannicus* , que Néron Claudius fit empoisonner , & qui étoit son frère par adoption ?

Pag. 166 , lig. 5. *Marc Aurèle qui faisoit tant le philosophe & l'homme modéré , pour une légère injure , ne sacrifia-t-il pas à son ressentiment L. Verus son gendre ?* Cette accusation s'accorde si peu avec l'idée avantageuse que tous les historiens nous donnent de Marc Aurèle , que

le lecteur aura sans doute la curiosité de savoir quel en a été le fondement. La différence du caractère de Marc Aurèle & de L. Verus , fut la première cause de leurs brouilleries , qui cependant n'éclatèrent jamais. Ce dernier étoit autant porté à la débauche & à la mollesse , que l'autre en étoit éloigné. Verus donna à son beau-père plusieurs autres sujets de plainte. On le soupçonna d'avoir fait empoisonner en Syrie , un cousin germain de ce prince. On prétend même qu'il eut un commerce incestueux avec l'impératrice Faustine sa belle-mère. Comme il mourut subitement , plusieurs personnes se persuadèrent qu'il avoit été empoisonné ; les uns , par Faustine dont il avoit révélé l'infamie ; les autres , par Lucilla sa femme qui étoit jalouse de Fabia sœur de Verus , pour laquelle il paroïssoit avoir quelque chose de plus que l'amitié. Enfin , quelques-uns content que Marc Aurèle lui servit à table un morceau qu'il coupa avec un couteau empoisonné d'un seul côté. C'est sur de tels bruits qu'Antonin-Caracalla impute ce crime à Marc Aurèle , pour justifier son parricide.

Page 170 , ligne 29 —*. *Montant rarement à cheval & sur son chariot.* Pour faire voir combien ces paroles étoient superflues , il n'y a qu'à rapporter celles qui précèdent immédia-

tement : *Il marchoit presque toujours à pied avec eux.* Pourquoi dire en deux lignes ce qu'on peut dire en une seule ? Mais c'est l'ordinaire des Grecs de ces temps-là , d'arrondir leurs périodes , & d'enfler leur style aux dépens de la netteté , de la simplicité & de la précision.

Page 172 , lig. 7. *Pitanate* , de Pitane ville du Peloponèse , assez près de Lacédémone.

Page 172 , lig. 10. *Il alla à Pergame pour essayer des remèdes d'Esculape , & passa une nuit dans son temple selon la coutume.* Tout le monde fait que le dieu Esculape passoit pour guérir la nuit en songe ceux qui dormoient dans son temple , comme on le voit fort au long dans le *Plutus* d'Aristophane. Diodore de Sicile rapporte quelque chose de semblable de la déesse Isis , qui indiquoit en songe aux malades les remèdes qui leur convenoient. M. de B. G. n'a pu ignorer une chose qui ne demande pas une profonde érudition ; cependant il nous fait ici un plaisant commentaire. Il a lu dans le latin : *Somniis quantum voluit captatis* , qui répond à ὅσας ὀνειράτων ἐμφορήσεις ; il a entendu par *somnium* , *sommeil* , & il a traduit , *lorsqu'il y fut , il dormit tant qu'il voulut.* Il ajoute ensuite une heureuse découverte , & une savante conjecture : *étant auparavant travaillé d'une insomnie.*

Page 172 , lig. 22. *Qui tenoit l'agenda du prince.* Il y a dans le grec τὸ δὲ βασιλεὺς μνήμης προεσῶς, que Politien a rendu par *à memoriis*. La Notice de l'Empire l'appelle *magister memoriae*. Cet officier étoit ordinairement à côté du prince , & dresseoit la feuille des graces qu'il accordoit de vive voix. Il répondoit aux requêtes qu'on présentoit à l'empereur (1), & fournissoit les mémoires des dépêches (2). Il tenoit encore le registre appelé *luterulum minus*, qui étoit proprement l'état de la maison du prince, comme *luterulum majus* étoit celui de l'empire. Il n'y a point maintenant de qualité qui réponde à celle de cet officier, & qui puisse exprimer toutes ses fonctions. Le terme dont je me suis servi marque la principale, & celle qui a le plus de rapport à son nom.

Page 184, lig. 16. *Maternianus usant de la liberté que le prince lui donnoit.* C'est que c'étoit un crime d'état que de consulter les devins sur le temps que l'empereur avoit à vivre, comme il paroît par plusieurs endroits de Tacite. Politien a traduit fort imparfaitement ces paroles du texte : χρησάμενος ἀδεῶς τοῖς ὑπὸ τῆ βασιλείας κελευθεῖσιν, par *navatâ principî operâ*;

(1) Notitia imp.

(2) Lamprid in Alexand.

il semble qu'il n'ait pas compris tout le sens de l'adverbe *ἀδεῖς* qui est cependant essentiel. H. E. a suppléé dans ses remarques, *audacter* pour répondre à *ἀδεῖς*, mais cette traduction trop littérale n'en explique point du tout le sens.

Page 184, lig. 23. — * *Les couriers portent toujours les dépêches sans savoir ce qu'elles contiennent.* C'est ce que personne n'ignore. Quand certaines réflexions sont, ou trop communes, ou entièrement inutiles, elles deviennent fades & mêmes ridicules.

Page 187, lig. 5. J'ai supprimé ici une circonstance que la politesse de notre langue ne m'a pas permis de laisser dans la narration. M. de B. G. n'a pas cru ses lecteurs si difficiles; il leur dit tout crument que Caracalla fut tué *comme il renouoit son aiguillette.* Il les avoit préparés à cette grossièreté par une autre qui la valoit bien. Quelques lignes plus haut, il vous dit sans détour que l'empereur eut besoin d'aller *décharger son ventre.*

Page 188, lig. 7 — *. *Ainsi périrent la mère & le fils.* Je ne sai si j'ai averti qu'on a retranché quelques-unes de ces petites conclusions, qui n'ont point de graces à moins qu'elles

ne soient accompagnées de quelques réflexions qui les soutiennent. J'ai laissé toutes celles de ce dernier genre.

Page 202, lig. 16. *Héliogabale*. Ce feroit ici une belle occasion d'étaler une érudition qui ne me coûteroit guère, & que je trouverois toute préparée dans Selden & dans Vossius. On doit me tenir compte de deux ou trois pages hérissées de grec & d'hébreu que j'épargne au lecteur. Comme je me suis borné dans ces remarques à rendre raison de ma traduction, je dirai seulement que j'ai mis partout *Héliogabale*, parce que c'est le nom connu dans notre langue, quoiqu'il y ait dans le grec *Ελαιαγάβαλον*, *Helæagabalum*, qui revient mieux à l'étymologie hébraïque ou phénicienne de ce nom.

Page 211, lig. 15. *Il ne faisoit cas que des étoffes de soie*. Il y a dans le grec *Σύρον*, *Syrorum*. J'aime mieux traduire avec Politien comme s'il y avoit *σηρικῶϊς*. Au reste, c'est toujours le même sens; car les étoffes de soie étoient fort en usage chez les Orientaux; & il est visible qu'Hérodien les oppose ici à celles de laine, dont se servoient les Romains & les Grecs. Lampride remarque qu'Héliogabale commença le premier à porter des étoffes de soie; qu'après

ravant, les plus belles dont on se servît, n'étoient qu'à mi-soie & à mi-laine.

Page 214, lig. 13. *Et faire voir du moins une fois qu'il étoit homme.* Hérodien fait allusion aux horribles impudicités d'Héliogabale, qui, démentant son sexe, se prostituoit d'une manière infâme (1).

Page 215, ligne 19. *Lorsqu'elle commença à la bâtir.* L'auteur ajoute : *βύρσαν κατατεμῆσαν, dissecto corio.* Cette circonstance n'est point nécessaire pour ceux qui savent l'histoire ou la fable de la fondation de Carthage ; & il auroit fallu trop de discours pour rendre ces deux mots intelligibles à ceux qui l'ignorent entièrement. D'ailleurs, cette particularité est ici purement accessoire, & n'a point de rapport avec la déesse Uranie.

Page 215, l. 21. *Et les Phéniciens, Astroarché.* Ce mot ne fut jamais phénicien ; il est purement grec, & signifie *la Reine des Astres*. Il y a de l'apparence que c'est une corruption d'*Astarthé*, qui est le véritable nom de cette déesse. Elle est appelée dans l'Ecriture sainte, *Astoreth* ou *Astaroth*. Mais il étoit assez ordinaire aux

(1) Lamprid. Aur. Viâ.

Greco d'ajuster à leur langue ces noms étrangers. C'est ainsi que de Ελαιγάβαλος ou Αλκγάβαλος, ils ont fait Ηλιογάβαλος, parce qu'on honoroit sous ce nom le soleil, qu'ils appelloient Ήλιος.

Page 231, lig. 1 — *. *Qu'il valoit mieux conserver son bien, que de le hasarder pour en acquérir davantage.* Qu'on lise la phrase précédente, & l'on jugera s'il n'y a rien dans celle-ci qui ne soit dans l'autre d'une manière plus propre & plus particulière. Mais les Grecs aiment à parler en lieux communs, & les François vont d'abord à l'application; ce qui donne au style plus de force & de justesse.

Page 234, lig. 17 — *. *Au lieu de se tenir en repos dans son royaume, il vient porter la guerre jusques sur les terres de l'empire.* C'étoit pour la troisième ou quatrième fois que cela étoit répété depuis autant de pages; & n'est-ce pas ce qu'il a déjà dit dans la même harangue, d'une manière beaucoup plus noble? *Il ose plus encore, & méprisant la gloire du nom Romain & la terreur de vos armes, il court & ravage nos frontières.* Ce n'est point un défaut particulier à Hérodien que cette abondance vicieuse; elle lui est commune avec presque tous les Grecs asiatiques.

Page 238, lig. 20. *Où le Tigre & l'Euphrate s'étant jetés dans des marais fort bourbeux, confondent leurs eaux.* J'ai tâché de donner un sens raisonnable à cet endroit du texte, où celui qui se présente d'abord à l'esprit est insoutenable. Politien a traduit à la lettre, *atque ob id, eorum duntaxat fluviorum latere egressus dicuntur.* Et M. de B. G. *ce qui fait dire que leur source est inconnue.* Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Les sources du Tigre & de l'Euphrate n'étoient point alors inconnues : & puis, quelle conséquence ? Parce que ces deux fleuves se joignent ensemble dans des marais fort bourbeux, leur source en est-elle plus difficile à trouver ? C'est ainsi que les traducteurs se contentent souvent de rendre tous les mots de leur texte, sans examiner de trop près le sens qui en résulte. Je crois qu'il faut entendre par *εξβολάς* le confluent de ces deux fleuves, qui est embarrassé & difficile à reconnoître, parce qu'il se fait dans les eaux bourbeuses de ces marais.

Page 239, lig. 22. *Bien qu'elle semblât au commencement vouloir le seconder.* J'ai ajouté ces mots pour préparer à ce qui suit. Hérodien, après avoir dit que la fortune rompit les mesures d'Alexandre, parle d'abord & sans autre transition, du bon succès qu'eurent ses troupes

en Médie ; ce qui semble détruire ce qu'il vient d'avancer.

Page 240 , lig. 11. *Les Romains ne furent pas si heureux d'un autre côté.* C'est encore une transition que j'ai ajoutée pour lier la narration d'Hérodien qui me paroissoit trop découfue , & qui passoit brusquement à un autre sujet. Le lecteur en jugera.

Page 241 , lig. 29. *Ils serrèrent leurs rangs , & joignant leurs boucliers en forme de tortue , ils essuyèrent la décharge des ennemis.* Le texte porte : *Ils se couvrirent de leurs boucliers , comme derrière le parapet d'un rempart , & soutinrent une espèce de siège.* Il y a dans cette expression quelque chose de trop recherché qui n'auroit point de grace en notre langue , & qui n'expliqueroit pas d'une manière si nette & si précise , la chose dont il s'agit.

Page 250 , lig. 17. *Où les largeesses étoient devenues plus rares , à mesure que l'autorité s'étoit affermie.* Il y a dans le grec *πάσης προσηλωμένης φιλοτιμίας* , que Politien a traduit à la lettre , *omni ambitione pridem consumptâ*. Comme cela n'étoit pas plus clair que le texte , M. de B. G. n'y a rien compris. Il a entendu de l'argent de l'épargne , ce qu'il falloit entendre de la disposition

sition du prince à faire des largesses, qui se ralentit toujours après les premières années d'un règne paisible. Il est certain qu'Alexandre ne manquoit pas alors d'argent. Mammée sa mère avoit eu soin de lui en amasser plus qu'il ne vouloit. Mais l'avarice sordide de cette femme avoit rendu son fils odieux aux soldats, comme Hérodien le marque dans la suite.

Page 251, lig. 13. *Il se rassura sur le danger & le risque d'une telle entreprise.* Il y a à la lettre: *Il prit le parti de s'exposer à un danger éloigné, pour éviter celui qui étoit présent.* Hérodien aime fort cette antithèse. Elle étoit encore deux fois à l'élection du vieux Gordien, où je ne l'ai laissée qu'une fois. Comme notre langue est délicate en figures, & qu'elle n'aime pas à faire repasser souvent celles qui ont quelque chose d'affecté, je l'ai retranchée ici où elle m'a paru moins juste. Car le danger auquel Maximin étoit exposé, les épées tirées & les menaces des soldats, n'étoient apparemment qu'une comédie; & il est fort probable qu'il avoit tout conduit, quoique Hérodien ne l'assure pas.

Page 263, lig. 2 — *. *On eût plutôt dit qu'il s'étoit donné une bataille navale qu'un combat de terre.* Cette pensée m'a paru si puérile, que j'en ai eu honte pour Hérodien, & par charité

je l'ai cachée dans les Remarques. Ceux qui aiment les *concetti* à l'italienne, m'en feront peut-être une affaire ; mais il faut qu'ils me pardonnent en faveur de quelques petits traits du même goût auxquels je n'ai pas touché ; sans compter plusieurs hyperboles un peu difficiles à digérer. On verra dans les remarques qui me restent à faire, quelques figures que j'ai laissées, quoique j'appréhende qu'elles ne trouvent pas grace auprès des lecteurs qui aiment & étudient la nature.

Page 274, l. 15. *Il leur promettoit de prendre une conduite toute opposée, de bannir les délateurs, &c.* C'est visiblement la suite du contenu dans la lettre de Gordien au sénat & au peuple ; ce qui paroît par ces paroles qui sont quelques lignes plus bas : *Il faisoit espérer aux soldats & au peuple de plus grandes largesses que, &c.* Politien a conçu que c'étoit Hérodiën qui reprenoit sa narration. M. de B. G. qui a une foi aveugle pour ce traducteur latin, n'a eu garde de s'en écarter le moins du monde en cet endroit. Il pouvoit cependant faire réflexion que Gordien, qui n'étoit maître que d'une partie de l'Afrique, & qui n'avoit pas encore été reconnu par le peuple Romain, ne pouvoit guère alors que donner de bonnes espérances de son gouvernement.

Page 275, l. 9. *Par lesquelles les gouverneurs donnent avis à l'empereur des affaires secrètes.* Politien a traduit dans un sens tout opposé, *per quas arcana occultaque negotia significare imperatores solent.* Mais outre qu'il y a dans le grec τοῖς βασιλεῦσι, que Politien a traduit d'une manière très-forcée, comme s'il y avoit eu ἐκ τῶν βασιλέων; cette interprétation est absolument détruite par ces paroles qui suivent quelques lignes plus bas, *qu'ils venoient lui remettre des lettres pour Maximin.* Il est vrai que Politien, pour soutenir sa première interprétation, a forcé encore ici le sens du grec, en traduisant *habere se ad eum litteras arcanas à Maximino.* Il y a deux falsifications dans ce passage; 1°. il ajoute *ad eum* qui n'est point dans le texte; 2°. πρὸς Μαξιμίνον, signifie absolument *pour Maximin*, & non pas *de la part de Maximin.* C'est encore pour soutenir sa traduction qu'il a mis *mandata principis*, où il y a seulement dans le texte ἐντολὰς, *mandata.* Il n'est pas nécessaire d'avertir que M. de B. G. a fait ici toutes les mêmes fautes que Politien. Il ne voit que par ses yeux.

Page 275, lig. 29. J'ai ici fort abrégé la narration d'Hérodien, où j'ai trouvé beaucoup de superfluités & de redites. Le lecteur en jugera;

& de peur qu'on ne pense que je la traduis d'une manière à faire valoir celle que j'ai préférée, je rapporterai la traduction de M. de B. G. » Ils le rencontrèrent presque seul, » n'ayant que fort peu de monde avec lui, à cause que les uns n'étoient pas encore venus, & que les autres s'en étoient allés après l'avoir salué sans attendre qu'il fût jour; » si bien que ne faisant rien, & étant dans le cabinet avec fort peu de monde, lui ayant exposé ce que nous venons de dire, ils furent facilement introduits; après quoi, &c. « Pour moi, je l'avoue, je ne suis pas assez en-tête de mon auteur, pour ne pas trouver ici du galimatias & des répétitions aussi froides qu'inutiles. Après avoir dit que les ordres de Gordien furent exécutés de point de point, n'étoit-il pas plus naturel & plus simple de dire en deux mots que les gens de Gordien trouvèrent Vitalien presque seul? Il est vrai qu'il nous en donne une raison toute nouvelle; & sans lui nous ne saurions pas qu'un homme n'est seul à son bureau, que *parce que ceux qui y sont déjà venus, s'en sont allés, & parce qu'il n'en est pas encore venu d'autres.* Je reconnois ici les Grecs asiatiques; il faut qu'ils parlent, & qu'ils parlent beaucoup, quand même ce qu'ils ont à dire ne demanderoit que deux mots.

Page 295, lig. 23. J'ai cru devoir refondre cet endroit qui étoit chargé de répétitions, & de circonstances assez vaines. Ce n'étoit pas tant la description de l'incendie qui arriva alors, que d'un incendie en général. On y reconnoissoit plus un faiseur d'amplifications qu'un historien.

Page 303, lig. 6. *Et voir plutôt couler le sang des victimes, que celui de leurs concitoyens.* J'aurois été fort tenté d'ôter encore, pour l'honneur d'Hérodien, cette antithèse trop recherchée, qui est suffisamment exprimée par ce qui précède. Un homme, qui du pied du mur somme à haute voix une ville de se rendre, parle plus naturellement.

Pag. 307, lig. 24. *De sorte que cette plaine paroïssoit comme ornée de couronnes pour l'appareil d'une fête.* Voici un de ces endroits que j'aurois retranchés si je n'avois consulté que mon goût; mais j'ai été bien aise que le lecteur pût voir quel étoit celui de mon auteur. C'est à peu près dans le même sens, & avec encore plus de hardiesse, qu'un autre Grec appelle les fleurs *εορτήν ὀψείας*, la fête de la vue, & la verdure *πανήγυρον ὀφθαλμῶν*, l'assemblée des yeux.

Page 322, lig. 21. *Ils déchirèrent leurs habits.*

L'auteur ajoute , *qui étoient fort simples , parce qu'ils ne les portoient que dans la maison.* Voilà en vérité une circonstance fort pathétique & fort touchante dans un événement si tragique. C'étoient apparemment leurs habits des jours ouvriers. M. de B. G. a pénétré dans la pensée d'Hérodien ; il nous apprend que ces habits étant fort usés , ne firent pas une grande résistance. Cela s'appelle trouver le fin ; la glose est au moins aussi judicieuse que le texte.

Fin des Remarques.





16 d. c.





